

Pierre Broué (1926-2005).

Il faut donner le goût de la vérité. C'est ainsi que la science s'est formée. C'est ainsi que la révolution forge la victoire. Marceau PIVERT.

Le décès de Pierre Broué est une perte importante à la fois pour la cause des combats émancipateurs, ouvriers et révolutionnaires, et pour la science historique, et cela indissociablement, car l'importance de ce grand historien provient précisément de ce qu'écrire l'histoire était pour lui un acte militant, ce qui n'enlève rien, au contraire, à l'exigence de vérité.

Cette même exigence de vérité est donc la première exigence le concernant, mort comme vivant.

J'ai personnellement côtoyé Pierre Broué de très près, politiquement et avec quelque affection, dans les années 1982-1985. Cela, sans avoir jamais fait parti, et rétrospectivement je ne peux que m'en féliciter, du cercle des "disciples", puisque disciples il y avait ou semblait y avoir. Nous avons eu alors une certaine connivence qui reposait sur des origines ardéchoises communes et des relations familiales ou amicales antérieures, toutes choses qui allaient prendre place pour lui dans une atteinte paranoïaque à laquelle il était en fait en proie depuis longtemps.

Lors d'un de nos premiers véritables entretiens politiques, Pierre Broué m'avait dit *"Attention à une chose : ne pas mélanger l'affectif et le politique"*.

Phrase en vérité ô combien ambiguë. C'est le privé et le public qu'il ne faut pas mélanger : le respect des individus doit être à la fois un but et un moyen pour les militants révolutionnaires, et la perte de ce respect caractérise, d'une façon générale, les staliniens et leurs clones. Mais que par ailleurs la bataille politique réclame et produise un investissement affectif, c'est une évidence qu'il ne faut ni nier ni combattre, mais reconnaître pour essayer de la gérer. C'est aussi une nécessité, précisément en relation avec le respect indispensable des individus. Car sans "affectif" le politique n'est qu'un cynique sans principe. Le révolutionnaire fait de la politique par amour et doit pour cela respecter la séparation du privé et du public et respecter les individus.

Pierre Broué était à peine mort que la dépêche AFP le concernant, hâtivement rédigée à la suite de quelque coup de téléphone au siège de la LCR ou ailleurs, nous expliquait qu'il avait rencontré Trotsky "trois fois". Le bobard se retrouve par conséquent dans divers articles en français, anglais ou espagnol. Puis arrivent les "fils spirituels" et les "il était mon maître, je fus son disciple", ou encore "il était des nôtres", "il avait sans contestation possible adhéré à notre courant" et ainsi de suite. Sans oublier les "il fut un grand maquisard en 44 en Ardèche", rumeur qui peut à la rigueur se diffuser au Nord du Dauphiné 50 ans après, mais toujours pas en ... Ardèche.

C'est bien connu, les morts ont, pendant quelque temps, toutes les qualités. Mais, après les fleurs et les bandelettes, arrivent les révisions et les bobards en sens inverse, et le venin de ceux qui, le temps du deuil officiel, se sont tus plus ou moins honteusement -constatons que dans les mois qui ont suivi sa mort, un tel silence est pour l'instant observé par bien des historiens réactionnaires, des staliniens pas repentis ou mal dégrossis qu'il aimait à brocarder, sans oublier l'appareil central de son ancien parti, l'OCI, devenu appareil central du PT et qui affecte d'ignorer qu'après la mort, en 1997, de Stéphane Just, et avant celle de Pierre Lambert, il vient de perdre l'un des personnages clefs de sa construction (la notice nécrologique signée par Jean-Jacques Marie dans Informations Ouvrières des 4-10 août 2005 est à cet égard un petit monument de non-dits, une véritable non-notice nécrologique).

Le respect véritable passe par la vérité. Si je n'ai ni plus ni moins le droit à parler de Pierre Broué que n'importe lequel de ses anciens camarades, la vérité, dire ce que l'on sait, pense savoir ou avoir compris, est, elle de l'ordre du devoir et non du droit. Cela pas seulement comme militant individuel, mais parce que la Lettre de Liaisons, comme petit pôle politique ayant une existence effective, est en partie l'héritière d'un combat engagé dans l'OCI dans les années 1980 au moyen de certaines des idées de Pierre Broué, comme elle est issue aussi du combat engagé par le courant Filoche, qui a une histoire commune avec Pierre Broué, dans la LCR.

Voilà donc le pourquoi de cet article. Un grand historien est mort, et la compréhension de son oeuvre exige qu'on comprenne sa propre place dans l'histoire, tout simplement.

Je ne peux naturellement pas affirmer l'exactitude absolue de tout ce que j'écris là, je puis du moins affirmer avoir écrit ce qui est à mon avis exact. Les sources de ce texte sont, tout d'abord, les propres récits de Pierre Broué racontés généralement entre 11 h du soir et 3 heures du matin, quand je passais le voir dans sa tour de Grenoble au sortir des réunions harassantes du comité départemental de l'OCI de l'Isère, pour me refaire une santé. Ce sont ensuite les oeuvres et textes disponibles à qui veut en disposer et mes propres analyses, ainsi que, surtout sur les débuts, des récits familiaux et amicaux ardéchois.

C'est un principe méthodologique pour quiconque s'efforce de restituer des faits que de ne pas prendre pour argent comptant le témoignage d'un de leurs acteurs, surtout quand les faits en question consistent dans la vie même du témoin. L'on pourrait donc à juste titre critiquer ceci : dans ce texte, beaucoup de ce qui est raconté provient des récits de Pierre Broué lui-même, bien qu'en même temps ces récits sont à plusieurs reprises mis en question. Mais justement, j'ai pu constater les contradictions entre ce que j'ai pu "capter" de Pierre Broué à un moment donné, et ce qu'il a raconté ou laissé entendre par la suite. Ce n'est pas sur l'adhésion brute aux paroles d'un acteur à un moment donné que je m'appuie ici, mais sur la confrontation critique de ses paroles successives. Et j'ose dire que c'est là le cheminement même de la réflexion historique, par delà l'adhésion brute autant que par delà le doute systématique.

Des conversations avec un certain nombre de proches de Pierre Broué à la suite de la première version de cet article, diffusée sur Internet fin août 2005, l'ont d'ailleurs éclairé après coup, en accentuant plutôt qu'en infirmant la plupart des interprétations qu'il contenait.

L'urgence du devoir de vérité m'est en outre apparue, depuis la rédaction de cette première version, suite à la publication dans une revue amie, *La Commune*, journal d'un groupe politique trotskyste en France, en novembre 2005, de ce qui est présenté comme la future notice biographique de Pierre Broué pour le Maïtron (le Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier), instrument de travail reconnu (à juste titre).

Ce journal indique que cette notice a été rédigée par Jean-Guillaume Lanuque suite à un entretien avec Pierre Broué réalisé en 2000. Elle prouverait, s'il en était besoin, que le travail de l'historien ne peut pas consister à reprendre tel quel le "témoignage" d'un acteur de l'histoire et que la "mémoire" n'est pas l'histoire.

On y trouve de nombreuses erreurs d'ordre personnel ou privé. Ces erreurs regrettables n'ont pas en elles-mêmes d'importance historique ou politique mais elles montrent qu'il était déplacé d'intégrer tous ces détails sans les vérifier, autrement dit, que le travail d'un biographe ou d'un collecteur de témoignages, le travail de l'historien, ne saurait consister à se contenter de s'entendre dire par son personnage qu'il fut le premier de la classe et à reproduire la chose telle quelle !

A cela s'ajoute un vaste tissu de contradictions sur la période de la guerre et de l'occupation, dont je traiterai ci-dessous. Pire : à en juger par la longueur des différentes parties de l'article, Pierre Broué deviendrait pour le "Maïtron" un militant dont l'essentiel de l'activité se serait déroulé avant la fin des années quarante !

Mais au delà des années quarante le sérieux n'est pas pour autant au rendez-vous. On apprend par exemple que *"Dés les années soixante, il avait effectué des séjours dans les pays de l'Est"* -suit l'"exemple" d'un voyage universitaire et politique en Yougoslavie dont on conviendra que c'était un cas à part parmi les "pays de l'Est"- et l'article poursuit en disant que ces *"voyages" lui permirent d'aller prendre des contacts en Pologne et en Tchécoslovaquie, sans compter la Yougoslavie elle-même.* Mais dans tout autre "pays de l'Est" que la Yougoslavie quelqu'un comme Pierre Broué ne pouvait que voyager clandestinement, s'il y voyageait. Si de tels voyages clandestins en Pologne et en Tchécoslovaquie ont existé, alors l'historien doit mener une enquête sérieuse et ne pas se contenter de ce type d'allusions confuses et alambiquées. En attendant, la seule position sérieuse est de constater que cette supposée biographie pour le Maïtron ne fait ici que susciter une légende, une pure calembredaine.

Par contre, ses lecteurs ne liront pas des noms clef mais qui auraient fâché -Varga, Mélusine ...- et se demanderont bien pourquoi Pierre Broué fut mis à l'écart de la direction de l'OCI grenobloise et sur quel sujet il eût un *"grave conflit"* avec Stéphane Just en 1967 -alors que des années avant l'an 2000 on pouvait avoir réponse à ces questions (on les trouvera ici même) en se donnant la peine de chercher ...

Inutile bien sûr de demander à un "travail" pareil l'ombre de l'esquisse d'une explication sur les positions politiques et les divergences de Pierre Broué avec l'organisation qui fut la sienne de 1944 à 1989, le PCI-groupe La Vérité-OCI.

Au passage Louis-Paul Letonturier devient Louis-Paul Tonturier, Jean-François Godchau Godechau, bref nous atteignons à l'offense envers le professeur que fut Pierre Broué. Et une chose pareille est censée être destinée, avec les meilleures intentions du monde, au prestigieux "Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier" ? ! Halte là : nous faisons de l'histoire laïque, pas des Vies de Saints. L'hagiographie relève de la liberté des cultes, mais ceux-ci doivent rester affaires privées.

Mon sujet n'est pas la vie privée, mais c'est bien une personne, et les personnes ne se dissèquent pas ; aussi des éléments "privés" surviendront-ils nécessairement pour expliquer ou éclairer tel ou tel moment. C'est d'ailleurs déjà fait, puisque, étant donné qu'il faut appeler un chat un chat, j'ai employé

ci-dessus le mot de "paranoïa". Mais il va de pair avec les mots précédents : militant des combats émancipateurs et grand historien. Tout cela à la fois. L'histoire et la vérité sont un bloc, il faut les prendre comme elles sont en s'armant de la raison, ou les laisser au profit de la "mémoire" et du refoulement.

Pour commencer ...

Pour commencer, Pierre Broué, né le 8 mai 1926 à Privas, en Ardèche, fut l'un des deux enfants de la directrice du Collège moderne de Privas (le collège de jeunes filles, ancienne École Primaire Supérieure), également musicienne et animatrice de chorale. Son père était fonctionnaire aux Impôts. La famille était de sentiments républicains, sans plus (ni syndicalisme ni engagement notoire "à gauche").

Mais vivre sa vie à cet endroit là c'était voisiner avec une source. Cette source, le jeune Pierre Broué a eu la chance de la rencontrer, en dehors mais à côté, physiquement tout près, de l'univers politique de son propre milieu, en la personne d'Élie Reynier, professeur retraité de l'École Normale (il reprendra du service en 1945), historien et militant, grand personnage par sa droiture et son érudition qui, malgré (ou à cause) de la clarté de ses choix politiques, syndicaux et éthiques, était consensuellement admiré dans le monde de l'enseignement laïque ardéchois.

Que l'adolescent y ait vu un modèle intellectuel ne fait guère de doute, et Élie Reynier est d'ailleurs le seul modèle que Pierre Broué se soit par la suite reconnu, dont il ait voulu parfois se réclamer. Toutefois, Pierre Broué est loin d'avoir toujours insisté sur cette filiation. Il lui est arrivé de la négliger ou de la relativiser, et aussi de brocarder le milieu des "instits ardéchois". C'est ainsi que dans cette notice supposée destinée au Maïtron, Pierre Broué glisse assez vite sur Elie Reynier et fait remonter son engagement politique, de fait, à sa petite enfance.

Certes il est bien possible que Pierre Broué ait été de fort précoce manière en proie à la vocation à parler et écrire pour des auditoires suspendus aux paroles du tribun ou aux phrases de l'écrivain, lui qui, d'après une anecdote sur son enfance, avait entrepris à l'âge de 7 ans d'écrire ses mémoires en commençant par ces mots : *Je contemple cet immense passé qui est le mien*, ou quelque chose d'approchant. Et il est bien possible que le climat des années 1930 (guerre d'Espagne, grèves de 36 et aussi conflit scolaire entre laïques et cléricaux) ait frappé un enfant précoce, peut-être surdoué et très préoccupé de s'affirmer.

Il n'en demeure pas moins que sachant qui fut vraiment Élie Reynier, en tant que militant et en tant qu'historien, alors il ne peut que s'imposer comme la figure décisive au seuil de la vie consciente de Pierre Broué, et il n'est pas téméraire d'affirmer que Pierre Broué a capté en Elie Reynier sa propre vocation double d'historien et de militant. La volonté révolutionnaire et la volonté de dire les combats, les espoirs et les souffrances, de faire de l'histoire et de faire l'Histoire, cela est tout un. Quiconque a vraiment lu Pierre Broué pense cela. Mais c'est justement Elie Reynier qui fut et le premier militant, et le premier historien, qui inspira et éduqua Pierre Broué.

Il faut donc ici dire quelques mots de lui. Il sortait de la planète des instituteurs ardéchois, fils d'instituteurs lui-même -ses parents étaient des instituteurs libres protestants.

Élie Reynier fut un syndicaliste d'avant 1914. En 1912, il avait écrit pour la *Vie Ouvrière* de Pierre Monatte (le lointain ancêtre, mais bien différent, du journal de la CGT !) une monographie sur l'Ardèche. Monatte aimait rappeler que ce travail était pour lui le modèle de la monographie ouvrière locale, et il le rapprochait d'un travail similaire d'Alphonse Merrheim sur la métallurgie, qui était, lui, une monographie "de branche". Les militants syndicalistes auront reconnu là, dans la conception même du travail historique et géographique, la double structure du mouvement ouvrier français depuis 1902 : l'union des fédérations et des Bourses du travail locales dans la confédération !

Élie Reynier, érudit local et premier des érudits locaux ardéchois parmi lesquels pas mal de curés et de pasteurs côtoient les instituteurs, travaillait, quand le jeune Pierre Broué le fréquentait, à son *Histoire de Privas*. Méfions nous de ce que cette expression, "érudit local", peut avoir de rapetissant. L'histoire qu'ambitionnait Élie Reynier était bien une histoire totale, une histoire de la terre, du paysage, du travail et des travailleurs. Il était de l'école, si l'on peut parler ici d'école, de Maurice Dommanget et d'Albert Mathiez, l'historien de la révolution française mort en 1932. Il connaissait fort bien la nouvelle école universitaire des Annales et, ouvrant à Pierre Broué sa bibliothèque, il lui prêtait des livres de Marc Bloch et Lucien Febvre, ainsi que de Georges Lefebvre. Mais il voulait raconter l'histoire comme ce qu'elle est, celle des luttes menées par des individus vivant et pensant, souffrant et agissant. Cette ambition a bel et bien été le programme, par la suite, de Pierre Broué historien.

Politiquement, Élie Reynier se définissait comme syndicaliste révolutionnaire et pacifiste. En même temps, le personnage, véritable notable local à sa façon, avait bien des traits d'un socialiste du début du siècle. Président de la Ligue des Droits de l'Homme de l'Ardèche, il fut de ceux, peu nombreux, qui sauvèrent l'honneur de cette organisation quand ses dirigeants la prostituèrent dans le soutien aux procès de Moscou. Pendant la guerre, il subit un internement au camp du Chabanet.

Par sa position de professeur respecté, il contribua fortement à construire en Ardèche la Fédération Unitaire de l'Enseignement. Une profonde amitié et complicité l'avait lié à Gilbert Serret, qui fut un dirigeant national de cette fédération et qui mourut, dans des circonstances obscures, pendant l'occupation. Gilbert Serret et sa compagne France (qui eux n'ont pas fait partie des personnes connues de Pierre Broué ou de sa famille à cette époque, à la différence d'Élie Reynier) ne se reconnaissaient pas dans la charte d'Amiens du syndicalisme, mais dans le léninisme, ils avaient rencontré Trotsky en 1935, sans être trotskystes. Gilbert Serret était en contact étroit avec les milieux du communisme de gauche en général. Il avait aussi approfondi la passion de Reynier pour la monographie locale dans la perspective de l'organisation de la paysannerie par les instituteurs révolutionnaires.

Reynier, Serret : deux générations, deux approches, des positions différentes -la tendance de Serret était la Majorité fédérale avec Bouet, Dommanget ..., une tendance communiste antistalinienne, celle de Reynier était la Ligue Syndicaliste de Pierre Monatte ; entre eux, respect et compréhension intime. Ce respect exprime l'essence morale des femmes et des hommes de la vieille Fédération unitaire de l'enseignement ; il porte en lui beaucoup de protestantisme épuré, d'exigence kantienne, mais la rigidité que peut comporter cette filiation, et qu'elle comporte en effet, doit être complétée par la chaleur de l'amitié, tout simplement.

En Ardèche la section du SNI, le Syndicat National des Instituteurs, après la réunification syndicale de 1935, fut en fait la continuation de la vieille fédération, alors qu'ailleurs elle y avait mis fin. Pendant la guerre, la section syndicale clandestine continuait, avec l'activité de militants et de militantes comme Yvonne Issartel, morte elle aussi en cette année 2005, pendant que le jeune Pierre Broué allait voir le vieux Reynier.

Il y a donc cet arrière-plan, cet univers que Pierre Broué entrevoit, perçoit, derrière la bibliothèque d'Élie Reynier dans laquelle il a eu en 1940 l'autorisation de fouiner : les livres sont vivants !

Et dans cette bibliothèque il y a ce livre qu'en 1940, quand il est "minuit dans le siècle" et que son auteur est assassiné, Élie Reynier lui prête comme le modèle du livre d'histoire qui raconte et qui, par le récit des événements accomplis par les hommes conscients, luttant et agissant, donc responsables, et non par l'action de quelques "forces profondes" et autres *deus ex machina*, fait merveilleusement sentir ce que sont les vraies forces profondes, celles des classes en lutte faites d'individus vivants, ce livre écrit par un homme qui a fait de l'histoire parce qu'il avait fait l'Histoire : *l'Histoire de la révolution russe* de Léon Trotsky.

La guerre, mémoire et réalité.

En même temps qu'il a compulsé la bibliothèque du père Reynier, Pierre Broué a sympathisé avec l'état d'esprit assez largement répandu d'hostilité aux chefs et à quelques professeurs pétainistes, qui marquait le climat du Collège de Privas, où il participe aux randonnées des Eclaireurs avec son ami le futur psychiatre Jean Ayme.

C'est avec tout cela à l'esprit que Pierre Broué ayant obtenu son Baccalauréat au collège classique de Privas (qui faisait office de lycée sans être un lycée) entre en hypokhâgne au lycée Thiers à Marseille où des cousins de la famille le réceptionnent. Cette période -en fait, son adolescence- l'a à l'évidence beaucoup marquée, et si l'on veut faire scrupuleusement de l'histoire et non de l'hagiographie, on doit reconnaître qu'il est difficile après coup de distinguer ce qui relève des bizutages de khâgneux, d'un goût souvent douteux, et ce qui relève d'un premier engagement militant actif en direction de la Résistance à l'occupant. La plus grande prudence est ici de rigueur -évitons de raconter, comme on a pu le lire dans un journal québécois, que Pierre Broué s'est trouvé au maquis en Ardèche en 1941 ! En 1941 il n'y avait point de maquis, mais y compris après il n'est pas nécessaire de fabriquer après coup un "Pierre Broué maquisard fusil en bandoulière", car l'histoire réelle se suffit à elle-même et est beaucoup plus intéressante.

Ce que Pierre Broué racontait effectivement au début des années 1980 se limitait à ceci : il a rejoint les MUR en 1943, participé à un stage de formation pour les maquis, qui était aussi une sorte de camp de discussion politique, et rejoint, à l'automne 1943, cette fois à Paris, le PCF et l'UEC.

Dans l'article préparatoire à la biographie du *Maïtron* publié par le journal *La Commune*, il dit être entré en contact avec un surveillant, Paul Cousseran, lui-même en relation avec un réseau intégré aux MUR (Mouvements Unis de Résistance, groupant des gaullistes et des socialistes), le réseau Périclès. Sans rien préciser ni étayer, cet article parle ici de collecte de renseignements, remises de colis aux prisonniers et convois d'armes et d'explosifs. Que s'agissait-il d'espionner et de faire exploser ? Pierre Broué n'en a jamais rien dit et c'est sur le tard, j'y reviendrai, qu'il a de plus en plus évoqué cette époque. L'article poursuit en expliquant qu' "*En juillet 1943, Paul Cousseran fut sollicité par le réseau Périclès, et Pierre, à sa suite, fut chargé de la mise sur pied d'une école de cadres d'officiers du maquis.*"

Nous basculons ici dans la mythomanie et il est surprenant de ne pas prendre plus de précaution dans l'établissement d'une biographie. Notre lycéen qui n'a jamais mis le pied dans un maquis deviendrait donc du jour au lendemain responsable de la mise sur pied d'une école de formation d'"officiers du maquis" pompeusement nommée "école de cadres d'officiers". Même en sachant que la Résistance a évidemment connu des ascensions rapides de jeunes combattants, une telle promotion instantanée n'est pas crédible.

En fait, Paul Cousseran, après avoir organisé des actions de résistance à Marseille en recrutant parmi les Eclaireurs du lycée Thiers (dont Pierre Broué ne semble pas avoir fait partie, mais qu'il a pu connaître) est devenu, recruté par son propre père, un membre, et un membre important, d'un autre réseau, le réseau Alibi, directement lié aux services secrets britanniques et dont le but était notamment d'espionner les lignes téléphoniques allemandes, cela en juillet 1943 (Sylvaine Baehrel, *Alibi 1940-1944. Histoire d'un réseau de renseignement pendant la seconde guerre mondiale*, édition de l'Amicale du réseau Alibi). Ces activités de Paul Cousseran, ignorées de Pierre Broué, excluaient qu'il se soit livré à d'autres actions telles que propagande ou "action" et donc qu'il ait associé Pierre Broué à de telles actions postérieurement à juillet 1943. Il ne peut donc l'avoir associé au réseau Périclès qu'en juin 1943 au plus tard, après l'avoir observé les mois précédents.

Ce stage de formation à l'été 1943 aurait donc été en fait consécutif au recrutement de Pierre Broué par Paul Cousseran. Il aurait eu lieu, d'après l'entretien avec J.G. Lanuque, à Theys, dans l'Isère. Ici se trouvait effectivement une "école du maquis" qui devint, en 1944, un vrai maquis prenant part à la libération de Grenoble. La présence de Pierre Broué à Theys à l'été 1943 supposerait donc, de Marseille à l'Isère, en passant par l'Ardèche et par la Côte-saint-André, où s'était établie sa mère, un voyage, non pas clandestin, mais dont le motif était clandestin, durant les vacances scolaires 1943. Dans un article tardif des *Cahiers Léon Trotsky*, en avril 2002, Pierre Broué ne dit pourtant rien sur l'école de Theys, et déclare en contradiction avec ce qui précède être entré dans Combat en novembre 1942 -or le réseau Périclès était distinct de Combat, mais lié à lui dans les MUR- et surtout il écrit avoir "*découvert au maquis la lutte des classes à travers le mépris pour les ouvriers et les communistes du capitaine Durandal et le courage de l'ouvrier communiste Prévot, condamné à mort -deux pseudonymes.*" Ces données sont donc extrêmement confuses.

Impossible de savoir de quel "maquis" il est ici question : sans doute le stage de formation de l'été 43. De plus, Theys ne doit pas être confondu avec Thueyts, en Ardèche, évoqué parfois par Pierre Broué comme autre lieu de "maquis", ce qui n'est pas possible dans le cadre de ce déplacement de l'été 1943. Ajoutons que dans un article de deux militants italiens, Paolo Brini et Francesco Giliani, du Committee for a Marxist International, écrit fin août 2005 (*Pierre, ami, révolutionnaire, marxiste*, en anglais sur le site *In Defense of Marxism*), article qui reprend sans distance critique divers commentaires et allusions de Pierre Broué, il est également question de cet ouvrier communiste, Prévot, présenté comme originaire de Chalons-sur-Saône.

Bref, on oscille pour se faire une idée de l'été 43 de Pierre Broué, entre deux versions opposées. Celle qu'il a laissée entendre à la fin de sa vie, d'un été de "crapahut" avec une mobilité géographique digne d'un Jean Moulins. Inversement, en réaction au soupçon qu'inspire la première version, on pourrait admettre qu'il y aurait eu au moins un stage clandestin avec un réseau en formation, cherchant à sélectionner des jeunes diplômés ou futurs diplômés pour encadrer les MUR, en sorte de stage de vacances clandestin -car le "crapahut" correspond tout de même aux congés scolaires.

Qui plus est, il faudrait savoir : Pierre Broué a découvert la lutte des classes avec cet "ouvrier communiste" Prévot, dont il ne dit rien d'autre, ou en juin 36 à l'âge de 10 ans à Privas ? Je me permets de trancher : rendons donc à Elie Reynier ce qui revient à Elie Reynier !

De fait, la participation aux MUR serait, d'une certaine façon, la première position politique indépendante de Pierre Broué, car Elie Reynier quant à lui est pacifiste, résolument ; mais Pierre Broué aura une grande reconnaissance envers lui pour ne pas lui avoir, à ce sujet, "fait la leçon" et l'avoir

plutôt écouté de manière interrogative et compréhensive. Le passage des MUR au PCF, influencé ou non par l' "ouvrier Prévot", peut s'expliquer par le rayonnement croissant de ce parti sur toute la jeunesse résistante et par son positionnement comme la force la plus déterminée pour le combat. Dans le cas de Pierre Broué, il est possible qu'il fasse suite à des discussions conflictuelles avec les responsables "bourgeois" purement nationalistes, non de son "maquis", mais du réseau dans lequel il s'était intégré, mais il est difficile de le savoir. Cette adhésion au PCF correspond en tous cas à son entrée comme pensionnaire en Khâgne au lycée Henri IV à Paris en septembre 1943, entrée paradoxalement facilitée par la "réunification" du territoire opérée suite à l'occupation de toute la France fin 1942.

Il entre dans une cellule étudiante communiste d'Henri IV en octobre 1943, sous le pseudonyme patriotique de Michel Wattignies (allusion à une bataille de la Révolution française), pseudonyme qu'il reprendra beaucoup plus tard pour des articles du *Marxisme Aujourd'hui* -cette coloration patriotique peut avoir été surajoutée par ses camarades, car Attignies, sans w, est un personnage de Malraux, et Pierre Broué fut un vrai lecteur de Malraux -l'un de ses rares "auteurs" avec Theodore Pliever, le conteur de Stalingrad.

D'après l'article déjà cité des *Cahiers Léon Trotsky*, Pierre Broué dit avoir fait partie du "triangle de direction" (*"un des trois responsables"*) de l'UEC au Quartier latin au printemps 1944, avec Vincent Labeyrie dit Dosseaux et Jean Poperen dit Linières. Cette assertion revient à dire qu'il était l'un des trois principaux dirigeants clandestins du PCF dans la jeunesse sur Paris au printemps 44 : sans aucune autre source pour la confirmer, elle est purement et simplement invraisemblable, et sans cohérence avec la suite de son action militante. Dans l'entretien réalisé en vue du Maïtron, ce "triangle de direction" n'est plus celui de tout le Quartier latin, mais le lycée Henri IV, ce qui demanderait aussi à être vérifié si possible. Ce qui peut être tenu pour acquis est que Pierre Broué aurait été un militant actif, engagé dans des relations de camaraderie lui ayant fait faire connaissance avec de nombreux militants, plus d'ailleurs que ne l'aurait permis le strict respect des règles de sécurité fondées sur le principe des "triangles" qui voulait qu'on ne connaisse que son contact supérieur et un autre contact : au printemps 44 l'envie de respirer monte avec la tension générale.

Son premier conflit sérieux avec l'"appareil du parti" est assez rapide. Il concerne la première action importante que les étudiants du PCF entreprennent dans le contexte du printemps 44 à Paris : une manifestation publique, quasiment drapeau déployé, au Quartier latin, en avril. Pierre Broué y aurait participé mais se serait aussi inquiété, en réunion, du caractère aventuriste de cette action.

Bien qu'il n'en sache rien ou qu'il ne l'évoque pas, son intervention ne fut pas la seule car, selon le biographe de Jean Poperen, alors effectivement dirigeant communiste du Quartier latin -et khâgneux à Louis-le-Grand- celui-ci critique les actions individuelles et aventuristes, ce qui témoigne au moins de discussions entre responsables (Emmanuel Maurel, *Jean Poperen, une vie à gauche*, Bruno Leprince éditeur) : Jean Poperen en effet s'oppose sur ce point à son ami Jean Maspéro, tué peu après.

Le second point de litige entre le jeune Pierre Broué et l'appareil du PCF porte sur le patriotisme anti-allemand : Pierre Broué dit avoir expliqué en cellule qu'il ne veut pas tuer de soldats allemands, mais des SS. Rien ne permet d'affirmer que la divergence va au delà d'un débat âpre en cellule et aurait pu prendre, ce qui était toutefois possible, une forme "concrète" telle que la volonté d'imposer au jeune militant une mission de meurtre contre des soldats.

D'après ses récits, Pierre Broué se fait donc exclure pour "trotskysme" -Jean Poperen, le futur dirigeant des ailes gauches du PSU puis du PS, aurait été l' "exclueur"- cela sans doute en mai 44, juste avant la fermeture des établissements scolaires due à l'imminence du débarquement allié.

De fait il explique, dans l'entretien destiné en principe au Maïtron, qu'il a alors un "contact" trotskyste en la personne du khâgneux Donald Simon, des Comités Communistes Internationalistes (CCI) qui sont sur le point de se réunifier avec l'autre courant se réclamant de la IV^e Internationale, le Parti Ouvrier Internationaliste (POI), pour former ce qui sera, sous les appellations de PCI, d'OCI ou de "groupe La Vérité" (dit groupe Lambert) le parti de Pierre Broué pendant 45 années.

Se faire exclure du PCF à la fin du printemps 44 est chose risquée, surtout si c'est pour "trotskysme". Il est donc crédible qu'il explique, dans l'entretien destiné au Maïtron, que sa liquidation physique était une possibilité. Mais il est par conséquent étonnant que, dans ces conditions, il revienne au même endroit, pour la reprise des cours en septembre 1944, avec les mêmes condisciples et copains de chambrée, et explique dans le même entretien avoir alors eu une "*reprise de contact*" avec le PCF qui, certes, ne fut qu'un "*constat de rupture*". L'on peut donc supposer qu'en fait la prise de distance, et finalement la rupture, avec le PCF, fut étalée sur le printemps, l'été et le début de l'automne 44, ce qui met en cause l'essentiel de la version hagiographique selon laquelle le jeune communiste aurait défié le chauvinisme des dirigeants et découvert alors le "trotskysme" ...

Le thème du futur dirigeant trotskyste exclu du PC dans sa jeunesse pour "trotskysme" alors qu'il n'a encore jamais entendu parler de cette maladie et qui, du coup, se renseigne et devient réellement trotskyste, est en effet un *topos* biographique des militants trotskystes des années trente et quarante, une image d'Epinal, mais souvent vraie d'ailleurs (comme dans le cas de Pierre Lambert et d'André Essel). Mais le cas de Pierre Broué est différent : les lectures et conversations chez Elie Reynier l'avaient armé pour avoir une idée un peu plus précise de ce dont il retournait avec le "trotskysme". A ce savoir "livresque" mais important, s'ajoute l'expérience combinée de la volonté de combattre les occupants, y compris par les armes, comme les FTP, mais tout en restant internationaliste, comme Elie Reynier. Peut-être Pierre Broué cherche-t-il une telle synthèse en rejoignant les rangs trotskystes.

De toute façon, même si Donald Simon a pris contact avec lui au printemps 44, son militantisme au PCI ne pourra être effectif qu'à l'automne, de retour à Paris et au lycée Henri IV. Dans l'intervalle, qui correspond à la fois aux "vacances" de cet été spécial et au débarquement allié, Pierre Broué est rentré près de sa mère, à la Côte-saint-André dans l'Isère, et ses voyages d'aller et de retour l'ont marqué de scènes vues et vécues -jeunes soldats allemands en perdition dans les gares, foules grossières de petits bourgeois voulant "se faire des boches" après s'être fait du beurre pendant l'occupation et, à défaut, voulant tondre celles accusées d'avoir couché avec les boches ...

Après l'évocation à laquelle il se livre dans ce *Cahier Léon Trotsky* déjà cité, c'est alors le moment (en fait le seul) où il écrit s'être "*retrouvé dans les Milices patriotiques avec un gros Colt*" dont il se sert, d'après un article-souvenir pour *Démocratie et Révolution* paru en juillet 1994, pour dissuader une bande de patriotards de casser le crâne de jeunes soldats allemands à coup de pelles.

J'ai conféré ici quelque importance à la mise au clair de ces années, et cette mise au clair aboutit surtout à des incertitudes et à une critique sévère des quelques textes cités. Il y a à cela une raison : dans les quinze dernières années de sa vie, Pierre Broué a dit et surtout a laissé entendre à qui voulait bien l'entendre, y compris dans le *Dauphiné libéré* (édition de Grenoble, pas de Privas) qu'il avait été engagé dans la Résistance à un niveau élevé, y compris dans des combats armés dont on peut s'étonner que l'historien qu'il était n'ait laissé aucun témoignage probant quant aux faits, aux lieux et aux dates. Soyons clairs : nous sommes ici dans le registre de la mythomanie, et le respect exclut la crédulité. La confrontation des témoignages que dans les dernières années de sa vie Pierre Broué a donné ou publié, par ses multiples contradictions, le montre. Je rappelle quels sont ces documents utilisés ici en sus de la "mémoire orale" : la notice biographique rédigée en vue du Maitron par Jean-Guillaume Lanuque et dont le début a été publié dans *La Commune* en novembre 2005 ; le récit de Pierre Broué dans les n° 16 et 17 de *Démocratie et Révolution* (aujourd'hui *Démocratie et Socialisme*), de juin et juillet 1994 ; et son article sur *La politique du PC pendant la guerre* dans le *Cahier Léon Trotsky* n°77, d'avril 2002.

Le devoir de vérité ne consiste pas pour autant à minimiser, mais au contraire à restituer à sa juste valeur l'engagement réel d'un jeune homme, qui n'a pas besoin d'hagiographie pour être reconnu comme d'un grand intérêt humain, historique et politique : la rencontre avec Elie Reynier, le passage par les MUR, puis par le PCF et la prise de distance et l'entrée au PCI lors de sa constitution, cet itinéraire est en lui-même captivant.

Et, pour ce qui est du courage, la légende dorée d'une lutte armée n'est pas nécessaire. Quand Pierre Broué, Jean Ayme, Pierre Marijon et quelques autres adolescents, lors de la visite d'un aide de camp du maréchal Pétain à la préfecture de Privas, alors que quelques bons bourgeois crient "au balcon", se mettent à crier "A bas le con", c'est là un acte de résistance, sans R majuscule, analogue aux gestes de milliers de jeunes, crachats sur les affiches du STO, croix de Lorraine imprudemment dissimulées dans les chaussettes ou les sonnettes de vélo, qui les portait vers l'insurrection -sociale et nationale.

Ne demandons donc pas à Pierre Broué d'avoir dirigé des maquis dans les montagnes au dessus de Privas. Avoir milité comme communiste clandestin, s'être fait exclure du PCF -ou même, peut-être, avoir simplement pris du champ- pour ses positions internationalistes, n'est-ce point suffisant ? Craignons d'ailleurs qu'a trop répéter ce que, dans ses dernières années, il laissait croire plutôt qu'il ne disait, on ne suscite quelque effet boomerang : encore une fois, la crédulité n'est pas le respect !

Par quelques rares allusions ultérieures, on peut conjecturer que Pierre Broué n'a pas forcément été tout de suite des plus à l'aise dans son nouveau parti, le PCI, dont il devient effectivement un militant à Paris à la fin 1944. Lui qui pense qu'il aurait fallu se lancer dans la lutte armée contre l'occupant tout en restant internationaliste, tombe dans un "parti" qui comptait alors 700 membres et qui, s'il est en effet resté internationaliste et a payé pour cela le prix du sang, met en avant la méfiance envers la lutte armée et envers toute action zélée pouvant s'entacher de nationalisme, un

parti où l'on explique avoir corrigé la "déviation nationaliste" de son dirigeant Marcel Hic, le premier organisateur du Secrétariat européen clandestin de la IV^e Internationale. Marcel Hic mort en déportation n'est plus là pour se défendre. Un parti où l'on pense que la "démocratie bourgeoise" ne tiendra pas après la guerre et que la guerre civile, avec le PCI dans le rôle des bolcheviks, arrive à toute vitesse.

Ce parti est né de la fusion entre le POI et les CCI, fusion organisée par Michel Raptis dit Michel Pablo, qui a pris la suite de Marcel Hic tombé pour la lutte. Les anciens militants des CCI, moins nombreux dans la fusion mais ayant un fort esprit de corps, pourfendent le nationalisme et les mœurs "petites-bourgeoises" des anciens du POI qu'entre eux ils appellent les "petits pois". Pierre Broué observe sans bien les comprendre ces comportements sectaires des anciens partisans de Raymond Molinier réputé "aventurier" (alors disparu depuis 1940), eux-mêmes divisés par les rancœurs des anciennes luttes de fraction dans les dangers de la clandestinité, parmi lesquels on a aussi bien Pierre Frank que Pierre Lambert, porteur de la même culture militante mais lui-même mis au ban des CCI juste avant que tous ne se retrouvent dans le nouveau parti unifié.

C'est peut-être dès cette époque que prend forme la relation ambiguë de Pierre Broué avec la "culture Molinier", c'est-à-dire, plus généralement, avec le style militant un peu "mauvais garçon" et activiste affiché par ces jeunes hommes. Il prendra une posture critique envers eux mais voudra aussi en être, aux premiers rangs. Dans ses souvenirs, les militants issus des CCI sont souvent des sectaires pénibles, mais ce sont eux qui l'ont recruté au départ, et ceux du POI lui auraient fait une impression de bohème manquant de sérieux dès le printemps 44. Et c'est sous le charme d'un pur produit de cette culture "à la Molinier" qu'il tombe avec le personnage de Claude Bernard, dit Raoul, beau gosse hâbleur, qui raconte ses conquêtes féminines -par la suite, il revendiquera celle de l'actrice Rita Hayworth, revendication reprise dans le numéro des *Cahiers Léon Trotsky* que Pierre Broué lui consacra. Claude Bernard, de cinq ans son aîné, c'est pour lui l'activisme, un activisme au demeurant rigolard, courageux et intelligent. C'est l'extraordinaire travail d'organisation des travailleurs dans les camps de Vietnamiens en France, où Pierre Broué dit avoir été conduit par Claude Bernard pour faire une réunion de formation de cadres politiques en vue de leur retour au pays (voir *Cahier Léon Trotsky* n° 56, p. 41).

Francesco Giliani et Paolo Brini, dans l'article déjà cité, sont soucieux de mettre bout à bout les attitudes d'opposition de Pierre Broué à la direction du PCI et veulent visiblement faire remonter celles-ci le plus loin possible. Aussi présentent-ils, en écho à des propos de Pierre Broué tenus là encore des dizaines d'années après les faits allégués, ce qui aurait été selon eux la première de ces postures "oppositionnelles" : fin 44 Pierre Broué aurait demandé à la direction du PCI de l'envoyer enquêter en Haute-Loire sur l'assassinat par les staliniens, dans les maquis, de plusieurs dirigeants trotskystes dont le fondateur du PC italien, Pietro Tresso dit Blasco, et la direction du PCI, faisant déjà les yeux de Chimène au PCF "grand parti de la classe ouvrière", aurait refusé. Cette histoire a un goût trop précis de reconstruction faite longtemps après pour être crédible. Une chose le confirme : son absence totale dans le livre écrit avec Raymond Vacheron et paru en 1997, *Meurtres au maquis* : l'attention portée dans cet ouvrage aux velléités de militants trotskystes ou des compagnes et amis des disparus pour faire la lumière dès 1944 et l'insistance justifiée mise à montrer le peu d'empressement de la direction du PCI à s'occuper de cette "affaire" aurait exigé qu'on mentionne les positions de l'époque de Pierre Broué si celles-ci avaient existé, ce qu'il était bien placé pour savoir, semble-t-il !

Le seul noyau de vérité ici, c'est que Pierre Broué a, sur la question de la lutte armée et des maquis, une position "non orthodoxe" -et plus proche de la réalité- que la direction du PCI, et l'a sans doute, en grande partie, dès cette époque. Mais cette position, il la ravale alors pour des décennies et renonce pour lors à argumenter sur ce point dans le petit parti.

Dans celui-ci, il est l'un des organisateurs du secteur jeune, de la jeunesse étudiante, cela à partir de liens noués dans le Front national des Lettres, une organisation qui exista quelques temps à la "Libération" en relation avec les étudiants communistes, mais ces militants étudiants sont tenus à l'écart en raison de principes ouvriéristes et sectaires qui le font se heurter au "dirigeant jeune" de l'époque, Marc Paillet (qui fut plus tard un essayiste et romancier connu). Après ces récits de Pierre Broué dans les articles parus dans *Démocratie et Révolution* en 1994 et dans la notice censée être destinée au Maitron, il avait carrément recruté l'équivalent de trois cellules étudiantes. Ces responsabilités auraient pu dès cette date conduire à l'incorporer à la direction du parti, ce dont il n'est pas loin en 1948, ayant des relations amicales avec Daniel Renard, le déclencheur de grèves (avec Pierre Bois de l'UCI, ancêtre de LO) des usines Renault (mais rien n'indique qu'il ait assuré sa "protection" comme le dit l'article censé être destiné au *Maitron*), et faisant un très bref passage au Comité central, sans doute début 1948.

Mais l'organisation de jeunesse, la JCI (Jeunesse Communiste Internationaliste) devient en fait assez vite squelettique, et Pierre Broué après sa dernière année de khâgne vit moitié à Paris moitié à Privas. Après Henri IV, il est un étudiant en histoire désargenté à Paris, puis à Lyon en 1947-48 tout en donnant quelques cours occasionnels à Privas, où il est basé la plupart du temps.

Bien que plusieurs militants notoires de l'organisation sur la région parisienne soient issus du recrutement opéré collectivement à l'occasion de la tentative de construire une organisation de jeunesse (Robert Berné dit Garrive, Robert Chéramy et Louis-Paul Letonturier), c'est sur son Ardèche natale que se centre son activité politique.

Le fait est donc qu'en suivant son parcours durant toutes les années de guerre et durant la "Libération", nous revenons finalement au point de départ, Privas, la ville d'Elie Reynier. Nous passerions donc des grands "crapahuts" par monts et par vaux dans la "Résistance" et dans les hautes sphères du Quartier latin puis du PCI, à l'animation d'un cercle de jeunes normaliennes et normaliens, collégiennes et collégiens, dans un département de province, près de sa mère et en fait sous sa protection grondeuse (les réunions ont lieu dans le Collège).

Cet apparent changement de dimension, ce retour au bercail, indique à mon avis qu'en réalité, les aventures et les rêves des années de guerre forment soit une parenthèse, soit un moment censuré (et qui reviendra plus tard de manière très déformée et amplifiée dans ses souvenirs, vrai retour politique du refoulé). En fait, toute l'histoire de Pierre Broué historien et militant jusqu'en 1989 pourrait être écrite en prenant pour point de départ le petit cercle JCiste de l'Ecole Normale et du Collège moderne de Privas dans les années de la Libération, sans que le crapahut hypothétique de l'été 43, ni les expériences du lycée Thiers et d'Henri IV, ni les escapades supposées avec Raoul ou avec Daniel Renard, n'y apportent strictement rien. J'aurais pu moi-même sans difficulté écrire ce récit en censurant les faits réels et douteux de cette période, et en évitant tout simplement de mettre en doute une grande partie de leur réalité. Ce qui aurait été une erreur : c'est bien Pierre Broué qui écrira que la seconde guerre mondiale était le *cadavre dans le placard* de la IV^e Internationale ... en 1989.

Michel Broué, premier fils de Pierre Broué, naît fin 1946, et sa maman Simone Charras, liée à lui depuis 1942, est la fille du directeur du Cours complémentaire de Privas.

L'ascension d'un militant en des temps difficiles.

5 à 6 adhérents à l'École Normale, sans doute une dizaine en tout avec les collègues. Pour recruter, influencer, discuter, Pierre Broué se force à adhérer aux Auberges de Jeunesses que ces jeunes ont constituées, où il lui faut faire le ménage et chanter dans la chorale. Ce milieu militant est également influencé par le syndicalisme révolutionnaire des instituteurs, Yvonne Issartel dirigeant alors le SNI ardéchois : dans une certaine mesure, les "jeunes du syndicat" tendent à s'identifier aux jeunes trotskystes, pendant quelques années. Voilà donc le vrai point de départ.

Un très petit nombre de militants durables sont restés de cette période ardéchoise, les uns à l'OCI, d'autres qui suivront le courant "pabliste" puis celui de Michèle Mestre et Mathias Corvin, dont Jean Coulomb qui, faisant le stalinien (puisque on peut sans doute ainsi résumer l'orientation de ce courant : il fallait "faire le stalinien" car il n'y avait soi-disant rien d'autre à faire) contribuera à faire basculer la majorité du syndicat départemental des instituteurs et à la rupture, au black-out de celui-ci sur le beau passé qui l'a constitué. Mais ce petit nombre qui a continué à militer dans des courants issus du trotskysme ne doit pas tromper : tous les autres en ont aussi gardé quelque chose de profond.

Le PCI a alors tenté d' "élargir" son organisation de jeunesse, la JCI, en un MRJ (Mouvement Révolutionnaire de la Jeunesse). Il s'avère que ce mouvement ne se développe pratiquement que dans l'Ardèche et l'Hérault. En fait, le reflux du petit parti, malgré son rôle dans les grèves de 1947, a commencé. Il est marqué par trois scissions, une grosse et deux petites. La grosse est celle des "droitiers" (Yvan Craipeau, Paul Parisot, Albert Demazière, Jean-René Chauvin ...) au printemps 1948, qui tentent de monter une formation politique nouvelle avec une partie des anciennes Jeunesses socialistes de la SFIO. La première des deux petites scissions fut celle du groupe "Socialisme ou Barbarie" (Cornelius Castoriadis, Claude Lefort), qui considère que l'URSS et ses satellites ne sauraient être appelés des "Etats ouvriers" et voit en eux des sociétés d'exploitation d'un genre nouveau ; Donald Simon fait partie de ce groupe qui est aujourd'hui une des grandes légendes de l'histoire de l'intelligentsia française. Un troisième groupe, avec les instituteurs Marcel Penetier et Jacques Gallienne, considère l'URSS comme un "capitalisme d'Etat". Rien n'indique que Pierre Broué ait sympathisé peu ou prou avec ces courants qui quittent le PCI.

A la rentrée 1948, il obtient un poste d'adjoint d'enseignement au collège de Nyons, dans la Drôme.

A l'été 1950, il est du grand voyage des militants du PCI et d'autres sections européennes de la IV^e Internationale en Yougoslavie, à aller travailler dans des chantiers et parcourir le pays pendant que les dirigeants espèrent le "contact" avec la direction du Parti Communiste Yougoslave que Staline vient d'excommunier et contre lequel il appelle au meurtre.

A partir de la rentrée de l'automne 1950, il est surveillant d'internat à l'Ecole nationale professionnelle de Voiron, dans l'Isère, puis au 1er janvier 1951 au collège technique Vaucanson à Grenoble. Si ce n'est pas ce qu'il avait souhaité, c'est là une stabilisation professionnelle qui lui permet de s'engager dans une activité syndicale durable, comme délégué des maîtres d'internat du SNET (Syndicat National de l'Enseignement Technique, affilié à la Fédération de l'Education Nationale), milieu où il y avait fort à faire.

En 1950-1951, il rédige son Diplôme d'Études Supérieures, consacré à un historien ardéchois de la révolution française, Paul Mathieu Laurent, dit de l'Ardèche, intitulé : *un Saint-Simonien dans l'arène politique : Laurent de l'Ardèche, 1848-1852*. Contre la déformation monarchiste et curailonne de l'histoire, Laurent de l'Ardèche avait entrepris, en 1828, de réfuter les mensonges sur la Révolution.

Quand la crise "pabliste" de la IV^e Internationale arrive, une crise confuse pour les militants, démoralisante, causée par la non concordance entre les représentations "à la bolchevique" (pensaient-ils) d'après guerre et le monde réel des "Trente glorieuses" qui commencent et de la Guerre froide dont on pense alors qu'elle pourrait bien s'échauffer, Pierre Broué fait partie de la majorité qui, avec Marcel Bleibtreu, Pierre Lambert et Daniel Renard, s'oppose à Pablo qui veut la forcer à enterrer ses positions et son histoire pour se lancer dans l'entrisme "sui generis" dans le PCF, et se fait "exclure de la IV^e Internationale" de manière bureaucratique, en 1952. C'est sans doute à cause de ses activités de délégué syndical des "pions" que Pablo l'a mis sur la première liste des 16 militants censés demander leur adhésion au PCF en faisant toutes les concessions nécessaires pour y être admis, dernier de la liste des 16. Mais Pierre Broué se trouve alors loin de Paris et ses souvenirs sur ce moment important de l'histoire du mouvement trotskyste mettaient surtout en avant la confusion de la situation.

Pendant l'été 1953, il revient à Privas, intervient avec l'appui du vieil Élie Reynier dans un meeting de Guy Mollet. Quelques semaines après Élie Reynier indigné par le licenciement de militants postiers FO suite à la grande grève de l'été, soulève la ville, déclenche manifestation et pétition. Quelques mois plus tard meurt Elie Reynier.

A l'automne 1953, Pierre Broué grâce à l'intervention du SNES évite une nomination comme pion en Afrique du Nord, et revient pour un an au collège de Nyons comme adjoint d'enseignement. Il signe alors sous le pseudonyme de Pierre Scali - du nom d'un personnage de Malraux, là encore, dans le roman *L'Espoir* - sa première brochure politique pour le PCI, consacrée à la révolution en Bolivie. Scali sera son principal pseudo. Politiquement parlant le décollage est fait, le départ est pris : à savoir le décollage d'un militant trotskyste des temps difficile après la "crise pabliste".

En 1954, Pierre Broué obtient un poste d'adjoint d'enseignement au collège de Beaune, en Côte d'Or, où il s'installe alors avec sa seconde épouse, Simone Pleyne, également une militante active.

A partir de 1956, il enseigne en région parisienne, demi-permanent syndical et commissaire paritaire, au lycée Condorcet de Paris, puis au lycée Montaigne à la rentrée 1957, puis, pour quelques années, à Montereau, et est un syndicaliste de plus en plus connu au SNES "classique et moderne".

Cette époque correspond donc au début de la traversée du désert des trotskystes français du PCI, exclus par Pablo, dont le nombre s'amenuise régulièrement jusqu'à une cinquantaine, dont certains démoralisés, à la fin des années 1950. Cet amenuisement est encore aggravé par l'éviction de quelques militants marquants comme Jacques Danos et Marcel Gibelin en 1953, Marcel Bleibtreu, Michel Lequenne et quelques autres en 1955 : le parti devenu un "groupe" commence à être appelé le "groupe Lambert", uni autour d'une personnalité qui n'est pas un théoricien, ni un homme de masses, mais un "Contact Man" comme le surnommait Claude Bernard, habile et pragmatique, en relation avec Messali Hadj, avec des dirigeants de FO, avec le dirigeant exclu du PCF André Marty, et jouant de ces relations.

Pierre Broué a par la suite, après son exclusion de l'OCI, insisté sur les analyses oppositionnelles faites à l'époque, en privé mais au vu et su de tous les camarades de l'organisation, par Claude Bernard, très critique sur son fonctionnement mais partisan de la fidélité dans les rangs, et laissé entendre que lui-même ainsi que François de Massot (dit François Forgues dit amicalement "Mamasse") étaient influencés par ces commentaires, analyses personnelles, rodomontades et projets de "regroupement" (voir de P. Broué le *Cahier Léon Trotsky* sur Raoul, n° 56, juillet 1995). Claude

Bernard était en outre resté en relations cordiales avec les gens du groupe *Socialisme ou Barbarie* et avait critiqué encore l'alignement alors inconditionnel de Lambert et du groupe sur le dirigeant national algérien Messali Hadj.

Si ce n'est cette amitié ancienne revendiquée 25 ou 30 ans après avec Claude Bernard, rien n'oriente vers l'hypothèse qui voudrait alors voir, dès cette époque, en Pierre Broué un "opposant à Lambert". Il me décrivait personnellement le groupe comme un cercle très uni où "*l'on discutait énormément et de manière passionnante*" et considérait que les choses s'étaient gâtées quand il s'est mis à y avoir plus de monde, dans les années 1960, avec l'arrivée de "responsables intermédiaires" pas toujours très malins et tendant à répercuter en les déformant les ordres du centre en direction des militants. C'était là une version assez proche de la manière dont la direction de l'OCI elle-même a jusqu'aux années 1980 présenté les problèmes politico-organisationnels de son propre développement : difficulté à "*passer du groupe à l'organisation*" et nécessité de mettre des "*unités politiques*" (les Régions et Fédérations) à la place des simples "*relais*".

Le plus simple et le plus vraisemblable est d'admettre que Pierre Broué a évidemment eu, comme il est ordinaire, des restrictions mentales et des réserves sur telle ou telle évolution de son organisation, mais qu'il n'est alors pas du tout un "opposant" et ne veut pas l'être, qu'il est donc aussi solidaire politiquement, ce qui veut dire qu'il en assume volontairement la responsabilité quoi qu'il en ait pensé, des premières exclusions que l'on baptisera plus tard, comme on ne prête qu'aux riches, de "lambertistes".

En 1955, Robert Berné, recruté à l'époque du travail étudiant après guerre, qui dirigeait le secteur "jeune", meurt accidentellement dans une noyade lors d'une sortie de baignade avec Lambert, Stéphane Just et leurs compagnes (les pires rumeurs ont, longtemps après, circulé sur cette noyade : remarquons à nouveau qu'on ne prête qu'aux riches et parfois trop, sous réserve d'une recherche qui reste à faire, et qu'il faut raison garder).

En 1956, Pierre Broué et Claude Bernard décryptent avec passion les dépêches de presse du parti communiste britannique sur la révolution hongroise des conseils ouvriers. A l'origine de ces dépêches, un grand journaliste du PC : Peter Fryer. Peter Fryer voit la population ouvrière de la petite ville de Magyarovar lyncher le chef de la police politique qui a fait assassiner 11 manifestants. Il envoie alors une dépêche : "*Ce n'était pas une contre-révolution organisée par des fascistes et des contre-révolutionnaires, c'était le soulèvement d'un peuple entier auquel prirent part les communistes de la base, contre une dictature policière déguisée en société socialiste -une dictature policière soutenue par la force armée soviétique.*" (Cité par P.Broué dans la revue *Arguments* n°4). Cette dépêche est censurée par le PC. Peter Fryer rompt et publie un livre qui commence par le récit du combat de Magyarovar. Il rejoindra l'organisation sœur de l'OCI en Grande-Bretagne, la future Socialist Labour League de Gerry Healy, puis la fuira à toutes jambes en la traitant de secte paranoïaque.

C'est à partir de ce travail sur le vif fait par Pierre Broué sur les dépêches de presse et les publications diverses sur la Hongrie, que son organisation publie, sous le pseudonyme de François Manuel, sa brochure sur *La révolution hongroise des conseils ouvriers*.

Par le travail d'explication politique et théorique et de solidarité avec les militants réfugiés, il entre en contact avec l'un des animateurs du Cercle Petôfi, le cercle d'étudiants à l'origine du mouvement de 56, Balázs Nagy. Pierre Broué a longtemps dit qu'il avait recruté Nagy au trotskysme et à l'organisation, avec un groupe d'émigrés, en 1960-1961, sous le pseudonyme d'Eugène Varga. Plus tard, il disait plutôt que le "recrutement", certes préparé par lui, avait subitement été proclamé par Lambert qui, en somme, lui aurait "enlevé" son Nagy : cette version des faits est contredite par le choix fait, en 1963, de dédicacer son *Parti bolchevique* à Nagy. C'est sans doute en partie une reconstruction faite après coup pour tenter d'assumer son propre rôle dans l'"affaire Varga" dont il sera question plus loin. Toujours est-il que Nagy-Varga devient alors un personnage important dans l'organisation, car il représente l'"Est" avec tout ce que cela implique, politiquement et symboliquement.

Pierre Broué aura aussi, en 1960, pour le compte de l'organisation, une correspondance avec un vieux militant polonais, Kazimierz Badowski, trotskyste qui survit dans son pays sous la dictature stalinienne et qui anime un petit cercle auquel participent deux figures futures de l'histoire polonaise : Jacek Kuron et Adam Michnik.

C'est aussi en 1956 que Pierre Broué collabore, de façon épisodique, à une petite revue de grande valeur, *Arguments*, créée par des intellectuels qui viennent de quitter le PCF ou d'en être exclus, au premier rang desquels Edgard Morin.

Sa contribution principale à *Argument* fut pour le n°4, de juin-septembre 1957, consacré aux conseils ouvriers et à la Hongrie (et qui comportait aussi, notons-le, la discussion entre le groupe

Socialisme ou Barbarie et Edgar Morin). Sous le titre *Témoignages et Etudes sur la révolution hongroise*, il fait une recension des articles et ouvrages parus sur ce sujet et conclut en posant plusieurs questions dont celles-ci : la question du rapport entre les conseils ouvriers hongrois et une assemblée constituante dont il constate que "tous" les conseils hongrois l'ont revendiquée, mais dont il pense, en bon "trotskyste orthodoxe" ou supposé tel, qu'il aurait fallu l'écartier dans une future république hongroise des conseils, à moins de restaurer le capitalisme ; celle de la pluralité des partis dans les conseils ouvriers hongrois dont il constate que ceux-ci l'ont restreinte aux seuls partis reconnaissant la propriété commune des moyens de production.

Le socialiste hongrois François Fejtő lui répond, dans le même n° d'*Arguments*, en insistant sur la dimension nationale et démocratique de la révolution et le fait que les staliniens ont privé la Hongrie d'une "révolution bourgeoise" qu'elle a peut-être besoin de faire elle-même ; et le communiste dissident Jean Duvignaud, tout en restant pris dans une représentation très idéologique du stalinisme vu comme un simple dogmatisme autoritaire, fait remarquer que Pierre Broué ne saisit pas l'importance d'un personnage comme F.Fejtő pour sa valeur morale et "existentielle" en raison d'une analyse "trop traditionnellement historique et politique".

Ce débat passionnant n'aura, en tant que tel, pas de suite (en tous cas publique). Il posait pourtant les questions des rapports entre révolution et démocratie.

Tout ce qui vient d'être évoqué a fait de Pierre Broué une cheville ouvrière de la politique de création de regroupements plus larges menée par le groupe sous l'impulsion de Pierre Lambert. C'est le Comité de Liaison et d'Action pour la Démocratie Ouvrière, le CLADO, et son journal *La Commune*, regroupement formé sur la base qu'indique son appellation, sur la défense tant des militants de l'indépendance algérienne que des combattants antistaliniens hongrois. Pierre Broué a logé et convoyé des responsables de diverses tendances du Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques, le parti centralisé du nationalisme algérien, puis, après son éclatement en FLN et MNA, du MNA de Messali Hadj. Il est le rédacteur en chef de ce bulletin qui connaît 6 numéros jusqu'en février 1958 et associe le vieux Marceau Pivert, le jeune Michel Rocard des Étudiants Socialistes, et des intellectuels en rupture avec le stalinisme : Edgar Morin, Jean Duvignaud. C'est une tribune libre dans laquelle Edgar Morin dresse son autoportrait, celui de ce qu'il était alors, un militant en rupture avec le stalinisme, et s'étonne des divisions trotskystes (n° 3, juin 1957).

Les travaux historiques de Pierre Broué qui ont commencé sont un ferment de la collaboration avec des militants historiques de courants divers : il échange sur l'Espagne avec Marceau Pivert, figure de la gauche socialiste, et va, au début des années soixante, faire un petit séjour chez les Rosmer, Alfred et Marguerite, amis de Trotsky, figures d'honnêteté militante à l'instar d'Elie Reynier. C'était l'époque où un appel de défense des militants algériens sortait avec les signatures de Lambert et de l'abbé Pierre (1955).

Le coup d'État gaulliste de 58, l'avènement de la V^e République, et le ralliement de Messali à De Gaulle, mettent fin à cette période qui est sans doute celle où Pierre Broué entre, de manière durable, au comité central et au bureau politique de la petite organisation. Le dirigeant incontesté est Pierre Lambert ; mais le rôle de Pierre Broué comme syndicaliste, dans les contacts internationaux avec les réfugiés hongrois, et dans le regroupement de *La Commune* fut important. Ce rôle va croître encore dans la période encore plus difficile qui commence avec la défaite de la classe ouvrière et de la démocratie que fut le coup d'Etat de 58.

Le plus important, ce qui demeure comme le monument résultant de cette période, ce sont naturellement ses travaux historiques, mais il faut dire auparavant quelques mots de ses activités syndicales, car il fut au centre de la politique du PCI-groupe Lambert-OCI dans l'enseignement secondaire entre 1956, et surtout 1960, et la fin des années soixante.

Avant son arrivée, cette politique était représentée par deux militants notables, Robert Chéramy et Louis-Paul Letonturier, amicalement surnommé "Tontu", qui furent tous deux dirigeants de la section académique de Paris du SNES "classique et moderne" comme on disait alors (le Syndicat National des Enseignements du Second Degré, affilié à la FEN). Après 1953 ils n'interviennent plus sous l'étiquette de la tendance École Émancipée issue de la vieille Fédération unitaire, mais s'intègrent à la majorité fédérale dite "autonome", c'est-à-dire, pour employer le langage "révolutionnaire", à l'appareil réformiste du syndicat. C'est dans ce cadre que Pierre Broué apparaît parmi les premiers noms de la liste majoritaire lors des élections internes au SNES de 1956, et siégera par la suite dans ses instances nationales (son activité est donc loin de se résumer à celle de "responsable des adjoints d'enseignement de la section de Paris du SNES-FEN" ainsi que le laisse entendre la non-nécrologie signée par Jean-Jacques Marie dans Informations Ouvrières).

La FEN était la plus puissante fédération du mouvement ouvrier français, la forteresse laïque, la seule centrale à unifier les différentes tendances historiques du mouvement ouvrier et à reconnaître leur droit d'organisation dans le syndicat, la seule à combattre à la fois contre la répression en Hongrie et l'intervention à Suez, et le pilier du combat pour l'unité syndicale et la réunification dans une grande CGT ; elle sera la seule à résister réellement, dans la rue puis dans les urnes, à l'instauration de la V^o République. Dans le premier degré (le SNI) les révolutionnaires, y compris les trotskystes, agissent par et dans la tendance de l'École Émancipée (EE). Dans le second degré (le SNES) l'EE est faible et les trotskystes s'intègrent à la majorité autonome, qui a elle-même une certaine diversité. Quand on est dans un syndicat, il faut faire jouer son rôle au syndicat, mais rien ne sert de le badigeonner de rouge à contretemps. Comme le disait un militant écrivant dans la revue de Pierre Monatte (Charles Cordier dans la RP, *Révolution Proletarienne*, en janvier 1967) :

"J'ai connu à la FEN, et ailleurs, des militants, révolutionnaires d'origine marxiste, anarchiste ou simplement syndicaliste qui avaient des responsabilités. Ne nous payons pas de mots, confrontés aux réalités ils faisaient du réformisme ou bien ils ne faisaient pas leur boulot. J'attends un démenti."

Je crois que Pierre Broué était bien conscient de cela et se retrouvait sur ce point bien d'accord avec Lambert, à condition de bien comprendre que faire jouer son rôle au syndicat ne veut pas dire cautionner n'importe quoi pour s'intégrer à sa direction.

Or, c'est bien en 1959 que Lambert et Hébert votent le rapport moral de FO pour la première fois : en 1959, alors que le bilan de la direction Bothereau face au gaullisme est pitoyable, à la différence de la FEN à cette époque et à son avantage : la FEN a appelé à voter Non à la constitution gaulliste, et la CGT aussi, pas même FO. Ce vote est un moment important et ignoré des divers "historiographes" du "lambertisme". Ses adversaires vouent une hostilité cosmique à Lambert qui les pousse à le charger le plus possible en remontant aux temps les plus reculés (ainsi Michel Lequenne dans *Le trotskysme, une histoire sans fards*, Syllepse, 2005), tandis que l'hagiographie écrite par les intéressés eux-mêmes accorde une valeur historique au vote du rapport moral de FO par Lambert en ... 1969 qu'elle présente mensongèrement comme la première fois (voir par exemple le livre *Itinéraires*, de Daniel Glückstein et Pierre Lambert).

Il est évidemment plus "convenable" du point de vue "révolutionnaire" de relier son ralliement à la direction de Force Ouvrière à la victoire ouvrière et démocratique que fut le Non au référendum gaulliste de 1969 plutôt qu'au cautionnement du refus de voter Non ... en 1958. Reste que les faits sont les faits, et gagnent à être connus : ils sont attestés dans les archives syndicales et dans les articles surpris voire consternés de la *Révolution prolétarienne* et des courants anarchistes et syndicalistes révolutionnaires. Alexandre Hébert, secrétaire de l'Union Départementale de Loire-Atlantique pendant plusieurs décennies, non membre de l'OCI ou du groupe, est pourtant associé à sa direction à partir de cette époque. Profitons-en d'ailleurs pour signaler au passage que l'appel au vote Non de FO en 1969, qui fut un vrai point d'appui pour la victoire contre De Gaulle, était cependant assorti d'un accord d'appareil entre Lambert, Hébert et Bergeron dans lequel la centrale syndicale aurait participé au "Sénat corporatiste" dans le cas, qu'ils estimaient probable, de victoire du Oui ! ...

Dans le *Cahier Léon Trotsky* n° 78, de novembre 2002, dans sa notice nécrologique sur Robert Chéramy, Pierre Broué écrit ces lignes sur cette période de la fin des années cinquante et du début des années soixante :

"Pendant ce temps, le travail syndical du PCI connaissait un âge d'or. Chéramy prêtait à Lambert ses immenses qualités humaines pour le bénéfice du groupe. Nous en avons tous conscience."

Ce travail syndical va se résumer en fait au courant de Lambert et Hébert dans FO et à la position montante de Pierre Broué dans le SNES et la FEN, en dehors de l'intervention de Paul Duthel chez les instituteurs de l'EE. Car le groupe connaît en 1960 celle de ses "purgés" qui est la moins signalée, car elle fut discrète. Tous les responsables de l'enseignement secondaire autres que Pierre Broué sont perdus : Robert Chéramy, Louis-Paul Letonturier, Charles Cordier. Ces militants ont adhéré, en accord avec Lambert, au PSA (Parti Socialiste Autonome) créé par les socialistes partisans du Non à De Gaulle. Mais lorsque le PSA devient PSU (Parti Socialiste Unifié), en 1960, par fusion sous l'égide d'un important politicien bourgeois, Pierre Mendès-France, le groupe estime qu'il faut le quitter, que le futur PSU ne sera pas un cadre possible de regroupement de militants en rupture avec la social-démocratie et le stalinisme, mais une tromperie couvrant des manoeuvres pour fabriquer des partis bourgeois "démocratiques" contre De Gaulle -c'est déjà là, à propos du PSU, le débat qui se reproduira à propos de la nature du PS fondé à Epinay et dirigé par Mitterrand onze ans plus tard.

Ces militants comme Chéramy, qui se sont trouvés bien au PSA, refusent de mener la lutte contre "Mendés". Pierre Broué est même envoyé faire un tour au PSA pour rattraper Chéramy. Bien des chassés-croisés se produisent d'ailleurs à ce moment là : Claude Bernard, qui faisait quand à lui son entrisme à l'UGS (Union de la Gauche Socialiste) va réellement tenter de mener la lutte contre la

fusion avec "Mendés" et fondera une éphémère Union Pour le Socialisme avant de revenir officiellement au groupe La Vérité ou "groupe Lambert". Parmi les jeunes de ce petit groupe gagné par l'organisation trotskyste, Jean Ribes. Parmi les jeunes gagnés au PSA, le dernier fils spirituel de Marceau Pivert, Jean-Jacques Marie.

Chéramy est donc exclu du groupe. Au même moment, il entre au Bureau national du SNES et devient un authentique dirigeant syndical réformiste, ultérieurement conseiller de la présidence de la République sur les questions d'éducation en 1981-1984. Dans sa nécrologie que je viens de citer, Pierre Broué des années après le revendique avec véhémence comme "*Mon ami, mon camarade*" et présente ainsi cette exclusion :

"Lambert écrit dans IO [il s'agit de la nécrologie de Chéramy parue dans Informations Ouvrières lors de son décès, en 2002] que, pour s'être laissé gagner par le PSA [parti socialiste autonome, première mouture du PSU] où on l'avait envoyé en "fraction", Chéramy ne fut pas exclu car Lambert écoute son coeur et trompe sa mémoire : il rédigea une motion d'exclusion qu'il voulait défendre et une contre l'exclusion qu'il voulait me confier. J'ai oublié la suite sauf que tout cela m'écoeurait."

Il est manifeste que Pierre Broué veut faire entendre le contraire de ce qu'il écrit : d'une part, il n'a rien oublié de la suite et il y a pris activement part. D'autre part, il est comme Lambert, ou il veut être comme lui ou voudrait que Lambert soit comme lui : qu'il "écoute son coeur et trompe sa mémoire". Mais la mémoire reste, même refoulée, et le coeur en souffre. C'est aussi ce qu'il dit là à Lambert ...

A partir de 1960 Pierre Broué écrit plus régulièrement dans l'*École Émancipée*. En 1962, puis en 1964, il est tête de liste EE dans le SNES "classique et moderne" (de 4% à 5,5% des voix). Ce retour à la tactique de la tendance syndicale s'affirmant révolutionnaire, à cette date, s'oppose donc à l'attitude de Chéramy et Letonturier. Il permet à Pierre Broué d'intervenir, pour le compte de l'OCI, dans l'*École Émancipée* toute entière, et il le fait sur une base pragmatique -la défense du "traitement binôme" des enseignants, compromis entre la position théorique et historique des syndicalistes révolutionnaires en faveur du traitement unique et les revendications de revalorisations salariales hiérarchisées du SNES, proposé par la section SNES de Montereau.

Le syndicalisme dans l'enseignement secondaire français dans les années 1960 est un champ de plus en plus mouvant. La majorité autonome a vu plusieurs sous-tendances la quitter : les uns défendant les prérogatives des professeurs classiques contre le poids des instituteurs du SNI dans la FEN, les autres souhaitant au contraire un plus grand rapprochement avec le SNI et parmi eux des proches de la RP et de FO (Paul Ruff). Les effectifs de la profession augmentent, le syndicat se développe, mais les conditions d'enseignement se dégradent et les "actions" lancées, sous la pression notamment de la tendance Unité et Action (U&A) liée au PCF, sont des échecs : grève des heures supplémentaires, grève administrative. La tendance U&A, qui est loin de refléter mécaniquement toutes les positions du PCF, progresse fortement. La fusion entre le SNES "classique et moderne" et le SNET (enseignement technique) donnera naissance au SNES tout court en 1966 et la direction passe à U&A l'année suivante.

Sans nul doute, Pierre Broué a fait preuve de souplesse et de faculté d'adaptation dans ce syndicat en mutation. Sans qu'il soit nécessaire de rechercher en détail quelle fut alors son action syndicale, deux indices suffisent pour le comprendre : ses relations avec Louis Astre et son influence sur les étudiants-surveillants de la tendance U&A.

Louis Astre fut le secrétaire général du SNET et co-secrétaire du nouveau SNES juste avant de perdre les élections internes au profit d'André Drubay, dirigeant U&A. Il fut en somme le dirigeant de la tendance majoritaire de la FEN, dite "UID" (pour "Unité, Indépendance et Démocratie"), dans le second degré, au moment où celle-ci y céda du terrain. Ce réformiste et socialiste pur et sincère, aujourd'hui à la FSU depuis sa création-le fait n'est pas sans signification- a parlé avant son incinération : seul un syndicaliste, fut-il réformiste, pouvait le faire comme lui, et personne parmi les groupes et clubs trotskystes ou socialistes susceptibles à plus ou moins juste titre de revendiquer une part de Pierre Broué.

Le secrétariat des MI-SE (les surveillants), bastion U&A, avait été animé en 1963-1964 par l'ancien dirigeant de l'UEC Philippe Robrieux, qui connut Pierre Broué à cette occasion : il ne deviendra pas trotskyste mais sera le vrai historien du PCF, ce qui n'aurait sans doute pas été possible sans cette rencontre déterminante selon son propre témoignage. Par ce secteur "jeunes" du syndicat Pierre Broué entre en contact avec des étudiants, en ces années de l'avant-68 où lui-même envisage de "passer" à l'Université. Soit dit en passant voilà qui nous montre qu'il n'y a pas eu que la Ligue et les maoïstes à s'être nourris de la crise de l'UEC. Il gagne à l'organisation le dirigeant UEC de Dijon, Pierre Roy,

aujourd'hui historien du patrimoine des monuments aux morts pacifistes et anticléricaux et militant du PT.

Si nous alignons le travail syndical de Pierre Broué, son émergence comme historien dont il va être question plus loin, son rôle dans les regroupements formés autour du groupe trotskyste et dans la formation du groupe hongrois de Balázs Nagy, en considérant que dans les années 1958-1962 l'organisation a perdu l'équipe de Chéramy et Letonturier, que Stéphane Just cesse alors de militer pendant quelques années et ne jouera un rôle significatif dans l'orientation de l'organisation qu'à partir de 1965 et de son texte *Défense du trotskysme*, que Daniel Renard est fatigué, et que les militants de la jeune génération, Jean-Jacques Marie, Charles Berg, Jean Ribes, François Chesnais, Pierre Roy, Claude Chisseray ... soit sont tout nouveaux soit ne sont pas encore là, alors il apparaît que pendant quelques années, avec et après Lambert, Pierre Broué a sans doute été une figure centrale de ce qui devient alors l'OCI, précisément au moment où cette organisation, se remettant à recruter, forme un petit appareil structuré de responsables et de permanents. Au tout début des années soixante, les autres personnages importants de l'organisation, Nagy-Varga et Boris Fraenkel, sont en effet dans une situation beaucoup plus marginale, de même que Gérard Bloch escorté à tort ou à raison (sans doute les deux) d'une auréole de "professeur Nimbus".

Nous avons déjà rencontré ici Balázs Nagy. Boris Fraenkel avait quant à lui été recruté directement par Lambert comme responsable à la formation de l'organisation huit années auparavant. Mais en 1967 Boris Fraenkel est exclu tout aussi promptement, avec quelques uns de ses jeunes camarades comme Jean-Marie Brohm -mais l'un d'entre eux le lâche : c'est Lionel Jospin- pour avoir imprimé de sa propre initiative sur les presses de l'organisation une brochure de textes traduits de Wilhem Reich. Il lui est très vite reproché de mettre la lutte sexuelle à la place de la lutte des classes, et l'on pourra lire bientôt dans la brochure *Quelques enseignements de notre histoire* qu'il avait constitué une "*clique sexualo-sectaire*" ... sans plus de précisions !

Il est remarquable, et les "gauchistes" de l'époque n'auront pas manqué de le remarquer, que l'OCI ait été une organisation dont on pouvait être viré pour cause de propagande en faveur de la libération sexuelle. Mais il est tout aussi remarquable que ce soit précisément cette organisation qui ait "abrité" pendant 8 ans comme principal responsable à la formation de ses jeunes le promoteur de Reich et de Marcuse en France, et la vraie caractérisation de cette organisation ne réside pas seulement dans le premier de ces faits, mais dans les deux, et dans leur contradiction. Notons que B.Fraenkel dans son petit livre de souvenirs (*Profession : Révolutionnaire*, Ed. Le Bord de l'Eau, 2004), indique que Pierre Broué a alors "*hurlé avec les loups*".

A partir de 1966 Pierre Broué est basé à Grenoble. Il est vraisemblable que dans cette période, en même temps que grandit sa stature d'historien, diminue relativement son rôle dans la direction de l'OCI. En 1967, suite à un meeting à Lyon sur le cinquantième anniversaire de la révolution d'Octobre, meeting attaqué par les staliniens, il estime qu'un responsable jeune présent, Charles Berg, a rédigé un faux rapport sur le déroulement de ce meeting agressé, et, au congrès de l'OCI, s'oppose à son élection au comité central, ce qui lui vaut une intervention violente de Stéphane Just en défense de la "jeunesse" -et Charles Berg est élu. C'est cet incident qui est évoqué, mais non expliqué, dans l'article annoncé comme devant paraître dans le *Maïtron*, comme un "grave conflit" avec S.Just en 1967. Il n'est pas sûr qu'il ait eu sur le coup une importance considérable, bien qu'il marque sans doute un certain éloignement et un certain affaiblissement de la position personnelle de Pierre Broué dans l'organisation au plan national. Par la suite, celui-ci l'a considéré comme un évènement fondateur, par rapport aux conflits qui l'opposèrent à Charles Berg puis à Stéphane Just.

Donc Pierre Broué "passe" à l'Université, comme assistant puis plus tard professeur d'Histoire contemporaine à l'IEP (Institut d'Études Politiques) de Grenoble, en 1965-66. Son tout premier travail officiellement "universitaire" consiste à rééditer, préfacier et annoter l'*Histoire de la Fédération unitaire de l'enseignement des origines à l'unification de 1935* écrite par le noyau de la vieille Fédération (Bernard, Bouet, Dommanget, Serret) lors de sa dissolution en 1935, oeuvre de référence sur ce sujet jusqu'au livre récent de Loïc Le Bars, *La Fédération Unitaire de l'Enseignement (1919-1935). Aux origines du syndicalisme enseignant*. (Syllepse, 2005).

Pierre Broué universitaire siégera encore dans les instances nationales du SNESup, dans la période de mai 68. Mais, pour l'histoire du travail syndical de l'OCI et sans doute de Pierre Broué lui-même, une rupture se produit alors. Ayant un horizon nouveau avec ses étudiants, il l'a probablement sous-estimée, bien qu'il y ait joué un des premiers rôles : il s'agit de la mort de la vieille École Émancipée, par sa scission de 1969. En m'exprimant ainsi, je me doute bien que s'excitera la fureur des tenants du

fil de la continuité historique, ce Graal sacré qui toujours doit être détenu par quelqu'un pour interdire aux démons de posséder tout le cosmos, mais ces gens là ne sont pas moins fétichistes parmi les "syndicalistes révolutionnaires" que parmi les "trotskystes".

Les faits sont, schématiquement, les suivants : dans la mesure où l'École Émancipée a une orientation affirmée dans les années 1964-1968, elle provient des trotskystes de l'OCI. La tendance condamne les projets gaullistes d'intégration des syndicats à l'État et leur concrétisation dans la "réforme administrative" -ce serpent de mer qui s'appelle aujourd'hui "réforme de l'État", car cette histoire continue avec la V^e République toujours et jusqu'à la fin "bâtarde et inachevée" comme disait l'OCI. En son nom, ses responsables instituteurs, conduits par Paul Duthel de l'OCI, ont démissionné, à Lille en 1964, des instances nationales du SNI. Cet "acte de Lille" est dénoncé comme ayant été un fait accompli par des militants de l'EE de sensibilité plus "libertaire", peut-on dire pour simplifier là encore. Un malaise s'installe. Il se transforme en abcès quand, en mai 68, l'EE ne dit somme toute pas grand-chose, que les militants de l'OCI impulsent une invasion des locaux de la FEN lorsque celle-ci cherche à faire reprendre le travail, ce que l'EE désavoue tout en déplorant les sanctions qui s'ensuivent dans le syndicat.

A partir de là, les choses s'accroissent car pour le Bureau politique de l'OCI l'EE est un obstacle au combat pour le front unique ouvrier dans l'enseignement, un obstacle à détruire tout en revendiquant l'héritage historique : selon Pierre Broué, qui l'a écrit beaucoup plus tard au passage (*Cahier Léon Trotsky* n° 62, mai 1998), les Comités d'Alliance Ouvrière des Travailleurs de l'Enseignement (CAOTE) ont été créés à cette fin et ont d'ailleurs cessé d'exister après la scission de l'EE. Fin 1968, Marcel Valière, le dernier secrétaire de la vieille fédération en 1935, prend les devants et fait adopter une motion d'incompatibilité entre l'appartenance à l'EE et aux CAOTE montés par l'OCI ; c'est la scission.

Sans tomber dans le caractère mythique que cet épisode a pris par la suite dans les souvenirs réels ou fictifs des militants de l'EE de l'époque ultérieure (des hordes lambertistes auraient pris d'assaut les réunions, confisquant la parole, truquant les votes ...) et en faisant donc la part des choses de leur côté (la volonté d'exclusion des "trotskystes" était parfaitement avérée), on ne peut pas ne pas être frappé par le sentiment atterré d'avoir affaire à une atteinte à la pensée libre et à l'indépendance syndicale qui fut celui des "vieux" de la tendance. La plupart des "anciens" se retrouvent, dans une déclaration commune de septembre 1969, pour comparer l'offensive de l'OCI à celle des stalinien contre la fédération à la fin des années 1920 : Yvonne Issartel aussi signe cette déclaration, bien qu'elle ait adhéré plus tard au PT, mais elle n'avait certainement pas changé d'avis sur ce point. A Marseille en 1930 les jeunes stalinien avaient insulté la vieille fédération. Valière croît se retrouver dans la même situation à la réunion du collège de l'EE du 23 décembre 1968, où les jeunes auditeurs dans la salle, militants de l'OCI et des CAOTE, harcèlent et interrompent la tribune : une troïka de chefs, avec Broué, Duthel et Neny, conduit la manœuvre.

Des deux EE qui naissent en 1969, l'une, l'EE tout court appelée EE-SR (pour syndicaliste révolutionnaire) par l'OCI, va assez vite se peupler de toute l'extrême gauche de l'époque, mao-stalinien compris, et recruter des non syndiqués et des adhérents du SGEN-CFDT, ce qui n'était pas précisément le souhait de Valière en 69. L'autre, l'EE-FUO (Front Unique Ouvrier) ne sera que l'appendice syndical de l'OCI qui hésitera d'ailleurs toujours entre le recours à une tendance syndicale et l'adaptation quand cela est possible à l'appareil syndical tel qu'il se présente en essayant de lui faire "jouer son rôle" -ce que Pierre Broué semble avoir fait au SNEsup, d'ailleurs.

Aujourd'hui, quatre tendances de la FSU proviennent de l'EE : l'EE "officielle" codirige en fait la FSU, la tendance *Emancipation* s'efforce, avec sincérité, de renouer avec ce qu'elle considère comme le "vieux" syndicalisme révolutionnaire, la tendance PRSI est une projection du PT et donc de la direction de FO, la tendance Front Unique correspond aux courants partisans de Stéphane Just, exclu du PCI en 1984. Aucune ne continue la "vieille" EE et encore moins la "vieille" fédération, que l'on ne saurait d'ailleurs assimiler purement et simplement au syndicalisme révolutionnaire. On peut, certes, penser que cette disparition d'un courant historique du mouvement ouvrier français était inévitable, mais il reste que ce ne fut pas une mort naturelle : l'attentat a bel et bien eu lieu, en 1969.

L'affirmation d'un grand historien.

Sa fréquentation des gens d'*Arguments*, en particulier d'Edgard Morin, a ouvert à Pierre Broué les portes de la publication, aux Éditions de Minuit.

Il travaillait sur la révolution et la guerre d'Espagne depuis 1948 et avait nourri l'idée d'écrire cette histoire adolescent, chez Élie Reynier, quand le souvenir des réfugiés de 1939 était encore frais.

Il y aura donc *La révolution et la guerre d'Espagne*, dont il a écrit la première partie, celle qui va jusqu'à l'écrasement de la révolution dans l'Espagne républicaine. Émile Témime, par la suite historien de la ville de Marseille et des migrations, a écrit la seconde partie, où il n'y a plus de révolution, mais seulement la guerre, laquelle est donc perdue devant la barbarie franquiste. Le pavé sort, aux Éditions de Minuit, en 1961. Avec lui commence une série de grands livres, auxquels il faut ajouter des rééditions et des préfaces, de *l'ABC du communisme* de Boukharine et Preobrajensky, chez Maspéro (dés avant 68, repris dans la "petite collection Maspéro"), aux *Soviets en Russie* d'Oscar Anweiler à la NRF en 1972, en passant par le dossier des *Procès de Moscou* chez Julliard en 1964 et celui de la *Question chinoise dans l'Internationale communiste* chez EDI en 1965, et un début d'édition de tous les textes de ses congrès (deux volumes parus en 1969 et 1970, chez EDI).

La Révolution et la guerre d'Espagne est un grand livre, car il réussit cette synthèse que l'on a chez Trotsky dans son *Histoire de la révolution russe* : raconter l'histoire comme ce qu'elle est effectivement, une succession d'évènements, de gestes, d'actes, et en cela même composer le mouvement des classes sociales et des forces politiques en lutte. Poignant, ce livre conte comment une révolution, en elle-même victorieuse sur le putsch de Franco, sera battue de l'intérieur, d'abord par les hésitations et incertitudes de ses dirigeants, puis délibérément par les staliniens organisés de manière verticale et policière et qui, pour la première fois, se développent en Espagne comme un cancer sur le corps de la révolution. Ils voulaient, au nom du "Front populaire", faire une Espagne républicaine et non pas révolutionnaire : ils ont donc assuré la défaite de la république et la victoire terrible de Franco, transformant, à l'inverse de la formule de Lénine, la guerre civile en guerre impérialiste et ouvrant la porte de la seconde guerre mondiale.

Ce livre a joué un rôle actif, il est sans doute des livres de Pierre Broué celui qui fut le plus opératoire par lui-même, car il devint le bréviaire, la source de jouvence et de réflexion, de la génération des militants antifranquistes et antistaliniens des années 1960 et 1970. Passé clandestinement en Espagne, il fut le socle des contacts et des discussions, passionnants bien que n'ayant jamais débouché sur des initiatives organisationnelles communes (et passionnants peut-être pour cela même ?), de l'OCI avec le POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) et les anarchistes en exil, notamment lors de mémorables journées organisées par le Cercle d'Etudes Marxistes de Paris en 1969, dont les deux grands protagonistes furent Wilebaldo Solano, du POUM, et Pierre Broué.

Anarchistes, socialistes de tradition caballeriste, mais aussi jeunes syndicalistes et jeunes militants du PC l'ont souvent lu.

Paradoxalement -mais ce paradoxe là est celui de l'Espagne post-franquiste- le livre sera une arme moins active quand il sera publié en espagnol après Franco et discuté sur place, la "transition" reposant sur l'enterrement prétendu du passé. Cela veut dire que ce livre va revenir et que sa réédition est l'une des plus nécessaires, car aujourd'hui, surtout depuis le printemps 2004, l'onde de choc du passé secoue à nouveau l'Espagne.

En 1963, c'est, dans la même collection, *Le parti bolchevique*, le plus lu des livres de Pierre Broué, bien que beaucoup moins novateur, mais il était celui qui se prêtait le plus, tant à l'OCI qu'à la Ligue d'ailleurs, à une utilisation du type "école de formation". Autant dire que s'il est bon, ce n'est pas le meilleur. Ce livre est une synthèse des données historiques d'alors sur la Russie bolchevique puis stalinienne, expliquant pour la première fois de manière systématique les étapes de la lutte des fractions dans le parti communiste d'URSS entre 1923 et 1929 (staliniens, trotskystes, zinoviévistes, boukhariniens).

Il était dédié à "*mon maître*", Élie Reynier, et "*mon ami*", Balázs Nagy -une double dédicace qui manque dans la récente édition électronique de l'ouvrage, sur le site *Marxist Internet Archives*.

Il ne traitait pas, comme l'explique par une erreur symptomatique Jean Birnbaum dans sa nécrologie sympathique de Pierre Broué pour *Le Monde*, "*comment le parti de Lénine avait fini par massacrer la génération d'Octobre dans sa totalité*", mais comment la bureaucratie stalinienne a massacré le parti de Lénine et la génération d'Octobre, ce qui n'est évidemment pas la même chose.

Une ambiguïté inhérente au traitement du sujet facilite cependant une telle mésinterprétation : le livre dans son plan semble traiter d'un seul et même parti, qui se transforme au fur et à mesure, alors qu'en même temps Pierre Broué présente le parti issu des purges comme un autre parti que le parti bolchevik révolutionnaire, un parti contre-révolutionnaire au pouvoir. Cette ambiguïté ne doit pas être reprochée à l'auteur et s'est peut-être même imposée à son insu : elle est au cœur du problème, de cette *continuité-discontinuité* entre Octobre et le stalinisme, par laquelle passe tout le malheur du siècle. Si le stalinisme ne s'était présenté que comme Versailles massacrant la Commune, tout aurait été bien plus simple.

Dans cette ambiguïté, se retrouve la question des rapports entre démocratie et révolution. Pierre Broué situe les racines du stalinisme, entièrement, dans les conditions faites à la Russie bolchevique et, de manière décisive, dans l'isolement de la révolution causé par l'échec de la révolution européenne et notamment allemande : le drame russe renvoie donc à la clef allemande, comme nous allons le voir. Cela ne l'empêche pas de penser et d'écrire -assez peu dans son livre même, mais dans un à-côté, à savoir son article *Remarques sur l'histoire du parti bolchevik* dans le n° 25-26 (et avant-dernier numéro) d'*Arguments* (1° et 2° trimestres de 1962)- que les *apparatchiki* et *komitechiki* et autres "vieux bolcheviks" auxquels Lénine s'était plusieurs fois heurté, cela de la plus radicale manière en 1917 pour que soit victorieuse la révolution, avaient tendance à fonctionner comme des bureaucrates. Mais, sur l'essentiel, sur le fondamental, Pierre Broué -et disons-le, nous aussi- rejoignait Rosa Luxembourg lorsqu'elle parlait de la Révolution d'Octobre :

*"Dans cette dernière période, où nous sommes à la veille de luttes décisives dans le monde entier, le problème le plus important du socialisme est précisément la question brûlante du moment : non pas telle ou telle question de détail de la tactique, mais la capacité d'action du prolétariat, la combativité des masses, la volonté de réaliser le socialisme. Sous ce rapport, Lénine et Trotsky et leurs amis ont été les premiers qui ont montré l'exemple au prolétariat mondial : ils sont jusqu'ici les seuls encore qui puissent s'écrier avec Hutten : "J'ai osé" ! C'est là ce qui est essentiel, ce qui est **durable** dans la politique des bolcheviks. (...) En Russie, le problème ne pouvait être que posé. Et c'est dans ce sens que l'avenir appartient partout au "bolchevisme". "* (Rosa Luxembourg, *La Révolution russe*).

En 1967, paraît chez Minuit encore *Le mouvement communiste en France*, choix d'articles de Léon Trotsky sur la France, avec un important appareil critique et des présentations de Pierre Broué. Avec ce livre, il commence à se faire l'éditeur de Trotsky. Les piques décochées au passage dans les notes à Pierre Frank et au courant Molinier ne plairont guère à ses destinataires, mais, réserve faite de la légende selon laquelle Molinier, qui va bientôt réapparaître à la Ligue, serait devenu directeur de cirque en Amérique latine, elles ne sont pas volées -et elles posent le problème des "méthodes" et du respect mutuel dans le mouvement révolutionnaire ...

En 1969, paraît encore chez Minuit la traduction en français du premier tome de *La révolution bolchevique* de l'historien anglais Edward Hallet Carr, grande figure démocratique, ancien du Foreign Office, pris de passion et de sympathie pour son sujet mais dont la carrière d'historien fut tuée en plein vol parce qu'il avait été trompé par un faux document.

Il faut compter cet ouvrage dans la série des fondamentaux, des indispensables avec les pavés de Pierre Broué chez Minuit. Cela d'une part parce qu'on y trouve une partie de sa propre inspiration, une écriture proche de la sienne ainsi d'ailleurs qu'un récit irremplaçable des premières années du pouvoir bolchevique *dans leur détail* et un récit des débats internes à la social-démocratie révolutionnaire de Russie avant 1917 bien plus détaillé que le survol du *Parti bolchevique*.

Il faut, d'autre part, le prendre en compte parce que ce premier tome est traduit en français par Andrée Broué, animatrice du Labo de Langues de l'IUT de Grenoble, troisième épouse et mère des quatre autres enfants de Pierre -Françoise, Catherine, Martine et Jean-Pierre-, avec laquelle il vient vivre à Grenoble. Deux autres tomes paraîtront en 1974, couvrant la politique économique et étrangère des "soviets" jusqu'en 1921.

1972 : c'est l'œuvre majeure, celle que les laudateurs de Pierre Broué d'ailleurs connaissent le plus mal, c'est *La révolution en Allemagne (1917-1923)*, le livre qui, de tous ceux de Pierre Broué, fut pour lui le combat le plus dur.

Ce livre fut un combat comme travail, un travail énorme, commencé en réalité vers 1957, et qui exigea de son auteur d'apprendre à lire l'allemand au passage (il l'a appris pour l'écrire, puis l'a oublié !), de rechercher des archives, de se faire fermer les portes de celles qui étaient, en ce temps là, à "l'Est", et surtout qui fut son arme pour affronter l'Université et devenir "Professeur", puisque ce fut sa Thèse. L'obtenir releva de l'affrontement politique : il fallut à Pierre Broué s'imposer en tant que travailleur de force à un jury de monstres sacrés de l'Université majoritairement dubitatifs sur le plan politique (en dehors de Pierre Naville, et encore ...) et à une présidente de jury foncièrement hostile : l'ex-harpie stalinienne Annie Kriegel, qui conduisait l'assaut contre les meetings pro-yougoslaves des syndicalistes et des trotskystes en 1949, devenue, fidèle à elle-même, une harpie de droite.

La thèse fut décrochée-le contraire eût été un grand scandale universitaire, politique et intellectuel- et permettait ainsi à son auteur de devenir à son tour un "ponte" officiellement reconnu,

un monstre sacré, donc, ce dont il était tout à fait conscient et satisfait, cependant, notons-le, que son fils Michel, de son côté, devenait un mathématicien important exactement dans les mêmes années.

Ce livre fut surtout un combat politique, d'abord à l'encontre de la principale objection faite, lors de la soutenance de thèse, enrobée dans les éloges, par l'historien Jacques Droz, ainsi résumée par Pierre Broué dans le petit compte-rendu dactylographié qu'il fit de ce moment majeur de sa vie d'historien et de militant :

"JACQUES DROZ : Se dit passionné par ce travail. (...) Pour sa part, M.Droz pense qu'à aucun moment il n'a existé en Allemagne de situation révolutionnaire réelle, et que l'idée de révolutionner l'Allemagne est un rêve. La social-démocratie avait des raisons de tirer le maximum de bénéfices politiques et sociaux, et ce faisant, trahissait-elle ?" (Le passage souligné l'est par moi, VP).

Voici comment Pierre Broué raconte lui avoir répondu, dans les formes requises en jouant le taureau dans cette arène courtoisement sanguinaire où l'on prétend créer et détruire carrières et réputations :

"à Droz, j'ai donné acte de ses critiques générales et reconnu que j'aurais dû m'étendre plus sur les rapports de force, étant bien entendu que c'était les communistes que j'étudiais dans cette période. (...) Enfin je lui ai dit que si révolutionner l'Allemagne était un rêve, alors lutter contre la barbarie en était un aussi ce que je me refusais à croire." (Passage souligné par moi, VP).

En montrant par les faits, les récits, les photographies également à la fin du livre, les biographies, la réalité d'un affrontement révolutionnaire, non pas chez les paysans ukrainiens ou andalous, les métallos pétrogradois ou barcelonais, mais dans le cœur industriel de l'Europe, face à la bureaucratie d'État la plus raffinée, dans le pays des plus épaisses traditions culturelles, Pierre Broué avait fait très mal : la révolution ne pouvait pas, vraiment pas, être tenue pour exotique, et les problèmes concrets rencontrés par les militants communistes allemands entre 1918 et 1923, s'ils avaient la dimension sanglante des enjeux d'une révolution, se présentaient aussi comme de même nature que les problèmes concrets rencontrés ici et maintenant par les militants d'Europe occidentale.

En particulier, la question du front unique ouvrier, formule fétiche de la toute récente crise de l'École Émancipée. Dans *La révolution en Allemagne*, Pierre Broué montre sa genèse : formulation de la nécessité de "*mots d'ordre de transition*" par les dirigeants du bastion ouvrier de Chemnitz en 1919 ; proposition par les chefs syndicaux réformistes d'un "*gouvernement ouvrier*" en 1920 pour défendre la République contre les militaires putschistes ; *Lettre ouverte* des syndicalistes et des proches de Paul Lévi dans le VKPD (parti communiste allemand unifié) proposant l'unité d'action pour les revendications les plus urgentes et le désarmement des bandes prénazies ; puis discussion et adoption de la politique de Front unique par l'Internationale communiste fin 1921-1922.

Comme historien, Pierre Broué prend partie, sans avoir à le dire d'ailleurs, mais cela ressort de l'exposé même des faits et des prises de position : non seulement il se place, évidemment, dans le camp de la révolution et du communisme allemands, mais à l'intérieur de ce camp, il est avec les plus "droitiers", c'est-à-dire avec ceux qui élaborent la politique du front unique ouvrier contre les positions des "gauchistes" et qui, pense-t-il, rendent par là possible la voie de la victoire.

Au passage, ce positionnement peut exaspérer les courants qui se réfèrent au communisme de gauche de cette époque, représenté par le KAPD et les unions syndicales telles que l'AAUD. Pierre Broué leur accorde à vrai dire très peu d'importance, y compris quand il parle du "gauchisme" : le "gauchisme", volonté insurrectionnaliste assortie du refus d'aller dans les syndicats et de se présenter aux élections, est majoritaire parmi la première grande levée de communistes allemands et contribue à les envoyer au casse-pipe ; il se présente ensuite sous la forme de responsables, de permanents, aux conceptions autoritaires, qui veulent forcer le cours des choses : le gauchisme avec lequel Pierre Broué croise le fer n'est pas -ce n'est *même pas*, pourrait-on dire et à leur grand dam- celui du KAPD, de Goerter et Pannekoek, c'est celui des émissaires de Moscou, de Bela Kun et ses "Kuneries" et de Rakosi, relayé dans le VKPD par le courant de Ruth Fisher et Arkadi Maslow. C'est un gauchisme dont les traits sont beaucoup plus autoritaires que libertaires, et qui ne semble pas si "juvénile" que l'autre, celui qu'avait visé Lénine dans la *Maladie infantile*. Attention toutefois : chez Pierre Broué, il y a deux perceptions, complémentaires, de ce gauchisme. D'un côté, un gauchisme déjà bureaucratique dans ses méthodes, qui va s'allier à Zinoviev en Russie. De l'autre, un "*gauchisme ouvrier*" de masse, sur lequel s'appuie le premier, qui traverse toute l'histoire du communisme allemand de 1918 à 1923.

Pierre Broué pense que le gauchisme peut fort bien s'accorder avec le bureaucratisme et que les méthodes directivistes, verticalistes, sont son trait distinctif. En mars 1921, ces "émissaires" engagent le parti allemand dans une catastrophe, une sorte d'équivalent des journées de juillet 1917 en Russie, mais qui aurait été mal géré par le parti : apparaissent même alors, dans l'Allemagne industrielle, dans la Ruhr, des guérilleros attaquant banques et commissariats ! Paul Lévi condamne publiquement l'"action de mars" : il faut l'exclure. Lénine et Trotsky, en difficulté par rapport à leurs propres

"bureaucrates gauchistes" ou "gauchistes bureaucratés", fonctionnaires de la révolution, petits chefs ordonnant à la piétaille de monter au front, doivent leur accorder l'exclusion et la dénonciation du "traître" Lévi, que Pierre Broué aime bien, homme à femmes, intellectuel raffiné, fils spirituel de Rosa Luxembourg (détail bien désagréable lui aussi aux spontanéistes qui revendiquent ce titre !).

Il y a donc un débat sur Paul Lévi (traité en fin de livre, dans le chapitre *Paul Lévi était-il communiste ?*) dont Pierre Broué a restauré la stature, mais ce débat n'est que l'antichambre, encore, du débat principal, celui sur 1923. Pour l'histoire officielle 1923, l'Octobre allemand, n'existe pas et ne doit pas exister. Pour le stalinisme pas question d'un Octobre allemand puisqu'il s'agissait -à partir de ... 1924 ! - de construire un soi-disant socialisme "dans un seul pays". Et même pour les courants communistes de gauche (à gauche du trotskysme : Bordiga, KAPD, Pannekoek ...) l'histoire s'arrête au plus tard en 1921 et on ne doit pas aller jusqu'en 1923. Alors ?

Alors, selon le récit de Pierre Broué, en 1923 la politique du front unique ouvrier rend la victoire de la révolution possible en Allemagne, et l'insurrection est minutieusement préparée. Des gouvernements de front unique se forment dans des *Länder*, en Saxe et en Thuringe (Karl Korsch, par la suite théoricien ultra-gauche, est alors ministre en Thuringe !). Mais la gauche social-démocrate hésite et les émissaires de Moscou conviennent avec les chefs du VKPD de décommander l'insurrection ; le contre-ordre arrive trop tard à Hambourg où c'est le carnage et la défaite. Les reculs finaux, catastrophiques, s'expliquent eux-mêmes par la longue attente qui les a précédés, par les hésitations impulsées des sommets, depuis Moscou, à un parti immature malgré ses grands progrès, car il a été décapité à sa naissance avec le meurtre de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, mais aussi parce que l'exclusion de Lévi et le poids des "gauchistes bureaucratiques", qui seront bientôt les "zinoviévistes", marche-pieds des staliniens, depuis 1921, ont tronqué son développement.

Récit événementiel précis et analyses faites par les acteurs, complétés dans les années 1990 par la publication des merveilleux reportages de Victor Serge, et, dans les *Cahiers Léon Trotsky*, de discours de Trotsky, Zinoviev et Radek dans cette période, ainsi que de ce qu'en pensait Paul Lévi lui-même (totalement sceptique : Pierre Broué là n'est donc plus "avec lui"), le tout réalisé par Pierre Broué, voilà qui porte, il faut bien le comprendre, sur le tournant majeur du XX^e siècle : la révolution allemande, et donc la révolution européenne, n'aura pas lieu ; il y aura Staline, et Hitler ; et la seconde guerre mondiale, suivie du partage du monde et de la guerre froide, bref les conditions de combat minoritaire et l'éloignement des perspectives, jusqu'à la chute du Mur de Berlin.

Pierre Broué est lui-même, de manière assez frappante, peu revenu sur son oeuvre majeure qui l'a vidé et satisfait. Il parlait souvent avec réticence de la révolution allemande, de Rosa Luxembourg, lui qui était si bavard et même si "concierge" sur tous les sujets. Cela en partie pour une mauvaise raison -celle de vouloir être d'abord et avant tout l' "historien de Trotsky", en partie pour une bonne -il sentait que le nœud du drame commun était là et donc que les fils de toutes les tragédies individuelles s'y rattachaient. En tant qu'évènement, et plus encore en tant que *non-évènement* dont l'absence est décisive, l'Octobre allemand, qui pour les historiens académiques n'est même pas discuté, car il ne doit pas avoir eu l'ombre d'un début d'existence, est au cœur de la démarche d'un historien marxiste du XX^e siècle et de la compréhension des militants sur le passé qui a forgé leur présent.

La *Révolution en Allemagne* est donc le livre le plus important de Pierre Broué, celui dont la réédition serait la plus utile politiquement et pour la culture des militants et de ceux qui veulent réellement se cultiver. Son étude, à condition d'être sérieuse, constituerait en effet le plus sûr antidote pour éviter à des jeunes et moins jeunes théoriciens de dire n'importe quoi sur le "front unique". Tel théoricien vous explique que le front unique ne vaut rien aujourd'hui, puisqu'il n'y a plus de partis, voire même plus de syndicats ouvriers, tandis que tel autre vous explique que les travaux de Pierre Broué sur l'Allemagne montrent que Lénine aurait eu tort de fonder la III^e Internationale, interprétation pour le moins surprenante. Tous ces théoriciens auraient vraiment besoin d'une relecture, et donc d'une réédition. Mais si je parle ici des "théoriciens", les militants ouvriers du rang, généralement, savent, eux, que les travailleurs ont organiquement besoin de s'unir en toute indépendance, dans leurs syndicats, dans leurs grèves, dans leurs assemblées, dans les combats, avec toutes leurs organisations ; mais une telle réédition leur serait encore plus utile, car ils apprendraient comment un tel combat a été porté, une fois et une seule, jusqu'au seuil de la révolution victorieuse dans un grand pays moderne et européen.

La grande collection des "pavés" de Minuit se termine en 1975 avec un nouveau recueil de textes de Trotsky choisis, présentés et commentés par Pierre Broué, *La révolution espagnole (1930-1940)* -l'Espagne qui avait ouvert le grand bal vient donc le clore. Ce dernier livre apporte de notables précisions à *La révolution et la guerre d'Espagne*, notamment par les documents publiés en annexes, sur la piste de certains desquels Pierre Broué avait été mis par le vieux militant de la gauche

communiste Gaston Davoust, documents qui tendent à relativiser, contextualiser, expliquer, le conflit entre Trotsky et le POUM, objet de ce grand débat commencé dans les années soixante à la suite du premier livre, et que Wilebaldo Solano, responsable des Jeunesses du POUM à Barcelone en 1936 et grand interlocuteur de Pierre Broué en la matière, poursuit encore au fond -et, à mon avis, de manière assez efficace en faveur du POUM- dans son livre sur *Le POUM : révolution dans la guerre d'Espagne*.

Notons que tant dans sa manière de sembler vouloir réconcilier deux grands révolutionnaires, Trotsky et Nin, par dessus leur commun assassinat par la même police stalinienne, que dans sa sympathie transparente pour Paul Lévi dans la révolution allemande, Pierre Broué se classe, par rapport aux activistes orthodoxes que l'OCI et l'AJS commencent à fabriquer en série, comme par rapport à leurs cousins de la Ligue de cette époque, adeptes de la guérilla dans la Sierra ou, à défaut, dans les salons et au quartier latin, comme un fieffé "droitier" -et eux comme des "zinoviévistes" ? Mais tout cela, en 1975 et pour longtemps, est réservé aux initiés, et Pierre Broué n'a pas l'intention d'en élargir le cercle.

Dans *La révolution espagnole*, et pour les initiés là aussi, dans la mesure où l'on doit admettre que prendre la peine de tout lire dans un livre est affaire d'initié, Pierre Broué règle son compte avec l'accusation de négliger les "forces profondes" en histoire. L'histoire marxiste est *événementielle* car elle porte sur des enjeux de classe dont la résolution dépend de l'attitude et des choix faits par des hommes *responsables*. Il apporte cette note à un passage de Trotsky. Elle doit être citée car Pierre Broué a peu écrit, explicitement, sur sa conception du travail de l'historien. Or, c'est bien là son sujet, dont on remarquera donc qu'elle envisage entièrement ce travail comme devant être celui d'un militant révolutionnaire :

"On peut noter d'ailleurs la vogue actuelle, dans les milieux intellectuels, de cette méthode d'interprétation de l'histoire présentée comme "marxiste" et qui cherche exclusivement dans l'infrastructure -les rapports de production, les rapports entre les classes, etc.- les explications a posteriori de l'histoire des luttes de classes et des révolutions. L'historien qui recherche les explications au niveau de la politique menée par les hommes, partis et organisations, est accusé de faire de l'histoire "événementielle" et de négliger les "véritables" explications, celles qui seraient à chercher, selon ces critiques, au seul niveau des "structures profondes". Si une telle interprétation était correcte, cela signifierait seulement que la défaite de la révolution socialiste dans tous les pays où elle a été vaincue depuis octobre 1917 était inscrite dans la "réalité" des rapports sociaux. L'honnêteté, pour les défenseurs d'une telle interprétation du marxisme, serait de se présenter non comme marxistes ou marxisants, mais comme de résolus conservateurs qu'ils sont, cherchant à démontrer que la révolution n'a jamais été vaincue que parce qu'elle n'était pas possible, et que tout le reste -en particulier, l'organisation révolutionnaire- n'est que gesticulation et bavardage."

Cette note commentait le passage suivant de l'article de Léon Trotsky *Classes, partis et directions*, qui prend pour ainsi dire la défense de la capacité révolutionnaire des masses contre les directions :

"La falsification historique consiste à attribuer la responsabilité de la défaite espagnole aux masses ouvrières, et non aux partis qui ont paralysé, ou purement et simplement écrasé, le mouvement révolutionnaire des masses. Les avocats du POUM contestent tout simplement le fait que les dirigeants portent quelque responsabilité que ce soit, afin d'éviter d'avoir à assumer leur propre responsabilité. Cette philosophie de l'impuissance, qui cherche à faire accepter les défaites comme de nécessaires anneaux dans la chaîne des développements cosmiques, est parfaitement incapable de poser, et se refuse à poser, la question du rôle de facteurs aussi concrets que les programmes, les partis, les personnalités qui furent les organisateurs de la défaite. Cette philosophie du fatalisme et de la prostration est diamétralement opposée au marxisme, théorie de l'action révolutionnaire."

Apogée et tournant.

Les années 1968-1975 sont des années de grande activité, en fait d'hyperactivité, et de créativité pour Pierre Broué. Il achève et soutient sa thèse et finit de publier la série des grands pavés des Éditions de Minuit, il a une famille, et surtout, il construit l'OCI à Grenoble et dans sa région.

Notons que Michel Broué entre indépendamment à l'OCI en 1970, après avoir été "formé" en GER (Groupe d'Études Révolutionnaires) par Lionel Jospin, qui avait été rattaché à la cellule de Pierre Broué quelques années auparavant et qui était alors un militant à statut spécial (n'intervenant pas publiquement) de la cellule de Stéphane Just. Michel Broué animera notamment le Comité des Mathématiciens, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, qui a obtenu contre la bureaucratie stalinienne la libération de l'ukrainien Leonide Pliouchtch (voir sur ce sujet Laurent Schwartz, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Odile Jacob, 1997).

La liste est importante des militantes et des militants recrutés directement, ou indirectement à partir de l'effervescence suscitée depuis Sciences Po (l'IEP de Grenoble) dans le climat des années 68 et 70, à cette époque, la plupart étudiants, mais pas tous : René Revol, Martine Verlhac, Jean-Paul Joubert, le québécois Roch Denis, le vénézuélien Armando Gaviria, André Tiran, Jean-Pierre Doujon, Marceau Rochette, Michel Barbe, Dan Moutot, Danielle Moutot, Fabien Gallet, Gérard Roche, Jean-Jacques Ayme, Antoine Thivel, Paule Gauthier, Bruno Flasher, liste éclectique par les devenirs des uns et des autres, et incomplète.

L'un d'eux, Jean-Pierre Juy, a donné ce témoignage sur l'ambiance des cours de Pierre Broué, dans un hommage posthume :

Un professeur étonnant. Il n'arrivait pas pour nous lire ce qu'il avait écrit auparavant. Il prenait place devant nous pour un moment de création intellectuelle. Pour moi, les cours de Broué c'était la pensée vivante en action. Tout entier dans ce qu'il expliquait, la personne était engagée dans ce qu'il énonçait d'une voix soutenue et grave. Cette voix grave, colorée par moments de l'accent de l'Ardèche natale, résonnait comme nulle autre. L'instant d'une demi pause, il interrogeait du regard son auditoire et poursuivait. Pour moi, les meilleurs cours étaient ceux sur la Révolution russe. Là, sa puissance évocatrice était proprement captivante : il racontait la prise du Palais d'Hiver comme s'il y avait assisté. Nous avions devant les yeux non seulement Broué mais les images d'Eisenstein et le souffle de Maïakovski ! C'était comme si la révolution agitait l'amphi qui devenait par là-même théâtre de l'histoire !

Les mots de Jean-Pierre Juy retracent bien l'enthousiasme que les cours de Broué suscitaient : c'était bien des cours, sans guillemets, des cours magistraux au plus haut sens du terme. Sa voix y était pour beaucoup, une voix spontanément ou délibérément (sans doute les deux) travaillée depuis des décennies, y compris dans les cours de lycée, mais au lycée la disposition des élèves et les contraintes des programmes donnent une liberté moindre que celle dont jouit dorénavant Pierre Broué. Jean-Pierre Juy poursuit :

Les étudiants venaient aussi bien pour l'écouter que pour apprendre. Assis derrière le large meuble qui occupait toute l'estrade, il disposait devant lui quelques feuillets repliés et une montre au bracelet métallique doré. C'étaient-là ses instruments de navigation. Sur ce format de demi feuille il avait tracé d'une écriture serrée, sa ligne argumentaire, c'était sa feuille de route pour dérouler sa pensée Il y donnait un coup d'œil de temps en temps, sans doute pour tenir le cap du discours, mais c'était son cerveau qui créait le verbe dans l'instant. Comme certains grands chefs qui dirigent l'orchestre sans lire la partition. Il tenait deux heures, l'amphi plein, suspendu à ses lèvres, sans micro, et à la pause, des groupes d'étudiants venaient s'agglutiner autour de lui. (...)

Comme tous les jeunes, nous étions insatiables, nous voulions en savoir davantage. Il constitua alors avec les étudiants les plus avancés politiquement, le Cercle d'Études Marxistes de Grenoble. Nous décidions ensemble des questions à débattre, des exposés étaient préparés. Les réunions se tenaient dans une arrière-salle de café, tous les gens intéressés par le sujet du jour étaient invités. Y venaient : des étudiants en majorité, mais aussi des jeunes travailleurs. C'était le mercredi soir, la salle fut très vite comble. La discussion y était totalement libre et fraternelle.

Naturellement, c'est finalement, quel que soit le temps plus ou moins long passé en "cercle d'étude", et bien que Jean-Pierre Juy ne nomme point la chose, l'OCI, l'Organisation Communiste Internationaliste, qui est ainsi construite, c'est à cela que sont recrutés les étudiants, intégrés dans des cellules, multipliant les réunions, les diffusions pour faire libérer tel militant bolivien ou polonais, ou tout simplement pour vendre Informations Ouvrières, tous les jours soit au Restau-U, soit devant les entreprises, soit au marché, avec prises de parole.

Ce moment de construction, qui est le moment de mai 68, est sans doute un moment d'allégresse. Le mai 68 grenoblois en est l'acmé. Réunions quotidiennes du SNESup dont la direction locale vient d'être enlevée aux staliniens, manifestations de masse des étudiants et de la jeunesse dans lesquelles Pierre Broué prend régulièrement la parole. Il est probable que l'intervention des militants trotskystes et du cercle d'étude qui les entoure a alors, dans le feu de la grève de masse, une influence locale supérieure à ce qui se passe au plan national : c'est en effet après l'intervention radiophonique de De Gaulle du 30 mai, qui marque dans le pays le début du grand reflux, de la contre-attaque du régime et de la dislocation de la grève générale, qu'une manifestation centrale et unitaire sur le mot d'ordre "A bas De Gaulle" est encore appelée à Grenoble par l'union départementale CGT avec le SNESup et l'UNEF, et rassemble 30 000 manifestants. La police s'affole sur des rumeurs, totalement fantaisistes, d'apparition de Cohn-Bendit prévue à cette manifestation ...

Cependant, au plan national, la CGT a appelé à ne pas participer à la manifestation appelée par l'UNEF le 1^{er} juin. La capacité à entraîner l'UD CGT dans une telle manifestation au delà du 30 mai n'aura pas de suite. Nationalement, l'OCI a été très secouée par la grève générale, bien que la vague

d'occupations d'usines ait été déclenchée par ses militants, avec la section FO de l'usine Sud-Aviation de Nantes, le 14 mai. L'absence de mots d'ordre ouvrant une perspective au niveau du pouvoir, d'une part, tels que l'exigence d'un gouvernement du PCF et du PS, absence autocritiquée par la suite, et d'autre part la décision de ne pas participer à la "nuit des barricades" au Quartier latin, plus la répression policière, placent l'organisation sur une défensive paradoxale vis-à-vis de la vague "gauchiste" pour le restant de l'année 1968 et les années suivantes.

A quel rythme cette atmosphère de relatif replis, de citadelle attaquée, gagne-t-elle la "fédération grenobloise" de l'OCI ? Certainement pas tout de suite. L'allégresse de la période se sent encore pleinement dans cette brochure, au sujet pourtant tragique, *Le Printemps des peuples commence à Prague*, écrite par Pierre Broué d'une plume chantante et publiée par l'organisation, sous son vrai nom. Un camarade tchèque réfugié, Karel Kostal, s'intègre alors à Grenoble avec son aide.

Comme formateur politique, Pierre Broué fait à la fois appel à l'intelligence de son auditoire et joue sur la séduction et la fascination. A la fin d'une réunion politique, il annonce aux jeunes camarades présents que maintenant, on va "jouer le meeting stalinien" : dans ce petit happening faussement impromptu, il joue le rôle de Jacques Duclos et les présents doivent chercher à le désarçonner en se donnant tel ou tel rôle. L'imitation est saisissante, de la gouaille et de la fourberie du vieux guépéoutiste ; Pierre Broué domine tous ses interlocuteurs théâtraux, sauf, en partie, Bob Lacondemine, instit et militant ancien, qui se donne le rôle du "chrétien progressiste" venu saisir la main tendue par le "stal". Tout cela plein d'humour et d'intelligence, montre aux jeunes militants à quel point le Prof est capable de faire le stalinien s'il en prend la décision ...

Mais la bande de jeunes insatiables aux discussions "libres et fraternelles" a sur les épaules la conscience d'être responsable de la reconstruction de la IV^e Internationale, donc de l'avenir de l'humanité, et pour cela, immédiatement, de batailler contre la participation aux conseils de gestion de l'université (pratiquée par ailleurs par Pierre Broué en tant que SNESup) en préservant l'outil syndical, l'UNEF, contre gauchistes et staliniens. Bientôt survient la coalition de ces derniers contre les "AJS-SS", "AJS-Barres de fer", utilisant au maximum la réputation résultant de la consigne fumeuse donnée par Stéphane Just le soir de la nuit des barricades à Paris en mai : s'en aller en cortège puisqu'un meeting était prévu et qu'il ne fallait pas le décommander et ainsi "liquider" la construction du parti, donc s'en aller en laissant les milliers de jeunes dans le combat avec la police et l'État.

Or il se trouve qu'à Grenoble cette bagarre est la plus âpre. Une mouvance se prétendant anar se spécialise dans la "lutte anti-AJS". Fin 1969-début 1970 le campus universitaire grenoblois hérite en effet d'un groupe spécialisé dans la lutte anti-trotskyiste, agglutiné, à partir de la résidence universitaire Berlioz, autour d'un personnage plus ou moins issu du groupe mao-spontanéiste "Révolution" et manipulé par la police, dit "Max". Du spectaculaire -une jeune fille expose ses fesses où elle s'est fait tatouer "AJS-SS"- au violent, c'est l'escalade : le militant André Tiran, frappé, doit être hospitalisé. Contre la "bande à Max", l'OCI et l'AJS, localement et nationalement, Pierre Broué, Stéphane Just, Pierre Lambert et le service d'ordre montant avec Lionel Malapa, en solidarité totale, font front et rendent coups pour coups et même un peu plus. L'OCI, l'AJS et l'UNEF Unité syndicale affirment leur droit à l'existence. Il le fallait, mais ce fut au prix de la culture d'un esprit de corps au plus haut point sectaire et autoritaire.

De l'avis de Pierre Broué, l'OCI grenobloise et sa propre personne ont alors eu droit à une sorte de traitement spécial, dont il n'était pas loin de penser qu'il avait été ourdi dans les hautes sphères de l'appareil d'Etat, et dont la fonction, au moins objective, aurait été d'aligner l'OCI grenobloise sur le style et la forme relativement sectaire qui était ceux de l'organisation au plan national.

Gestes, habits, mœurs, deviennent grégaires à supposer qu'ils ne l'étaient pas déjà quelque peu. Et comme on est de l'OCI, du parti bolchevique en somme, dans la "continuité historique", qu'on est de la "dernière génération d'Octobre" qui s'entend comme celle qui va *faire* Octobre en France et en Europe, celle qui va *prendre le pouvoir*, alors on n'est pas des gauchistes nés de la dernière pluie, des soixante-huitards étudiantins comme les "pablistes" de la LCR : on cultive le look propre sur soi, voire distingué, on est érudit, mais viril, on est pas des féministes emmerdeuses ... (soyons précis : l'aspect machiste de la culture militante estudiantine de cette époque, accentué à l'AJS-OCI jusqu'à l'homophobie parfois, a sans doute été moins manifeste à Grenoble avant 1975, de par la présence marquante de quelques militantes ayant des responsabilités, d'après un camarade qui a connu cette période, le "style" militant étant globalement le même pour le reste).

Que l'on ne s'imagine donc pas que cette "culture" n'existait pas au temps de la fédération de l'Isère de l'OCI et de son secteur étudiant dirigés par Pierre Broué, que c'était alors seulement de splendides intellectuels, de valeureux étudiants et de remarquables historiens, auxquels subitement

devait succéder, après Pierre Broué, la bande grégaire, activiste, peu assidue aux cours, à la fois un peu lumpen et un peu bureaucrate sur les bords, telle qu'elle se présentait, avec encore 80 militants sur le campus, quand j'en ai été moi-même : à d'autres !

Au plan international en ces années, l'OCI rompt avec la Socialist Labour League (SLL) britannique de Healy et se trouve en même temps de nouveaux alliés au demeurant infiniment plus respectables, les boliviens du POR de Guillermo Lora (Parti Ouvrier Révolutionnaire) qui sont l'âme du mouvement ouvrier, du syndicalisme des mineurs, dans leur pays.

La Bolivie connaît une montée révolutionnaire jusqu'au putsch du général Banzer, en août 1971. Le POR y joue alors un rôle central, ayant entraîné le PC bolivien et la centrale syndicale, la COB, à former un Commandement unitaire puis une "Assemblée populaire", saluée par l'OCI, mais aussi par beaucoup de travailleurs en Amérique latine, comme le "*premier soviet d'Amérique latine*", mais il a estimé prématuré de lancer le mot d'ordre d'un gouvernement ouvrier avant que ne survienne le coup d'Etat, et il est accusé pour cela de "menchevisme" par les autres courants, en dehors de l'OCI.

La Bolivie a aussi été le pays central pour l'autre grande branche trotskyste, celle du Secrétariat Unifié dont la Ligue Communiste est alors la section française. Le mythe bolivien est ici centré autour de la figure du Che, et le POR "Lora" lié à l'OCI voué aux gémonies pour être resté résolument imperméable aux séductions de la guérilla.

C'est en fait avec l'écrasement de la classe ouvrière et du peuple du Chili deux ans plus tard que la défaite partielle de la révolution bolivienne deviendra du même coup définitive.

Balázs Nagy-Varga est hostile à la formation, à partir de l'OCI et du POR, du nouveau Comité d'Organisation pour la Reconstruction de la IV^e Internationale (le CORQI). En fait, dans la situation nouvelle née de l'année 1968 dans le monde, c'est une discussion ouverte, de fond, sur les formes d'organisation des trotskystes, prenant en compte l'évolution de tous les courants d'origine trotskyste, qui aurait été nécessaire. Les perspectives nouvelles sont positives, voire enthousiasmantes ; encore faut-il les saisir, et que ce ne soit pas le mort qui saisisse le vif.

Cette discussion n'a pas lieu. Nagy ne l'a d'ailleurs pas recherchée, mais, soupçonné par Lambert et Just de "travail fractionnel" derrière leur dos, voire de contacts maintenus avec Healy, il sera exclu, et ses partisans avec lui, de manière très violente (des violences physiques ont lieu, des passages à tabac authentiques et graves) au nom de la découverte proclamée par Stéphane Just que Nagy-Varga était un "*agent double du KGB et de la CIA*". La preuve accablante de la chose est censée se trouver dans une brochure de Just, *L'itinéraire d'un provocateur*. Quiconque de censé qui lit la brochure y recherchera désespérément la *preuve*, au sens rationnel du mot, de l'accusation proférée. Mais les militants sont sommés d'acquiescer : "oui, Nagy est un provocateur" -ceux qui ne le reconnaissent pas explicitement pourraient donc bien en être aussi ...

Exiger l'acceptation explicite de l'absurde est un procédé caractéristique des bureaucraties fondées sur la croyance. *Je crois parce que c'est absurde*, disait Saint Augustin. Admettre que quelque chose est démontré quand ça ne l'est, explicitement, pas, c'est là un test d'orthodoxie du type de ce que les papes du XVII^e siècle exigeaient : dire que les jansénistes avaient formulé telle ou telle thèse qui n'était, notoirement, pas dans les écrits incriminés, mais le dire quand même parce que les chefs le demandent et que l'important, c'est l'allégeance inconditionnelle au collectif absolu, le Parti, que ces chefs sont censés incarner par définition.

Pour les "militants de base", en 1973, Pierre Broué fait partie des chefs qui exigent et obtiennent une telle chose. En réalité, il est mortifié. Il dit en privé et répétera toujours que c'était une saloperie folle. Ou il le laisse entendre au jeune militant de base qui ne sait que penser, prenant un air mystérieux et menaçant sans un mot de plus. En outre Pierre Broué s'est voulu, par la suite et peut-être sur le coup, aussi distant au fond, dans cette affaire, de Nagy que de Lambert, entre lesquels se développait, au moins depuis la "conférence mondiale" de 1966 tenue à Londres, un conflit de chefs, une partie de poker menteur ou de billard à plusieurs bandes dont le troisième acteur était Gerry Healy.

Mais quoi qu'il en soit, il ratifie, il conseille d'obéir même s'il ne fait pas prêter serment au mensonge dans sa propre cellule, il rompt avec les "varguistes". A la fin d'une AG sur l' "affaire" à Grenoble, un militant demande à Pierre Broué que faire si on croise dans la rue des "varguistes", et il répond que cela lui est arrivé récemment et qu'ils s'étaient dit bonjour, mais "*maintenant que je sais ce que je sais, je leur cracherai à la gueule*". D'après le camarade qui raconte cela, il semble bien que Lambert était dans la salle à surveiller ce qui se disait. Si le père Reynier avait été là, cette fois-ci, il aurait fait la leçon à Pierre Broué. Méritée.

Il me faut ici revenir un instant sur l'article de Francesco Giliani et Paolo Brini : Pierre Broué leur a en effet visiblement expliqué qu'en 1971, lors de la fondation du nouveau Parti socialiste à Epinay, il s'était battu pour un entrisme drapeau déployé dans ce parti, ce qui aurait évité une dérive comme celle de Lionel Jospin, en entrisme pas déployé du tout qui a fait de lui ce que chacun sait. Ils reprennent donc cet épisode dans cet article et en font, comme il se doit, une étape dans la longue marche de Pierre Broué contre Lambert, et en direction de Ted Grant.

A supposer qu'un tel débat ait eu lieu, cette version est malheureusement fort douteuse. Charles Berg, alors dirigeant de l'organisation de jeunesse parallèle à l'OCI, l'Alliance des Jeunes pour le Socialisme (AJS) a aussi expliqué avoir défendu à l'époque cette position -qui méritait réellement d'être examinée, en effet. Pierre Broué professait une hostilité certaine à son égard. Il est remarquable que l'un et l'autre aient expliqué avoir défendu cette même position politique.

Lors du congrès d'Epinay, il semble que le débat dominant, aux yeux de Lambert, était plutôt de savoir si le nouveau PS était encore un "parti ouvrier-bourgeois" (structurant la classe ouvrière et issu de son combat, bien que dirigé par un appareil lié à la bourgeoisie), ou, du fait de la prise en main par l'aventurier bourgeois Mitterrand, réédition aggravée et amplifiée de la prise en main du PSU à sa naissance par Mendès-France en 1960, un parti analogue au parti démocrate américain, ou contaminé par la démocratie-chrétienne comme le pensait Alexandre Hébert. Il n'y a pas eu vraiment de débat, mais si le dilemme principal était celui-là aux sommets de l'OCI, l'éventualité d'un entrisme des jeunes de l'AJS dans le nouveau PS avait donc peu de chances d'être sérieusement considérée. Quant à l'entrisme clandestin d'un Jospin et de quelques autres, il ne faisait l'objet d'aucune discussion, puisqu'il était du domaine réservé "secret défense", pour ainsi dire ...

Stéphane Just, dans les années 1960, a développé son talent particulier de théoricien autodidacte et pamphlétaire : il aimait bien s'acharner, de manière assez lourde, sur Ernest Mandel, qui d'un côté écrivait sous son nom dans des revues de l'intelligentsia de gauche, et d'un autre côté utilisait comme militant se réclamant du trotskysme son pseudo de Germain, ne disant pas forcément la même chose selon Just, en tous cas pas de la même manière, dans l'un et l'autre cas : et alors Just glosait sur "Janus-Germain-Mandel".

Cette figure de Janus vient à l'esprit quand on suit le parcours de Pierre Broué à cette époque, et elle était à l'esprit des militants, historiens et de beaucoup d'étudiants qui le connaissaient ou appréciaient ses oeuvres, et voyaient en même temps l'organisation dont il était, il faut le rappeler, non une figure marginale, mais la figure la plus connue du "grand public", plus que Lambert, même s'il n'en était pas "le" dirigeant, et sans doute même plus "un" dirigeant. Janus-Broué-Scali ?

Nous sommes en 1975, le dernier pavé de Broué chez Minuit vient de paraître.

"Historien de Trotsky".

Pierre Broué, militant de base ? Il dit avoir des rapports privilégiés avec la direction, avec Lambert, et assumer des missions de confiance. "Contact Man" bientôt, du moins aimerait-il bien que cela soit reconnu, vis-à-vis du Secrétariat unifié et du SWP américain (le Socialist Workers Party), vers lesquels, après la rupture avec Healy et après l' "affaire Varga", l'OCI et le CORQI décident de se tourner -Pierre Broué a hébergé des militants de la Ligue lors de sa dissolution. Formateur des jeunes militants que l'OCI est en train de recruter ... à l'intérieur de la LCR (des "sous-marins", donc), autour de Christian Nemo (Leucate). Laissant aussi entendre qu'il assure avec Lambert le suivi du travail "Est" -mais en fait une grande partie de ce travail est suivi par son fils Michel, de manière tout à fait indépendante. Et, vu de Paris, Pierre Broué depuis plusieurs années déjà, n'est pas considéré comme un personnage important de l'organisation et commence à être perçu par les jeunes militants comme un intellectuel déphasé.

Formellement, il ne fait plus parti du Bureau politique depuis 1973, et plus non plus du comité central depuis 1975. Il n'est plus, depuis la même date, responsable ni de la fédération de l'Isère, ni de son pilier, le "secteur étudiant". Celui-ci est dirigé par Jean-Paul Joubert qui fit successivement figure d' "anti-Broué" puis, lorsque la direction lui retira à son tour les commandes locales, se rapprocha de lui (d'autant plus qu'ils devinrent collègues à l'IEP). Au début des années 1980 le secteur étudiant, avec pour responsable Yacine Halmechat, et l'Association Générale des Etudiants (UNEF Unité Syndicale puis UNEF-ID) dirigée par Denis Bailly, était soigneusement tenu à l'écart de Pierre Broué et de Jean-Paul Joubert. Pierre Broué a retrouvé par la suite les contacts avec des étudiants par l'intermédiaire de Damien Durand, puis de l'auteur de ces lignes et par la suite de deux nouveaux militants, Patrick Enreille et Alain Dontaine.

Depuis l' "affaire Varga", il estime que le problème de son organisation est qu'elle s'est dotée d'un appareil de cadres intermédiaires bureaucratisés -mais il ne dit pas "bureaucratisés", il dit "zinoviévistes", c'est moins risqué, et cela donne plus à réfléchir. Il réfléchit sur la question des *méthodes*, car il n'a pas de désaccord avec la ligne politique générale développée dans *Informations Ouvrières* : réalisation de l'unité PS-PCF pour virer Giscard, organisation directe des jeunes et des travailleurs sur cet objectif et sur le développement des grèves, des luttes de classe. Mais cette ligne générale est déformée dans son application : on proclame des comités bidons, on passe sans esprit de suite d'une pétition à l'autre, on court d'un endroit à l'autre, on engueule les militants, on est incapable de discuter avec des militants d'autres organisations, le niveau historique et théorique de la formation est en baisse, et on compte comme "phalanges" de militant (cotisation) n'importe quelle pièce de dix francs d'un type qui a laissé son adresse sur un marché ...

Par ailleurs, le thème des "méthodes de l'OCI" est au cœur des critiques, et parfois des oukases, lancés contre cette organisation par le reste de l'extrême gauche et notamment par la LCR. Vu du monde extérieur, Pierre Broué est désormais "l'historien" moins simplet et moins brutal que l'organisation malpolie qui est la sienne, et dont il tait les "méthodes" sans les employer lui-même. Ce grand conteur a appris la manipulation du silence éloquent, l'art de laisser entendre ... ce qu'on veut bien laisser entendre.

"On me dit souvent que je suis un type honnête dans une organisation de truands. Je leur réponds qu'ils ne sont sans doute pas aussi truands, et que je ne suis sans doute pas aussi honnête, qu'ils se l'imaginent ! " Là-dessus, gros rire : le rire cette fois-ci sert à ne pas expliciter, le rire n'est plus franc.

Les discussions sur l'avenir de l'organisation, donc sur les perspectives révolutionnaires, ne sont jamais allées au delà des cercles dirigeants et ont toujours pris la forme de conflits "fractionnels" se résolvant en exclusions et en anathèmes. Rétrospectivement, il n'est pas très difficile de comprendre que dans la seconde partie des années 1970 la question de la construction de l'OCI se présentait sous différents angles, plus ou moins complémentaires mais qui pouvaient devenir contradictoires les uns par rapport aux autres.

Il y avait la possibilité d'une construction directe, à une échelle (relative) de "masse" : c'était la ligne officielle pour "une OCI de 10 000 militants" -elle a atteint les 6000 peu après, plus grande force dite d'extrême gauche en France et de loin, et avec le *turn over* elle en a brassé au moins dix fois plus.

Il y avait l'identification à un secteur syndicaliste, essentiellement à FO, où les anciennes gauches de FO avaient été absorbées ou liquidées au profit de la mouvance incarnée par Pierre Lambert et Alexandre Hébert, caution gauche habituelle d'André Bergeron.

Et il y avait la bataille pour l' "unité des trotskystes" dessinant l'éventualité d'une unification avec la Ligue (voire, en théorie, avec LO), en un parti forcément composé de tendances et de fractions différentes, ceci supposant un débat global sur l'histoire de la IV^e Internationale et son bilan réel, ce débat dont la nécessité avait en réalité fait irruption plus tôt, après l'échec de la révolution bolivienne, et auquel avait été substituée la violence de l' "affaire Varga".

De plus, il y avait aussi le non dit (aux militants), c'est-à-dire Jospin et les camarades "en fraction" dans le PS où il était facile de "monter", Mitterrand ayant d'ailleurs très bien compris ce manège qui ne le gênait pas du tout.

Depuis 1976, sous la pression de la révolution portugaise et de contacts pris entre l'OCI et le SWP américain de manière officielle en 1975, une discussion officielle avait commencé entre le Secrétariat Unifié et le CORQI, discussion que celui-ci avait réclamée dès 1973. Ni l'un ni l'autre des groupes dirigeants ne souhaitait vraiment une unification qui supposait que toutes les cartes soient rebattues et tous les prés carrés remis en cause. Toutefois, il existait bel et bien une pression "objective" pour une telle discussion.

Pierre Broué a sans doute sincèrement espéré que cette discussion apporte un air nouveau. Rétrospectivement -car je suis assez sceptique sur le fait qu'il ait si nettement pensé cela sur le coup- il me disait qu'en 1962 l'OCI aurait dû prendre part à la réunification par laquelle Mandel et le SWP avaient formé le Secrétariat Unifié, tout en formulant des réserves politiques (c'est un peu ce qu'avait fait le courant latino-américain de Nahuel Moreno, qui est entré au SU en 1964). Dans la mesure où tel ou tel dirigeant de l'OCI s'identifiait à une option possible de construction, la sienne était donc plutôt celle de "l'unité des trotskystes", et pour lui elle s'opposait surtout à celle de Stéphane Just et Charles Berg, laudateurs du "parti des 10 000" voire même, pour le second, du "troisième parti ouvrier" en plus du PS et du PCF.

Sa renommée d'historien permettait à Pierre Broué d'animer des débats avec les gens du SU, qui n'étaient pas homogènes. C'est à cette époque qu'il gagne influence et estime sur un jeune dirigeant

de la LCR plutôt turbulent, Gérard Filoche, qui commet alors un livre remarquable sur la révolution au Portugal, *Printemps portugais*, qui sortira aux éditions Actéon en 1984. Ce fort beau livre doit beaucoup, sa lecture le fait sentir, aux grands récits de révolutions faits par Pierre Broué aux éditions de Minuit. On peut le joindre à la série : voilà l'un des plus grands éloges que l'on puisse faire à son auteur. Je m'empresse d'ajouter que celui-ci fut alors, de tous les membres du comité central de la LCR, à la fois celui qui ressentit le plus l'influence positive de Pierre Broué et qui n'était pas, lui, un "sous-marin".

Mais il y a toujours deux faces dans cette histoire. Deux commissions d'enquête marquent le Landerneau trotskyste en 1976-1977.

L'une a été demandée par les partisans de Nagy-Varga, bien qu'il ait refusé d'y participer (et ait fait la sienne réduite à son courant). Passons sur les diverses péripéties des relations entre les courants qui ont participé, certains plus, d'autres moins, à cette commission (la Ligue, LO, le SWP américain, la tendance "spartaciste", la SWL britannique d'Alan Thornett, groupe de syndicalistes ouvriers exclus de chez Healy), il ressort évidemment de ses investigations que rien ne peut prouver les accusations formulées contre Varga. Pierre Broué et Jean-Jacques Marie, qui connaissaient Varga avant son entrée à l'OCI, refusent de répondre à la commission qui avait pourtant entendu Pierre Lambert, Claude Chisserey et Gérard Bloch. Ce refus est évidemment ordonné.

L'autre commission vise à défendre l'honneur de deux dirigeants historiques du trotskysme américain, Jo Hansen, ancien garde du corps de Trotsky, et George Novack, accusés par le courant de Gerry Healy et son groupe américain (David North) d'avoir été des agents de la CIA et du Guépéou (le KGB). Cet accès de paranoïa à l'encontre d'une autre organisation faisait suite, dans le cas du courant healyste, à la crise de son organisation américaine où des soupçons d'infiltration de la CIA (par ailleurs possibles) étaient apparus et avait provoqué l'expulsion de deux responsables, Tim Wolforth et Nancy Fields : la crise de terreur interne permettait d'interdire tout débat sur l'avenir, ici aussi.

Un grand nombre de militants révolutionnaires de tous les pays ont signé le "verdict" prenant la défense de Hansen, Novack et du SWP contre les calomnies. Pour la France, outre Marguerite Bonnet et Daniel Guérin, Pierre Frank, Alain Krivine, Pierre Rousset et Gérard Vergeat en étaient les signataires pour la LCR, Arlette Laguiller et Michel Rodinson pour Lutte Ouvrière, et pour l'OCI : Pierre Lambert et Pierre Broué.

Mettre l'autorité morale de l'OCI dans une telle affaire requerrait donc encore deux signatures en tout et pour tout, et il fallait les deux : Lambert et Broué. Mais la différence d'attitude envers les deux commissions d'enquête montre aussi que, pour paraphraser Orwell, car ce sont des phénomènes à la Orwell auxquels on assiste ici, "si tous les calomniés sont égaux, il y en a qui le sont plus que d'autres"

...

Le quarantième anniversaire de la proclamation de la IV^e Internationale en 1978 et les journées d'étude qu'elle occasionna ; l'approche de l'ouverture de la partie fermée des Archives de Léon Trotsky déposées à la Houghton Library de Harvard, avec la fin du délai de quarante ans mis pour protéger les militants, amis et parents notamment en Union soviétique, jalonnent cette période en relation avec le débat entre Secrétariat Unifié et CORQI.

Pierre Broué fait alors vraiment la connaissance de la "vieille garde" du SWP américain, après avoir défendu contre les calomnies Joe Hansen, qui meurt fin 1978, avec George Breitman. George Breitman, c'est l'éditeur de Trotsky à Pathfinder Press, le connaisseur du mouvement ouvrier américain, l'homme qui avait gagné Malcolm X au trotskysme juste avant son assassinat par le FBI : il combattait politiquement depuis son fauteuil roulant où le clouait une maladie douloureuse. Avec de tels hommes, Pierre Broué retrouve des militants ses aînés envers lesquels se réveille l'admiration qu'il avait ressentie en son temps pour Reynier, très différemment pour Claude Bernard, qui est resté un vieux copain turbulent mais invisible aux "militants de base", animateur du secteur de l'OCI parmi les artistes et acteurs, et peut-être pour Pierre Lambert, mais plus maintenant.

L'histoire de Pierre Broué avec les hommes issus du SWP commence donc en même temps que le projet d'éditer en français les oeuvres complètes de Trotsky et de créer pour cela un cadre "oecuménique" par rapport aux diverses organisations, qui soit en même temps un cadre universitaire reconnu, et contrôlé par Pierre Broué qui en sera de toute façon l'ouvrier indispensable : ce sera l'Institut Léon Trotsky.

Fondé en 1977, l'Institut Léon Trotsky (ILT) est à l'origine présidé par Marguerite Bonnet et associé des universitaires comme Michel Dreyfus (jusqu'en 1985) ou Jean Risacher, et son collègue militant de l'OCI à l'IEP, Jean-Paul Joubert. Il a l'appui de l'OCI ainsi que de la LCR (ce que Jean-Jacques Marie "oublie" dans la non-notice nécrologique signée de son nom) avec notamment Jean-

François Godchau. Il s'assigne pour but l'édition des oeuvres de Léon Trotsky et la publication de cahiers. Pierre Broué a pris contact avec Sieva Volkoff, le petit-fils de Trotsky. Le premier volume des *Oeuvres* sort en 1978 et le premier *Cahier Léon Trotsky* l'année suivante. Il s'agit de reprendre, en français et en introduisant, à partir de 1980, les compléments de la partie fermée jusque là des archives, le travail éditorial réalisé par George Breitman et soutenu par le SWP aux États-Unis. Cela signifie un double choix, tout à fait justifié, dans la manière de commencer la publication d'ensemble des oeuvres de Trotsky : le choix, d'abord, de faire connaître la correspondance, l'énorme quantité d'articles de taille petite et moyenne, d'une immense richesse, pleins de vie, de détails, d'enseignements, et qui étaient le type d'écrits les moins connus de Trotsky ; le choix, ensuite, en commençant par l'année 1933 qui est celle de la victoire de Hitler et par suite, pour Trotsky, de la décision de combattre pour une IV^e Internationale, de centrer la publication des *Oeuvres* autour des questions relatives à la IV^e Internationale. Ce que confirme d'ailleurs le premier numéro des *Cahiers* qui publie le procès-verbal de la conférence fondatrice de 1938, tenue discrètement chez Alfred et Marguerite Rosmer.

Cette orientation éditoriale conçue autour de la IV^e Internationale, judicieuse en elle-même, n'était évidemment pas étrangère au contexte trotskyste immédiat de la fin des années 1970, celui d'une possible réunification du SU et du CORQI ou du moins d'un regroupement favorisant la discussion des questions occultées depuis des décennies -l'évolution du capitalisme, le stalinisme, les expériences politiques et les formes organisationnelles des trotskystes eux-mêmes ...

Pierre Broué commence donc, pour ainsi dire, la deuxième grande phase de son travail d'historien militant. Le temps dégagé depuis 1975 lui permet plus qu'avant de voyager énormément de colloques en séminaires. Après la grande série des pavés de chez Minuit, l'édition de Trotsky et le travail universitaire proprement font de lui "historien de Trotsky" auquel son nom restera attaché.

C'est à ce titre qu'il est invité à l'émission de télé *Les dossiers de l'écran* où, sans doute un peu coincé ou fatigué, peut-être aussi préoccupé de ne rentrer dans aucune polémique alors que débute son projet éditorial, à côté de Krivine, Ellenstein et Sanguinetti, il interviendra surtout pour dire que "*Trotsky avait une tête de lion*" et était donc plus grand que l'acteur qui jouait son rôle dans le film palichon diffusé ce soir là ! Le public innocent a vu en lui un brave type, passionné par son héros. Le Bureau politique de l'OCI pond quant à lui une note humiliante sur la capitulation politique de l'historien devant les caméras.

Cette mésaventure sans grande importance en elle-même annonce la fin des espoirs politiques de la seconde partie des années 1970 : il n'y aura ni réunification du mouvement trotskyste, ni débat international suffisamment approfondi, ni évolution dans le fonctionnement de l'OCI. Pire, le mouvement trotskyste va connaître, avec la transformation du SWP américain en groupe castriste et antitrotskyste, une des tragédies de son histoire. Malgré tout, l'ouverture de la partie fermée des archives de Trotsky alimentera le travail d'historien de Trotsky de Pierre Broué, qui ne se poursuivra donc pas dans les circonstances politiques en relation avec lesquelles il l'avait initié.

Au plan international, le tournant se produit en 1979. En guise de prologue, l'OCI exclut du CORQI le POR bolivien et le groupe argentin Política Obrera, Stéphane Just se faisant le procureur de ces militants latino-américains placés dans les conditions les plus difficiles, accusés de participer, en Argentine et au Chili, à des structures syndicales contrôlées par l'État (et quand on n'a pas le choix, on fait quoi ?). Ainsi est évité un débat approfondi, une fois encore, sur les divergences -normales- qui s'esquissaient, autour notamment du thème de l'assemblée constituante comme mot d'ordre et autour de la manière, justement, de reconstruire la IV^e Internationale et de discuter avec le SU.

Mais cette discussion là va tourner court dans la seconde partie de l'année. C'est la révolution au Nicaragua : le courant de Nahuel Moreno a organisé une Brigade Simon Bolivar qui intervient pour exproprier patrons et planteurs sur la côte Est, mais le nouveau gouvernement sandiniste, avec l'aide des services cubains, intervient pour arrêter ces militants dont certains sont maltraités.

Pour les militants de l'OCI, nous avions tendance à voir l'histoire de la révolution espagnole se répéter, avec nos camarades trotskystes, bien que venant d'un courant exotique que nous ne connaissions pas, dans le rôle des révolutionnaires réprimés par les "républicains", comme dans le livre de Broué et Témime.

Inversement, un secteur du Secrétariat Unifié considère que le Nicaragua est un second Cuba et que l'opération de la Brigade Simon Bolivar est une diversion provocatrice que les sandinistes ont eu raison de réprimer. Et pas n'importe quel secteur : non pas les anciens guérilléristes du quartier latin, mais les supposés trotskystes orthodoxes du SWP américain.

Le courant moréniste (la "Fraction bolchevique") et la tendance trotskyste-léniniste (TLT, animée en France par les sous-marins de l'OCI) décident alors, sous l'impulsion de Moreno, de scissionner du SU dont la direction ne se décide pas à condamner clairement l'attitude de soutien à la répression antitrotskyste au Nicaragua qui est celle du SWP. Et, en deux temps trois mouvements, CORQI, Fraction bolchevique et TLT proclament un "Comité paritaire pour la réorganisation-reconstruction de la IV^e Internationale".

Pour Pierre Broué, c'est là lâcher la proie pour l'ombre. Effectivement une année et demi suffira pour que l'idylle officielle de Lambert et Moreno, les deux moustachus, tourne en rupture et que, comme dirait Claude Nougaro *"chacun retourne dans son automobile"* : fin 1981, Moreno accuse l'OCI d'opportunisme envers le gouvernement Mitterrand-Mauroy qui vient de se former en France suite à la victoire du 10 mai 81, et le bal est fermé.

Pierre Broué disait être régulièrement informé et consulté par Lambert et Just à chaque étape du processus. Stéphane Just lui a fièrement montré les nombreux amendements dont il a habillé les projets de thèses soumis par Moreno, Pierre Broué a maugré. Nahuel Moreno -grand personnage- a tenu, dans sa tournée en France, à venir faire un tour à Grenoble et, devant un amphî comble, à rendre hommage au *"grand historien"* qui est assis dans la salle, mais pas à la tribune. Pierre Broué a téléphoné à Ernest Mandel : il disait lui avoir déclaré : *"Au fond, ça t'arrange bien, le coup de Moreno, nous ne sommes plus tes interlocuteurs ?"*, ce que Mandel n'avait pas démenti. Le fond de sa pensée est que cela arrange Lambert tout autant. Je pense qu'il avait un petit "faible", dans le regroupement du Comité paritaire, pour les groupes d'Amérique centrale qui avaient rejoint la TLT, dont la figure de proue était un militant que son histoire plaçait en position difficile : Fausto Amador, ancien dirigeant sandiniste, avait renié sous la torture le mouvement sandiniste, puis, à nouveau libre, était devenu trotskyste. Mais justement, ces groupes au Nicaragua, au Honduras, à Panama, sont exclus du Comité paritaire, comme un entrefilet dans la *Correspondance internationale*, organe du dit Comité, l'annonce sans explication : le Comité paritaire c'est Lambert et Moreno, la TLT n'étant que le secteur français qui, en définitive, rejoint l'OCI purement et simplement (d'où ce nom provisoire, assez parlant, qu'elle se donne alors : "OCI unifiée"). Pas question qu'existent de manière autonome d'autres composantes que celles qui ont signé le pacte central, jusqu'à sa dénonciation. Adolfo Gilly, historien de la révolution mexicaine et plutôt "pabliste", dit à Pierre Broué : *"Tu diras à Lambert de ma part que s'il veut s'allier avec Moreno, il va falloir faire de la politique mais il va aussi falloir toujours garder la main sur le portefeuille"*. Il lui rapporte le bon conseil. Quand c'est la rupture, Lambert téléphone à Broué : *"Et tu diras à ton copain Gilly que j'ai toujours gardé la main sur le portefeuille !"*. Nul n'en doutait.

Je viens de donner ici une version de ces événements qui n'en est pas une analyse, mais qui tentait de restituer la vision qu'en avait eue Pierre Broué, car c'est un point dont nous avons discuté de manière assez approfondie.

Il convient d'apporter des précisions, d'autres éclairages. Vu "de l'autre côté", à la LCR, après le récit de militants, tout ce qui concerne l'évolution du SWP nord-américain vers le castrisme, à partir du "tournant ouvrier" de celui-ci (alors préconisé aussi dans la LCR), avec les positions sur le Nicaragua, mais aussi sur l'Iran, l'Afghanistan et la Pologne, avait généralement échappé à l'information du militant de base. Mandel, ainsi, probablement, que Charles Michaloux et Charles-André Udry, ont semblé vouloir sincèrement le débat et la réunification et considéraient que c'était la voie, en France, d'un "parti de 10 000 militants" ; mais Daniel Bensaid et la majorité de la direction française issue des JCR, eux, n'en voulaient pas, et il y avait là une vraie contradiction. Cette histoire riche de virtualités, de rendez-vous manqués, reste donc largement à faire.

L'une de ces virtualités était celle d'un regroupement de courants ayant tiré les leçons des uns et des autres, militant revenus du gauchisme et vaccinés ou en cours de vaccination contre les méthodes d'appareil et l'autoritarisme des petits chefs infallibles. Il serait beau de croire après coup que de tels regroupement étaient en cours, ferment de la réunification du trotskysme mondial autour de ses principes et de son programme, dans et par un débat démocratique, au seuil des nouvelles révolutions de Pologne, du Nicaragua, d'Iran, et de la naissance du Parti des Travailleurs au Brésil. Et voila que Francesco Giliani et Paolo Brini, dans l'article déjà cité, pensent nous faire une révélation : Pierre Broué avait formé une "tendance secrète" avec Raoul (Claude Bernard), contre la direction de l'OCI. Un livre édité en Italie, *"Révolutions"*, avec un collègue professeur d'Histoire (et non membre de l'OCI), Hubert Desvages, était censé fournir les fonds secrets de la tendance secrète.

Il y a quelque cruauté involontaire à une telle "révélation". Car, d'une part, ni les propos de couloirs de Pierre Broué, ni les rodomontades de Claude Bernard n'étaient inconnues. Mais, d'autre part, une tendance secrète tellement secrète qu'on n'en parle après le décès de ses deux membres

est-elle une grande réussite politique ? "Poser la question, c'est y répondre", comme aurait dit Lambert !

A défaut d'on ne sait quelle tendance secrète dont l'existence possible équivaut de fait à son inexistence comme courant politique menant un réel combat, il y avait, à la fin des années 1970, une ou plusieurs "sensibilités" subjectives, qui s'inspiraient de Pierre Broué, à la fois de ses livres et de l'impression d'une pratique politique plus large et plus "intelligente" que la majeure partie de l'OCI, cela largement sans qu'il l'ait recherché. Des militants grenoblois, mais ceux-ci avaient essaimé dans le groupe québécois, largement construit ou influencé intellectuellement par Pierre Broué qui avait lui-même des attaches au Québec, et sans doute aussi parmi des militants italiens dont l'animateur de la cellule italienne de l'OCI, Franco Grisolia, s'est éloigné de l'OCI lors de l'affaire Varga mais fut à l'origine, à travers divers regroupements successifs, d'un courant trotskyste significatif. Et un militant ouvrier et syndicaliste comme l'anglais Alan Thornett, chassé de chez Healy en 1975, à l'origine d'une petite organisation qui avait participé en observatrice aux réunions du comité Lambert-Moreno, et qui rejoindra le SU par la suite, pourrait sans doute être rapproché de cette "sensibilité". Mais en fait, ni Pierre Broué ni Claude Bernard n'ont rien organisé qui ressemble de près ou de loin à un courant international et si un tel "axe" a pu exister quelque part, c'est surtout dans les soupçons que Lambert et Just pouvaient nourrir.

La suite de cette histoire montre bien plutôt que le thème de la "tendance secrète" montée contre Lambert, dans les propos que Pierre Broué a pu tenir à ses deux auditeurs italiens, est une tartarinade qui voile un enchaînement de regrets pour les combats non menés et pire encore. Et que la chose fut réelle ou imaginaire ne change rien à l'affaire, car si elle fut réelle, c'est encore pire, car cela signifie : "en secret", nous sommes de valeureux combattants pour la démocratie dans l'organisation ; en pratique, nous couvrons, nous appliquons, et nous pouvons même en rajouter. Ce sont là des procédures mentales propres aux bureaucraties et à leurs membres.

Au plan national de l'OCI elle-même, 1979 est l'année de l' "affaire Berg". Charles Berg était pour Pierre Broué le prototype du jeune dirigeant m'as-tu-vu, autoritaire et "zinoviéviste". Un antagonisme personnel s'était développé entre eux peu à peu. Lors du XXII^e congrès de l'OCI, un problème survenu dans le décompte des "phalanges" met à jour l'écart entre la fiction et la réalité, entre le nombre théorique de militants et le nombre réel de camarades réunis effectivement dans les cellules de l'organisation. Cet écart résulte de l'activisme, de la course aux "phalanges" entendue comme substitut à une construction sérieuse de l'organisation. Très vite le congrès découvre un coupable, ce qui est bien pratique d'autant qu'il se dénonce lui-même comme un prévaricateur, comme ayant gardé par devers lui une partie des fonds collectés : Charles Berg. Stéphane Just instruit le procès avec d'autant plus de vélocité que, politiquement, il avait au Bureau politique avancé la ligne du "parti des 10 000" avec Charles Berg. Cette élimination politique et personnelle est une satisfaction pour Pierre Broué, mais il sait, ne serait-ce que par les récits de ses enfants passés un temps dans les rangs de l'organisation, que Berg n'a pas été seul à profiter du système, qu'il y a un "appareil", composé de permanents qui auront bientôt leur carte de tirage, avec des plafonds variables, sur la caisse de l'organisation, pour satisfaire leurs besoins, se payer l'hôtel, et qu'ils sont loin, bien loin, de la misère qui avait pu être celle des rares permanents au sortir de la guerre ...

Il va donc tenter d'enfoncer le clou et faire une "sortie" dans le bulletin intérieur : cette sortie fut en réalité la seule et timide tentative sérieuse qu'ait faite Pierre Broué pour modifier le régime interne de l'OCI-PCI.

Dans ce texte, *Tirer nos forces de nos faiblesses*, il avance l'idée que le "*principe d'autorité*" est bourgeois par essence et qu'il faut donc le savoir lorsqu'on y a, comme cela est nécessaire, recours, que les méthodes ont leur autonomie en politique, qu'il existe un "*centralisme petit-bourgeois*" et que s'il faut un appareil, il faut aussi s'en méfier, la manière pour ce faire étant d'en prendre soin, d'y cultiver le débat et d'élever le niveau de formation (je dis tout cela de mémoire ne l'ayant plus sous la main, mais je suis certain d'en restituer l'esprit).

Sur le fond, c'est un texte qui ne va donc pas très loin. Mais la réponse de Lambert, courtoise dans la forme, montre que le message a été reçu et récusé cinq sur cinq. "*Il manque la direction de la pratique dans le texte du camarade Broué*" : cette petite phrase ne s'adresse pas à lui, mais aux militants pour dire : "c'est un intello qui plane". Ensuite Lambert explique qu'en matière de bureaucratie, "*toutes les places sont prises*" : il y a la bureaucratie réformiste qui vit des prébendes de l'État bourgeois, et la bureaucratie stalinienne qui vit de celles de l'État ouvrier dégénéré, et, en somme, il ne reste plus rien en caisse pour entretenir une troisième bureaucratie. Ces considérations montrent entre les lignes que Lambert a très bien compris de quoi il s'agissait : serait-il un bureaucrate ? Berg en était-il un ? L'appareil de l'OCI peut-il se bureaucratiser ? La réponse

"matérialiste" est non. Ce pseudo "matérialisme" réduit les sources de la bureaucratie au pognon, et il exclut donc tout rôle autonome pour les relations de pouvoir alors que celles-ci sont fondamentales (et sont au cœur de l'analyse marxiste de l'État). Il implique que, par essence -de manière parfaitement métaphysique ! -Lambert ne saurait être un bureaucrate : quelle protection théorique idéale !

La "réponse" de Lambert fut complétée par Stéphane Just dans *La Vérité* qui polémique avec Pierre Broué sans le nommer, et enfonce le clou : Berg n'était qu'un "aventurier", l'OCI est pure et sans taches, le problème des "méthodes de Berg" étant réglé, il n'y a aucun problème de "méthodes de l'OCI", au contraire il faut les renforcer dans le sens qui était déjà le leur, plus de centralisation, plus de "méthode objectifs - résultats", il n'y a eu qu'une tumeur sur un corps sain, elle est "extirpée" (pourquoi est-elle apparue ? mystère !), et le tour est joué : silence dans les rangs, et silence de Pierre Broué qui se replie dans sa coquille, alors si lui ferme sa gueule, d'autres ne s'y risqueront pas ...

La décennie 1970 s'achève donc sur la fermeture des espérances avec lesquelles elle avait commencé, dans un climat d'attente : Pierre Broué est considéré comme un dissident, mais il a l'oreille des chefs. Ce type de relations pourrait se retrouver dans l'histoire de toutes les bureaucraties, y compris, surtout, les bureaucraties staliniennes : c'est celle, il faut appeler un chat un chat, de l'"opposant de Sa Majesté", qui sera facile à écarter si nécessaire, mais qui pourra aussi servir en cas de besoin.

Trotsky, le SWP, Van et le retour sur la seconde guerre mondiale.

Il y a cependant une note d'une autre tonalité quand se termine cette période, c'est le voyage aux États-Unis (pour le visa desquels Pierre Broué a renoncé à aller au Nicaragua) dans la très grande partie des archives jusque là fermées de Léon Trotsky. Leur découverte, les découvertes complémentaires d'autres nids d'archives comme les dossiers Sedov trouvés par Jean Van Heijenoot à l'université Hoover dans les papiers de la veuve de l'historien menchevik Nicolaïevsky, le travail de dépouillement de l'ensemble, entreprise énorme qui commence avec 6 jeunes chercheurs, et l'éloignement d'une escadre healyste qui voulait mettre la main sur l'héritage, tout cela se fait à la suite d'un séjour marquant de 2 mois, en janvier-février 1980.

Les principales nouveautés historiques ressortant de ces archives seront exploitées par Pierre Broué et Jean-Paul Joubert, qui établiront que les contacts de Trotsky en URSS jusqu'au milieu des années 1930 étaient bien plus importants qu'on ne le pensait, la position de Staline fragilisée gravement à plusieurs reprises, d'abord lors de ce que Pierre Broué a appelé le "printemps de Moscou", en 1932, puis en 1934-1935, et que les procès et les purges des années 1936-1938 ne peuvent plus être considérés seulement comme la crise d'hystérie d'un tyran paranoïaque massacrant ses opposants réels et plus encore supposés, mais bien comme une série d'actes de guerre civile contre de vrais adversaires -que les victimes brisées des procès de Moscou ne représentaient plus, mais qui restaient une force en Union soviétique, la force susceptible d'unir les ouvriers contre la bureaucratie jusqu'à son élimination physique.

Cette conception nouvelle de l'histoire de l'URSS, en dehors des travaux, parallèles mais se situant sur un plan différent, de Moshe Lewin, n'a pas été prise en compte par l'histoire officielle, stérilisée, volontairement, par le mythe asphyxiant du "totalitarisme bolchevik".

Dans ce cadre, ces archives permettaient aussi, assez rapidement, à Pierre Broué de sortir un petit livre sur *L'assassinat de Trotsky* (éditions Complexe), et surtout de restituer l'histoire du combat de masse, mené dans les camps et les isolateurs, par les trotskystes en URSS, et celle de leurs débats ainsi que ceux du courant déciste (un courant bolchevik oppositionnel qui se situait à gauche des trotskystes) : des débats dans lesquels, il le publie sans le commenter, la question de la nature de l'État soviétique est évidemment très présente et reçoit des réponses qui, souvent, ne correspondent pas à la théorie construite en exil par Trotsky sur l'"État ouvrier dégénéré", car elles tendent généralement à ne plus tenir l'URSS pour un État "ouvrier" ; ainsi, Rakovsky parle de la "*classe bureaucratique*" au pouvoir.

En voyageant et en travaillant des deux côtés de l'Atlantique, aux États-Unis anglo-saxons du Nord, mais aussi dans ces États-Unis bigarrés du Sud que sont les terres brésiliennes, où il va participer à des camps d'été et forums du nouveau Parti des Travailleurs en pleine ascension, Pierre Broué est également confronté, en spectateur impliqué, à la tragédie du SWP américain qui, par ses traditions et par son type de fonctionnement, était l'organisation qui ressemblait le plus à ce qu'avait été l'OCI.

Le Socialist Workers Party des États-Unis était né en 1938, en même temps que la IV^e Internationale. Ce plus gros des petits partis trotskystes du monde, affaibli par une scission en 1940 avec Shachtman et ses partisans pour qui l'URSS n'était plus un "État ouvrier", après avoir littéralement remis la IV^e Internationale aux mains de Pablo après la guerre, avait été l'allié international de l'OCI (et de Healy) de 1953 à 1962. Pilier du Secrétariat Unifié fondé par sa réunification avec le courant d'Ernest Mandel en 1962 (Pablo, alors conseiller de Ben Bella en Algérie, l'ayant quitté en 1964), le SWP s'était remis à s'opposer à ceux qui étaient, pour l'OCI, les "pablo-mandéliens", sur la guérilla en Amérique latine et le front unique ouvrier, dans les années 1970. Le prestige du SWP venait non seulement de sa proximité historique et intellectuelle avec Trotsky à la fin de sa vie, mais aussi de ce qu'il était dirigé et incarné, semblait-il, par une valeureuse "vieille garde" de militants ouvriers typiquement *yankees*, anciens leaders de grèves à juste titre mythiques comme celle des camionneurs de Minneapolis, en 1934.

La "vieille garde" avait traversé le désert mac-carthyste dans les années 1950 et perdu à cette époque ses positions syndicales. Dans les années 1960 elle avait recruté une organisation de jeunesse, la YSA (en français : l'AJS) qui joua un rôle de premier plan, vers 1970, dans le combat contre la guerre du Viêt-Nam sur les campus. Après l'éviction de Tim Wolforth en 1965, qui s'opposait au soutien trop inconditionnel apporté à Cuba et à Fidel Castro et qui allait alors naviguer dans les parages de Healy, cette organisation de jeunesse fut dirigée d'une main de fer par Jack Barnes. A la fin des années 1970, les "vieux" auxquels Cannon, mort en 1974, et Hansen, mort en 1978, avaient déjà passé le relais, Tom Kerry, l'ancien dirigeant des syndicats de marins, et Farrel Dobbs, l'ancien meneur de la grève héroïque des camionneurs, passent à leur tour le relais, à Jack Barnes.

La direction Barnes du SWP se lance alors dans une orientation politique nouvelle (même si on peut lui trouver des antécédents partiels) de soutien inconditionnel aux gouvernements cubain et nicaraguayen, soutenant, comme on l'a vu, la répression contre la Brigade Simon Bolivar. Si cette ligne politique est perçue comme un retournement au plan international, puisque le SWP avait auparavant combattu les travers guévaristes et guérilléristes de la Ligue française par exemple, retournement tout à fait explicite et cynique -Barnes déclare : "*Vous pouvez m'appeler Pablo*"-, elle est suivie de manière relativement homogène en apparence par les militants du SWP (les premiers départs concernent des militants ou anciens responsables isolés, ayant une histoire originale, comme Tim Wolforth -déjà rencontré dans ce récit, qui était revenu au SWP pour peu de temps- et John Keil). La crise éclate en fait dans le SWP dans les années 1980-1983, c'est-à-dire au moment même des voyages les plus fréquents de Pierre Broué aux États-Unis, qui en est un témoin et se rapproche des militants de la "vieille garde" qui entrent en opposition, à commencer par George Breitman.

Les opposants apparaissent en ordre dispersé, au fur et à mesure que la direction Barnes en rajoute sur une voie néostalinienne : soutien inconditionnel à la "révolution iranienne" assimilée aux ayatollahs qui sont censés la diriger, refus de défendre les syndicats polonais de *Solidarnosc* contre le pouvoir stalinien -Pierre Broué a pu, lui, faire un voyage en Pologne à l'été 1981-, et finalement reprise des critiques "théoriques" de Staline contre Trotsky (la "sous-estimation de la paysannerie", etc.) et rupture explicite avec le trotskysme. La majeure partie des trotskystes du SWP, c'est-à-dire des vieux militants, vont entrer en "dissidence". Mais il leur faut pour cela se joindre, former des îlots extérieurs, comme en exil, se contacter clandestinement les uns et les autres, ruser : exactement comme dans un régime stalinien !

Dans la réflexion qu'engagent ces militants, la question "comment en est-on arrivé là ? " est bien entendu omniprésente. Leur parti, ou ce qu'ils pensaient tel (comme Trotsky avait considéré l'URSS comme son État) se retourne contre eux, les prend au piège et veut leur faire tout renier ou leur imposer le silence. S'il avait été au pouvoir, on aurait eu un régime de parti unique -c'était le modèle politique "cubain" de Barnes- et ces militants auraient été en prison !

La vieille génération du SWP, mise à la porte, se regroupe principalement dans deux organisations entre lesquelles les passerelles sont nombreuses, la Fourth Internationalist Tendency (FIT) et Socialist Action, liées au SU qui ne leur est toutefois, en fait, d'aucun secours. Pierre Broué sera régulièrement invité aux réunions et stages de formation de ces groupes, qui ne sont pas coupés de la vie mais continuent, dans les dures conditions des années Reagan, à intervenir dans la lutte des classes aux États-Unis, à soutenir des grèves et à travailler dans les syndicats.

Les conclusions auxquelles la majorité d'entre eux ont abouti sont aujourd'hui disponibles sur Internet en anglais (sur le site marxists.org) mais ces textes importants n'ont à l'époque pas été publiés hors des États-Unis, et peu diffusés ; Pierre Broué en avait connaissance. En règle générale, les militants de la FIT et de Socialist Action considèrent que le vieux SWP de James Patrick Cannon était un modèle de démocratie ouvrière. Frank Lovell par exemple explique que le régime de l'organisation -qui se tenait pour le parti révolutionnaire américain déjà existant, selon un discours de J.P. Cannon de

1946- est devenu routinier durant le mac-carthysme, puis que les dirigeants Dobbs et Kerry ont laissé se développer un fonctionnement de petits apparatchiks activistes parmi les jeunes dans les années soixante, et qu'il y a eu, entre la vieille garde ouvrière et la jeune intelligentsia, rupture générationnelle, dont Tom Kerry notamment n'a pris conscience qu'à la veille de sa mort, où il s'apprêtait à attaquer Barnes. La dégradation du régime interne suivrait donc le retrait progressif de Cannon.

La description des militants de la génération Barnes, recrutés sur les campus, ressemble de manière frappante à celle des militants de l'AJS et de l'OCI dans les années 70, ici la génération "Cambadélis". Il suffira ici d'évoquer un "détail" : Benjamin Stora dans son livre-témoignage (*La dernière génération d'Octobre*) se rappelle que le film de Francis Ford Coppola, *Le Parrain*, était un film culte pour lui et ses copains, et l'on sent très bien qui était le parrain pour eux (Lambert ; ce sera ensuite Mitterrand !). Paul Le Blanc dans un texte sur le SWP relève lui aussi que ce film fut une référence pour Barnes et "ses" militants, Barnes allant jusqu'à expliquer que l'essence du léninisme pouvait être comprise à travers lui. La manipulation mafieuse par les chefs éclairés, les militants et la classe ouvrière comme masse de manœuvre, la théorie et l'histoire comme accessoires éventuellement décoratifs, mais qui ne doivent pas gêner : voilà un univers moral qui est aux antipodes de celui d'un Reynier, qui répugnait aussi à Pierre Broué, mais dans lequel ce dernier avait un pied, avec lequel il avait fait transition.

Finalement, le SWP à la fin des années 1970 était bien tenu. Une proportion extraordinaire de permanents (un pour 10 ou un pour 7), car le parti avait des dollars, et des militants pris en main dans leur vie professionnelle au nom de la "prolétarisation", et bientôt aussi dans leur vie privée-ce genre de choses ne s'est par contre pas produit de manière systématique à l'OCI où la culture laïque française a pu jouer un rôle d'écran contre de telles dérives. La vieille génération qui se retrouve pour restaurer la continuité du trotskysme et de la tradition ouvrière et syndicaliste américaine qui faisait corps avec lui dans le SWP est donc une génération de rescapés après un naufrage qu'elle n'a pas vu venir.

Ce qui semble exclu dans les réflexions de cette vieille génération, c'est de remonter jusqu'à Cannon dans la recherche des causes du régime interne qui a permis Barnes, et pourquoi pas pendant qu'on y est, jusqu'à Trotsky. Or il est probable que Pierre Broué se pose la question, car ses travaux historiques placent devant lui les pièces des étapes, fusions et scissions, de la construction du SWP dans les années 1930, et notamment de sa crise pour ainsi dire fondatrice, ou du moins paradigmatique, de 1940. Il découvre que Cannon avait la "poigne rude" et que Trotsky l'a souvent modéré ou s'est inquiété de ses tendances autoritaires, il retrouve donc là ce sacré "zinoviévisme", cette brutalité de militants qui ne sont pas des bureaucrates, mais qui deviennent des apparatchiks, qui construisent parfois ainsi l'antichambre des bureaucrates ; et cela entre en résonance avec la rencontre antérieure, au cours de la recherche, avec les émissaires "gauchistes" de l'Internationale communiste en Allemagne, avec la critique des "méthodes de Molinier" dans les années 1930, refusée longtemps par Trotsky, puis reprise par lui, avec ses mots sur ce "*poison du Komintern*" qui est toujours parmi nous (entretien de Trotsky avec C.L.R. James, repris dans *Le mouvement communiste en France*), et, forcément, avec l'expérience vivante de l'OCI, de ce qu'il a vu se développer, de ce qu'il a vu faire, de ce qu'il a fait ...

Pierre Broué n'ira pas plus loin dans cette réflexion, en tous cas dans les traces écrites qu'il en a laissées. Il établit que dans le débat de 1939-1940 sur la nature de l'URSS, débat très concret provoqué par le pacte Hitler-Staline et ses conséquences en Pologne et en Europe centrale, qui se solde par la scission-exclusion du courant de Max Shachtman du SWP, Cannon a eu tendance à avoir la main plus lourde que Trotsky qui, lui, a tout de même écrit que la divergence existant sur la nature de l'URSS devait pouvoir être vécue dans un seul et même cadre organisationnel, donc qu'elle ne justifiait elle-même ni scission ni exclusion. Mais Trotsky a aussi caractérisé le courant Shachtman d' "*opposition petite-bourgeoise*" et le courant Cannon de "*noyau prolétarien*" et apporté par là la caution décisive à la scission et aux exclusions. Pierre Broué ne s'engage pas, du moins pas par écrit, dans l'investigation plus poussée de ce moment important de l'histoire du trotskysme, qui est aussi le moment où commence la seconde guerre mondiale. La double barrière -celle des conceptions organisationnelles de Trotsky lui-même en 1939-1940 et celle de la critique de la théorie de l'URSS "État ouvrier dégénéré"- n'est pas franchie.

Il ne s'agit pas là d'une question byzantine : ces deux sujets se ramènent au fond à un seul : la démocratie. La caractérisation comme "ouvrier" d'un État totalitaire niant toute démocratie et écrasant physiquement et politiquement la classe ouvrière est-elle concevable, et la caractérisation comme "petite-bourgeoises" des oppositions qui posent cette question ne fait-elle pas le jeu du "*poison du Komintern*" par ailleurs dénoncé par Trotsky ? Pierre Broué ne franchit pas l'étape de cette critique là,

c'est-à-dire qu'il reste sur le terrain de l' "orthodoxie", comme on peut le constater par exemple en relisant sa préface au tome 22 des *Oeuvres* de Trotsky, écrite en 1985, qui présente la crise du SWP de 1939-1940. Il trouve même curieux, dans cette préface, le développement que le débat d'alors a reçu, à l'initiative de Trotsky, sur la dialectique, semblant ne pas voir l'importance de la nécessaire confrontation entre marxisme et pragmatisme américain (ou la place qu'elle pouvait avoir dans ce débat), confrontation qui avorte justement, y compris au plan "philosophique", avec la scission de 1940.

Cependant, il remonte quand même "jusqu'à Cannon" en ce qui concerne les méthodes, pourrait-on dire. L'un de ses interlocuteurs dans ces questions est le chercheur et militant Alan Wald, qui s'est penché sur l'évolution vers la droite de l'intelligentsia antistalinienne américaine, aux travaux desquels Pierre Broué fait écho, et qui se brouille -temporairement- avec George Breitman parce qu'il a expliqué que Cannon, à diverses reprises, n'avait pas été un "démocrate", ou si l'on préfère n'avait pas respecté les principes de la démocratie ouvrière. *A contrario*, Breitman réédite des textes de Cannon des années 1950 et 1960 qui montrent que le vieux chef était de plus en plus préoccupé par les questions de démocratie. Il rappelle que de l'aveu même des plus zélés apparatchiks de Barnes, Cannon aurait été exclu du SWP dans les années 1980 car il pratiquait les "contacts horizontaux", directs, avec les militants, sans passer par les instances (la circulation "horizontale" des textes était devenue un motif d'arrestation pour les membres du parti en URSS vers 1922 ...). George Breitman meurt en 1986.

"George était un ami de l'ILT, collaborait aux Cahiers et voulait faire pour eux un numéro spécial sur l'histoire du mouvement trotskyste aux États-Unis.

George Breitman, maintes fois opéré, amputé, mutilé, eut plus que sa part de souffrances, mais la plus grande fut certainement d'être exclu du parti auquel il avait consacré toute sa vie et qu'il ne "quitta" pas, contrairement à ce que vient cyniquement d'écrire The Militant. (...) C'était un homme précieux, car il parlait et écrivait de façon très simple et directement compréhensible, même de questions complexes." (P. Broué, notice nécrologique, CLT n° 26, juin 1986).

La réflexion sur et à partir de l'expérience du SWP a été importante pour Pierre Broué, d'où l'importance qu'elle prend ici, sans doute inattendue pour certains camarades. Car cette réflexion va le ramener, par le biais d'une rencontre capitale, vers son propre point de départ, vers lui-même.

Il s'agit de Jean Van Heijenoort, l'ancien secrétaire de Trotsky devenu un mathématicien et logicien éminent après son retrait de l'activité militante en 1948. Pierre Broué le connaissait depuis la fin des années soixante, mais cette relation a pris toute son importance à partir du travail engagé sur les archives de Trotsky. Van a, en prenant son temps, aurait choisi Pierre Broué pour "poser son sac" en lui, selon l'expression qu'employait ce dernier, une expression curieuse mais qui décrit bien le processus, tout aussi curieux, qui a fonctionné entre eux : *"Année après année, j'ai cru remarquer qu'il ne se souvenait plus du tout d'épisodes importants qu'il m'avait personnellement racontés. Vérification faite et refaite, je le lui ai dit prudemment et il m'a ébahi de son autosatisfaction souriante : il était, disait-il, une machine très au point, puisqu'en vieillissant il réglait ainsi le problème de sa surcharge, n'éliminant que ce dont il était assuré que c'était préservé."* (Notice nécrologique de Van, dans le même CLT que Breitman).

Van, qui meurt en 1986, tué dans un drame passionnel par sa compagne, et qui était venu chez Pierre Broué à Grenoble quelques mois auparavant à l'occasion de la soutenance de la thèse d'Olivia Gall sur Trotsky et le Mexique, Van se serait donc en quelque sorte "déversé" en partie dans Pierre Broué.

Dans ce qu'il lui a apporté, une grande quantité de souvenirs et d'expérience, dont celle du SWP pendant la seconde guerre mondiale, vue par Van. *"Il [Van] s'indignait franchement quand il évoquait les audiences que lui accorda alors James P. Cannon, le dirigeant du parti américain, sur les problèmes théoriques et pratiques de la IV^e Internationale, sur la question nationale en Europe, le problème des mots d'ordre démocratiques, la nécessité d'une aide aux militants d'Europe sous la botte. Conscient de l'énorme responsabilité qui était la sienne depuis la mort de Trotsky, Van songeait à revenir clandestinement en France. Il m'a souvent assuré qu'à toutes ses questions pressantes, il n'obtint d'autres réponses, après des heures de plaidoyers passionnés pour l'Internationale, que des séries de grognements inarticulés et l'assurance qu' "on verrait"."* Le Secrétariat International constitué du temps de Trotsky, assumé par Van, fut alors paralysé ; c'est le Secrétariat Européen constitué pendant la guerre par Marcel Hic puis repris par Michel Pablo qui allait prendre le relais après la guerre.

Van, victime du "zinoviévisme" de Cannon et Cochran, mettait ainsi Pierre Broué sur une piste que celui-ci allait suivre et creuser. La tendance Goldman-Morrow, à laquelle Van est lié, est mise à la porte du SWP en 1946, des textes ne sont pas publiés au B.I., etc. Pierre Broué (CLT n° 67, octobre 1999) parlera alors de *"la légende de James P. Cannon, proche disciple de Trotsky et lutteur de classe*

invincible" qui "est restée très vivante dans le milieu, et le discrédit de ses critiques solidement ancré chez les "anciens"." Il reconnaît toutefois une ambivalence de Cannon. Quand commence le processus d'exclusion de fait de la tendance Goldman-Morrow, il est en prison. Il écrit à la direction du SWP des phrases telles que "Toute direction appointée est une bureaucratie", exprimant presque l'idée que "nous sommes une bureaucratie, mais il faut le savoir et faire avec". Et Cannon insiste pour que des "concessions" soient faites aux opposants, "qu'on ne fera que semblant de faire, [écrit Pierre Broué] ce que permettent ses propres réserves." En effet, car Cannon parle aussi, pour désigner les opposants, de "furonculose intellectuelle" ... Et Pierre Broué de s'étonner que les vieux militants, dans leur introspection après la mort du SWP comme parti trotskyste, n'aient "jamais songé à rouvrir ce dossier, même quand l'actualité qu'ils subissaient pouvait le leur suggérer."

En ce qui concerne Cannon, Pierre Broué tranche finalement, mais en ne publiant ce point de vue qu'après la mort de George Breitman : non, Cannon n'était pas un "démocrate".

Mais il ne voit cependant pas le parallèle caricatural certes, mais réel, entre ces deux situations : celle, en 1944, de Cannon emprisonné et conseiller donc d'à côté, et la direction qui outrepassa ses conseils "démocratiques", mais en s'appuyant sur ses conceptions, et celle, en 1940, de Trotsky "modérant Cannon contre Shachtman, mais lui fournissant aussi ses armes pour la rupture. Pendant carrément 40 ans, c'est la même histoire qui se répète sur un mode de plus en plus caricatural jusqu'à la mort par asphyxie du SWP ...

Van n'avait pas développé de manière détaillée, auprès de Pierre Broué, ses souvenirs sur la tendance Goldman-Morrow. Aussi l'investigation de Pierre Broué à ce sujet se poursuit-elle dans les années qui suivent la mort de Van, et il se trouve en profond accord avec les questions de fond sur lesquelles cette tendance s'était formée, qui sont celles de la révolution européenne dans et à partir de la seconde guerre mondiale : mise en avant des mots d'ordre démocratique et d'indépendance nationale, refus de considérer l'avance de l'Armée rouge comme une avancée de la révolution, puis évaluation de la situation en fonction de l'absence de partis révolutionnaires comme appelée à se stabiliser (en Europe), ceci justifiant une politique d'entrisme durable, en particulier dans la social-démocratie.

Simultanément, l'édition des papiers d'exil de Trotsky des années 1939-1940 lui donne la conviction, parfaitement confirmée par les textes dont elle provient, que Léon Trotsky avait commencé à concevoir la politique révolutionnaire dans la seconde guerre mondiale en des termes nouveaux, qu'il avait résumés dans une formule, la "*Politique Militaire Proletarienne*" (PMP) : refuser tout pacifisme comme conduisant à la collusion ou à l'équivoque avec la bourgeoisie (ainsi de Pétain en France), s'adapter à la "*militarisation de la société*", et préparer la lutte armée contre les occupants fascistes, sans pour autant céder au moindre chauvinisme et dans la perspective internationaliste des États-Unis socialistes d'Europe que Van sous le pseudonyme de Marc Lorin mettra en relation avec le combat pour l'indépendance nationale de toutes les nations occupées. Ajoutons que pour Pierre Broué, il est probable que la crise dans le SWP et la réfutation des thèses de Shachtman sur l'URSS ont fait perdre à Trotsky un temps qu'il estimait précieux pour formuler ces conceptions relativement nouvelles, mais conformes à l'esprit du marxisme comme théorie de l'action révolutionnaire. Plusieurs textes de Trotsky qui les révèlent (dans les trois derniers tomes de la première série des *Oeuvres*) sont inachevés, car interrompus par le coup de piolet.

Cette réflexion sur le passé et ces découvertes nourrissent l'important numéro des CLT sur *Les trotskystes dans la seconde guerre mondiale*, paru en 1985 (suivi de deux autres sur le même sujet en 1989 et 1990). L'écart entre les conceptions naissantes de Trotsky à la veille de son assassinat et les conceptions des trotskystes y est souligné. Pour ceux-ci, qui dans leur majorité n'ont pas eu connaissance de ces textes, soit la "PMP" était une adaptation formelle à certaines conditions de la militarisation qui justifiait des revendications comme la formation au combat sous contrôle syndical, lancée par le SWP américain fin 1940 : pur hommage formel à Trotsky qui ne reprend pas l'essence nouvelle de cette politique ; soit, au pire, elle n'était que social-chauvinisme. Il est pourtant clair que la PMP de Trotsky est la mise en oeuvre de la conception de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, et n'est en aucune façon un ralliement au camp "des démocraties" dans la guerre impérialiste. Mais Pierre Broué n'a pas trop d'illusions sur ce point : si les trotskystes avaient connu le point de vue de Trotsky, ils l'auraient soit saboté à la manière "zinoviéviste" comme Cannon, soit rejeté comme social-chauvin.

Le résultat est historiquement capital : alors que pour Trotsky, la fondation de la IV^e Internationale en 1938 se justifiait non par la conservation stérile des cadres et des idées, mais par la nécessité d'avoir un instrument organisationnel ouvrant la voie à la victoire "*dans les dix prochaines*

années", donc par et dans la guerre qui venait, la IV^o Internationale "réellement existante" n'a eu cure de ces perspectives et a estimé que le fait d "'avoir tenu" pendant la guerre était largement suffisant.

Il faut tirer jusqu'au bout la conclusion qui s'impose : le fait que ces groupes et sections aient "tenu" et aient, héroïquement, mené des actions internationalistes exemplaire comme les cellules clandestines dans la Wehrmacht, confirme bien le "*droit à l'existence*" de la IV^o Internationale ; mais de quelle IV^o Internationale ? Celle de la lutte pour la victoire de la révolution dans le monde réel, ici et maintenant, ou celle de l'installation dans l'attente sectaire et l'auto-proclamation ? La IV^o Internationale reconstituée par le SWP et le Secrétariat Européen en 1946 n'est pas la IV^o Internationale de Trotsky -ce n'est pas, ni plus ni moins, une IV^o Internationale !

Et voilà l'immense "*cadavre dans le placard*" évoqué -mais peu explicité- par Pierre Broué, la source, d'une part, d'un type de parti -le parti-fraction-secte, qui n'est pas bolchevique même s'il se l'imagine, et qui cultive des déformations bureaucratiques en vase clos ; la source, d'autre part, des scissions ultérieures à commencer par la crise pabliste.

Tout le mouvement n'a cependant pas versé dans cette stérilisation. On peut refaire l'histoire : "si" les trotskystes dans toute l'Europe avaient, dès 1940 donc avant les staliniens qui avaient, rappelons-le, signé un pacte avec Hitler, préconisé la lutte armée contre l'envahisseur fasciste (ou sa préparation) ... On ne refait pas l'histoire avec des "si", mais on sait par contre que c'est leur contrôle des formations armées nées de la lutte sociale et de libération nationale qui a permis aux staliniens d'écraser les révolutions ...

Pierre Broué repère les exceptions, ceux qui ont "fait" de la "PMP", le plus souvent sans le savoir. Elles sont importantes : l'immense Chen Duxiu, fondateur de l'occidentalisme, puis du communisme, et finalement du trotskysme, en Chine, isolé dans ses montagnes du Sichuan, en est une et pas la moindre ! Il y a Arpen Tavtian, "le" trotskyste du groupe Manouchian et de l'Affiche rouge. Il y a ces militants anglais du RCP (Revolutionary Communist Party) qui, avec Ted Grant, interviennent dans les rangs de l'armée britannique : celle-ci ayant fait des "parlements de soldats" pour expliquer, en Afrique du Nord, les objectifs de guerre comme étant la libération des peuples, les trotskystes y sont intervenus pour que l'on aille vraiment libérer les peuples et liquider le fascisme. Les staliniens les ayant dénoncés à l'Amirauté, l'expérience des "parlements de soldats" de Libye et de Cyrénaïque prend fin. Puis, finalement, une recherche poussée à fond montrerait qu'il y a eu des "exceptions" partout, que partout cherchait à s'imposer la ligne de la révolution.

Enfin, au bout du bout, dans ces exceptions, Pierre Broué retrouve sa jeunesse et se rappelle qu'il voulait, tout en restant parfaitement internationaliste comme le père Reynier, engager la lutte armée contre les nazis et la milice et la poursuivre en guerre civile. Cette retrouvaille va brusquement affleurer dans un article du second CLT sur les trotskystes dans la seconde guerre mondiale, en septembre 1989 -il vient d'être exclu du PCI et son épouse Andrée est en train de mourir. Répondant, ce dont il aurait pu s'abstenir, à la critique sectaire, intellectuellement malhonnête et assez stupide faite contre le premier cahier à ce sujet par la "Tendance spartaciste internationale" -mais c'est justement tout ce qu'il a à se mettre sous la dent : le silence des divers trotskystes sur la petite bombe historique de la "PMP" n'est-il pas éloquent ? -il écrit :

"Broué prend le fusil", écrit, se croyant spirituel, le CEI spartaciste, qui ignore évidemment que j'ai réellement "pris le fusil" et que ça m'a conduit au trotskysme, ce qu'il doit avoir quelque peine à comprendre du point de vue de Sirius américain qui est le sien."

Qu'elle qu'ait été la place réelle du "fusil" dans la jeunesse de Pierre Broué -j'en ai parlé dans la première partie de cette étude- ce n'est pas d'avoir pris un éventuel et très fugitif fusil qui l'a conduit, dans son cas, au trotskysme, mais d'avoir pris des livres dans la bibliothèque d'Élie Reynier. Quoi qu'il en soit, la réflexion de Pierre Broué sur l'histoire de la IV^o Internationale est capitale. Mais elle n'ira pas plus loin, ni en amont (cette scission de 1940 du SWP et le débat sur la nature de l'URSS), ni en aval (Pierre Broué ne fera jamais l'histoire de ce dans quoi il a été lui-même impliqué, souvent comme dirigeant).

Opposant de Sa Majesté.

A partir de 1980, le dédoublement de Pierre Broué, entre un historien qui va outre-Atlantique et qui réfléchit sur les découvertes qu'il y fait sur l'histoire du trotskysme, épice de l'histoire du XX^e siècle, et le militant "sans responsabilités" de l'OCI française, est de plus en plus frappant. La vérité est révolutionnaire et ne supporte pas les légendes : l'histoire de l' "opposant" Broué finalement exclu bureaucratiquement en 1989 est pitoyable et calamiteuse. Avec le recul, j'ai d'abord eu tendance à la considérer comme l'histoire d'un homme malheureux et bourrelé de contradictions, mais le pire pour lui fut de n'avoir pas voulu les partager et d'avoir voulu apparaître comme ayant toujours eu les mains

propres, ce qui, soyons clair, n'est pas le cas. Avec encore un peu plus de recul, il m'apparaît que ses contradictions, il les niait avec énergie et qu'il travaillait beaucoup à dresser une sorte d'autoportrait héroïque, encouragé, exactement comme beaucoup d'autres "grands dirigeants", par le fait qu'un petit entourage y croyait ou faisait mine d'y croire.

Au début des années 1980, l'OCI, qui prend le nom de PCI en 1982, atteint son effectif et sa surface maximum (bien supérieure à ce qu'elle a été depuis, sous l'appellation de PT). Mais toute progression quantitative appelle une mutation qualitative à un moment donné pour pouvoir se poursuivre.

Le développement d'un parti révolutionnaire en France par le chemin de l'"unité des trotskystes", quoi qu'on pense du sérieux ou pas d'une telle hypothèse, avait été compromis par les événements de 1979-1981 racontés plus haut.

La construction du "parti des 10 000" exigeait un changement de méthodes. L'analyse faite de la situation ouverte par le 10 mai 1981 était qu'il s'agissait d'une situation au fond analogue à 1936, avec un gouvernement de type Front populaire, supposé être le dernier barrage avant la révolution -ou la contre-révolution, le fascisme. Mais pourquoi, dans une telle analogie, n'avions nous pas l'équivalent des grèves de 36, supposées ouvrir la voie aux ruptures dans les partis traditionnels, à l'émergence de courants gauches (que Lionel Jospin, mais ça on ne le savait pas, était censé être au poste idéal pour les cultiver et les faire fructifier !) ? Les caractères contradictoires de la période, nationaux et internationaux, marqués par une expérience des appareils bureaucratiques du PS et du PCF bien plus grande qu'en 1936, avec une classe ouvrière française blasée, différente elle aussi de la jeune classe ouvrière de 36, et qui avait commencé, surtout depuis 1978-1979 (les restructurations industrielles, la sidérurgie lorraine ...) à subir des défaites modifiant son tissu profond, ces caractères n'étaient pas analysés.

Nous nous situons aux antipodes des phrases du PCF sur le "glissement à droite de la société" et de la LCR sur "la fin de la radicalisation des années soixante-huit", mais carrément de l'autre côté du cheval, minimisant toujours les défaites, ou les niant carrément : le putsch en Pologne ne faisait que marquer l'accentuation de la lutte, la mort par épuisement total de la grande grève des mineurs britanniques ne faisait qu'illustrer la combativité du prolétariat, bref le fait qu'il y avait des morts prouvait qu'il y avait combat, ce qui est un peu court comme analyse et perception du réel.

Dans ces conditions, le lancement par Lambert et Hébert de la constitution de "sections pour un parti des travailleurs", visant à regrouper avec le PCI d'autres courants et beaucoup de travailleurs du rang dans un cadre relativement large et organique, correspondait à un besoin réel, constituait une tentative de réponse et pouvait permettre d'avancer, si elle s'était faite sur une politique de front unique prolongeant celle qui avait encore été mise en oeuvre au début de la décennie, lors du combat pour le "respect du mandat" par la majorité PS-PCF. Mais cette politique correspondait en réalité à l'option du développement, ou du non-développement, du parti comme couverture à un courant syndical qui allait bientôt, avec Marc Blondel, arriver à la direction de Force Ouvrière. En outre, elle enterrait implicitement toute perspective pour un "parti trotskyste de 10 000 militants".

Cette inflexion allait forcer Stéphane Just à entrer ouvertement en opposition. Comme auteur de très nombreux articles théoriques et polémiques divers, ainsi que comme procureur en chef depuis l'affaire Varga, Stéphane Just était de fait le "n°2" de l'organisation (ce qui n'avait pas été le cas dans les années soixante où le rôle de Pierre Broué fut sans doute plus important).

Ses rapports avec Pierre Broué mélangeaient curieusement, du côté de ce dernier (je ne suis pas en mesure de me prononcer sur ce qu'il en était pour Stéphane Just) beaucoup d'acrimonie et une espèce de tendresse. Stéphane Just incarnait parfois avec une telle candeur le plus pur sectarisme que cela appelait le sourire : alors que Pierre Broué commençait ses recherches sur la seconde guerre mondiale, il expliquait que "*ma guerre à moi*" a consisté à "*baiser*" sa fermière allemande au STO, parce que pour des révolutionnaires pendant la guerre il n'y avait rien d'autre à faire. Pierre Broué a repris cette anecdote et quelques autres dans sa nécrologie de Stéphane Just qui a beaucoup choqué ses amis et suscité une polémique tronquée avec *Carré rouge*. Il n'arrivait à parler de Stéphane Just que sur ce mode, et l'anecdote de la fermière est effectivement révélatrice, non pas seulement de Stéphane Just, mais des conceptions "trotskystes orthodoxes" pour lesquelles les révolutionnaires sont sur terre pour tenir au frigo programme et organisation, de façon à ce que ça se conserve bien, au frais. La représentation que Pierre Frank se faisait de sa "IV^e Internationale" était à peu près la même ... Mais revenons à notre récit.

Beaucoup plus que Lambert, Stéphane Just apparaissait comme celui qui engueule, qui crie, qui invoque les principes d'un air menaçant et qui exclut. Mais Pierre Broué savait très bien, parce qu'ils en discutaient, que Stéphane Just avait de nombreux désaccords et que la façade de "Lambert et

Stéphane", que quelques camarades simplets ou naïfs prenaient presque pour Lénine et Trotsky, était complètement lézardée. Il savait que Stéphane Just estimait qu'il allait falloir engager une lutte politique contre Lambert, il dit avoir demandé à Just s'il comptait faire porter la bataille sur la question des méthodes et du fonctionnement de l'organisation et s'être fait envoyer promener à ce sujet.

Quand cette bataille s'est engagée, très effrayante pour bien des "militants de base" (notre Lénine et notre Trotsky ne sont plus d'accord : juste ciel que va-t-il en sortir ? n'est-ce pas le commencement de la fin du monde ?) Pierre Broué m'expliquait, et j'étais bien d'accord, que cela devait faire du bien à l'organisation d'avoir une différenciation en tendances, la liquidation des opposants paraissant impossible puisque les tendances contradictoires reflétaient un débat au sommet. Quelques semaines avant le congrès il paraissait inquiet et disait que *"Lambert disjoncte, il y a un gars de chez Just qui a été maladroite dans des textes au BI sur les activités de notre élue des Minguettes au conseil municipal à Lyon, et il veut faire un grand exemple en l'excluant."* Pierre Broué est alors monté au congrès national, pour la première fois depuis 1975. Sans aucun doute, pour faire en sorte que le débat, sans concession sur le fond mais respectueux dans la forme, ait lieu et que tout le parti en sorte grandi ...

Même Jean-Jacques Marie trouve moyen de le rappeler dans la non-nécrologie signée de son nom : Pierre Broué fut en fait le procureur de l'exclusion de ce militant désigné par Lambert. Il monta pour ce faire une pyramide grandiloquente de dénonciations sur la base de faits microscopiques ou inexistantes sur le compte-rendu d'un conseil municipal lyonnais, mis par lui sur le même plan que les procès de Moscou. Il ne fit pas le coup de l'agent double de la CIA et du KGB, comme Just l'avait fait à Varga : il avait les moyens intellectuels de lancer le même message -ceux qui emploient les méthodes de la falsification sont les élèves des staliniens qui, etc. ...- mais la charge morale était la même. Et après ça, oh surprise me dit-il en revenant : Lambert sans l'avoir prévenu déclara que ceux qui ne votaient pas le rapport de Broué contre le militant lyonnais se mettaient d'eux-mêmes en dehors du parti, produisant la scission forcée de tous les partisans de Stéphane Just, en fait leur exclusion et stoppant le débat de fond qui se cherchait. Alors, comme pour s'excuser et rehausser son rôle, il expliquait que n'empêche, quand Mélusine est sorti du local une fois exclu, et que Malapa, du SO, s'est levé pour l'accompagner, lui, Pierre Broué, s'est levé aussi et les a accompagnés tous deux. Malapa lui demandant pourquoi, il lui avait dit avec une mâle assurance : *"Si Mélusine était tombé dans l'escalier personne n'aurait cru, sans témoin, que tu ne l'avais pas poussé."* Les choses se sont passées proprement, sans effusion de sang !

C'est ainsi que j'ai moi-même vécu ces faits, alors en relation étroite avec Pierre Broué. Il est cependant permis de se demander s'il n'avait pas dès le départ eu l'intention de se faire le procureur de Lambert et si il y a eu retournement de sa part durant le congrès.

Par rapport au noyau central du petit appareil, Lambert et le SO à l'époque, Pierre Broué avait l'attitude de celui "qui sait", qui couvre, et qui déplore en privé. J'étais atterré de cette attitude qui, personnellement, faisait tomber pour moi l'image de dignité et de courage politique qu'avait Pierre Broué. Il le savait et pour se rattraper aux branches, il s'enfonçait un peu plus en me racontant des choses à faire dresser les cheveux sur la tête : un couple de camarades de sa connaissance, soupçonnés d'avoir chez eux des documents "fractionnels", avaient été perquisitionnés chez eux, on les avait collés au mur, déculottés et pelotés ...

Ce récit oral a été publié par Pierre Broué lui-même, dans une sorte d'auto-interview à sa revue, *Le Marxisme Aujourd'hui* -c'est pourquoi je me permets de le rapporter, en précisant qu'on ne saurait le prendre pour argent comptant, tant il a une forme générale de fantasme.

Mais quoi qu'il en soit : nous combattions pour une humanité franche et libre, et quel était ce monde odieux, reflet réduit de l'ordre que nous combattions ? Mais quel était, en outre, ce grand historien, incapable de dire publiquement, ou de faire éclater le scandale de choses pareilles, dans son organisation, qu'il avait construite et dont il avait dessiné les plans, avec Lambert, avec Stéphane ? En était-il incapable ? Dans l'absolu, non, et c'était donc pire : il avait choisi de couvrir et son choix l'avait rendu incapable. Je reste absolument convaincu que trotskysme et stalinisme sont antithétiques. Mais les faits sont les faits : et ces faits là nous situaient sur une planète qui était celle de *L'Aveu*.

Fin 1984, craignant que le lancement des sections pour un parti des travailleurs, qui allaient devenir le "Mouvement pour un Parti des Travailleurs", n'aboutisse finalement à aucun progrès et estimant, à tort ou à raison, qu'il fallait poser ouvertement dans le parti la question de son fonctionnement, je prenais l'initiative d'un texte interne qui demandait l'élection des responsables, à tous les niveaux, par les militants, en précisant que cela voulait dire une petite révolution car ça ne devait pas consister dans le plébiscite de responsables déjà en place. Le fond de l'affaire était d'avoir un parti tenant son appareil et non pas un appareil tenant le parti, faisant et défaisant les cellules. Je mettais en pratique une idée de Pierre Broué, et si je n'avais pas demandé son aval ou son soutien, je

l'avais tenu au courant. Il ne leva pas le petit doigt lors du congrès régional où eut lieu la réfutation de ma dangereuse proposition, caractérisée comme "hors du temps et de l'espace" par un responsable notoirement proche de lui. Pierre Broué et les militants alors les plus proches de lui défendaient la boutique et leur place dans la boutique, point barre.

Deux ans après, le MPPT s'était formé, sur l'orientation de Lambert et d'Hébert qui impliquait que la classe ouvrière n'avait plus de représentation politique du tout et avait rompu avec le PS et le PCF, évidente absurdité dont la suite logique serait, plus tard, la proclamation du "Parti des Travailleurs" en France. Après les législatives de 1986, qui voyaient à la fois la victoire de la droite, due à la politique de Mitterrand, et le PS apparaître comme seul pôle de résistance, Cambadélis, la Fédérale étudiante et la direction de l'UNEF-ID, en contact régulier avec Mitterrand depuis 1981, scissionnaient en "emportant" le syndicat étudiant. Michel Broué, qui avait quitté l'OCI en 1984, s'est alors rapproché de ce groupe. Pierre Broué considérait l'équipe étudiante de Cambadélis, Plantagenêt, Rosenblatt ... comme des "types remarquables" qu'il mettait au dessus de l'ancienne direction jeune des années 1970 marquée par Charles Berg. S'il tenait presque ce dernier pour un barbouze, il tenait les précédents pour des intellectuels brillants. L'histoire des uns et des autres a montré que l'on pourrait dire le contraire de plusieurs de ces personnages. Il ne soutenait évidemment pas cette scission, mais elle prenait pour lui valeur d'avertissement : *"C'est la dernière fois qu'une telle chose doit se produire"*, écrivait-il au BI.

Accessoirement, l'histoire de l' "élection des responsables" trouvait un épilogue au même moment : Lambert et Camus, de la Commission de contrôle (Olivier Jospin, frère de Lionel) pondaient une déclaration proclamant que le bolchevisme suppose l'élection des responsables qui allait donc illico entrer en vigueur ! Tous les responsables en place qui avaient dénoncé cette dangereuse innovation deux ans avant applaudirent à la circulaire et ils furent tous proclamés élus ! Reste que le besoin éprouvé par la direction de prendre cette fausse initiative prouve qu'une bataille réelle sur le type de parti et le type d'appareil à construire, en relation avec la politique de défense du front unique ouvrier, était possible encore dans les années 1980. Un débat démocratique aurait vu une gauche sectaire, légitime, et une droite "démocrate", affronter le centre. Ce que j'ai appris à l'époque de Pierre Broué ou compris grâce à lui me faisait souhaiter la formation d'une authentique "aile droite", et le plus tôt serait le mieux : plus on attendait, plus c'était compromis. Il a précisément interdit toute initiative en ce sens, par son attentisme général, sa soumission aux lois de l'appareil et non pas aux statuts théoriques du parti, et son rôle choisi par lui de procureur dans l'exclusion bureaucratique du courant sectaire de Just.

Finalement, Pierre Broué fut à l'origine d'une tendance dans le PCI, en 1988, la tendance *"pour la Fidélité au Front Unique"* (FFU). Ce n'était pas le courant combattant à la fois pour la démocratie totale dans le parti et pour un combat pour un authentique parti des travailleurs en France, dénonçant la cohabitation Mitterrand-Chirac et combattant pour la rupture des partis issus du mouvement ouvrier avec la V^e République.

D'une part, en ce qui concerne les méthodes, la démocratie et le fonctionnement du parti, les textes de la FFU n'étaient pas explicites : ils étaient aussi ambigus sur ce plan que ceux de Stéphane Just quatre ans avant -et ces contorsions ne les protégeaient pas des foudres de l'appareil car celui-ci savait ce que Pierre Broué en pensait réellement.

D'autre part, la FFU avait fait le choix de mettre en avant la défense d'une politique traditionnelle, celle des campagnes adressées aux dirigeants du PS et du PCF, mais en refusant -à la manière de Just et des tenants d'une certaine "orthodoxie"- de mettre en avant, comme forme concrète de la rupture avec la bourgeoisie et comme exigence démocratique, la rupture avec la V^e République, point fort, à l'époque, des discours de Lambert et d'Hébert. Pierre Broué prit la peine d'écrire au BI pour expliquer qu'un mot d'ordre comme celui pour une assemblée constituante était valable, conformément aux textes sacrés, en Chine dans les années trente, mais pas en France aujourd'hui. Et en même temps, les camarades de la FFU étaient amenés à formuler leur proposition de mot d'ordre sous la forme de "gouvernement PS-PCF responsable devant l'Assemblée nationale" (qui avait une majorité PS-PCF). Tissus de contradictions d'une tendance qui n'avança qu'à reculons et ne regroupa que les camarades alors les plus proches de Pierre Broué, plus quelques "justiens".

Mais s'il avait fait ce pas, c'est qu'il ne pensait pas pouvoir être exclu. Il est même probable qu'il pensait que Lambert lui était réellement redevable de son vilain rôle dans les exclusions de 1984. Les camarades de la FFU nous expliquaient que la répression allait s'abattre sur eux tous, les uns après les autres, mais *"pas sur Pierre"* et d'autre part que l'apparition d'une nouvelle tendance, la DLV (pour Drut-Langevin-Vania, pseudos respectifs de Michel Panthou, André Lacire dit Langevin, à l'époque rédacteur en chef d'Informations Ouvrières, et Roland Michel) était une manœuvre de la direction pour

faire pièce à l'expansion de la FFU, un contre-feu, ce qui était une grossière erreur (la charrette suivante sera celle de la "DLV", en 1991).

Dernier acte : en juin 1989 Pierre Broué fut, en deux temps trois mouvements, mis "*de lui-même en dehors du parti*", non pas pour activités fractionnelles, non pas pour telle ou telle position politique (on n'exclut pas pour divergences politiques, a toujours dit Lambert avec l'humour involontaire qui le caractérise !), mais pour ... être allé faire une réunion de promotion de sa biographie de Trotsky récemment parue auprès de la NAR, la Nouvelle Action Royaliste de M. Renouvin (en voilà une idée !) ...

Piégé -le bureau politique avait le plan de promotion du livre et avait donc choisi d'attendre Pierre Broué au tournant-, sommé de s'expliquer -ce qu'il fit en contre-attaquant dans une prose incompréhensible pour les non-initiés, surtout pour les jeunes militants, voulant accuser Lambert d'avoir de mauvaises fréquentations avec Roger Sandri, alias Angelo Geddo, dirigeant FO et ancien d'une agence notoirement financée par la CIA, manière de faire allusion aux procès passés (Varga) mais le tout sous un tel tombereau de non-dits ...- Pierre Broué se retrouvait "en dehors" sans l'avoir voulu ni prévu, et pour un motif fort discutable : quel intérêt pouvait-il bien y avoir à aller voir la "Nouvelle Action Royaliste" ? On notera, car c'est un détail qui en dit long, qu'il s'aperçut par la suite que cette respectable officine avait un journal, *Le Royaliste*, qui, moyennant finances, était imprimé chez Abexpress ... l'imprimerie fondée par l'OCI !

Ainsi s'achèvent les 45 années de Pierre Broué dans ce qui fut vraiment son parti. L'épisode final est bien entendu une exclusion bureaucratique. Mais ce n'est pas l'expulsion d'un vaillant combattant de la démocratie par un appareil menaçant. Il n'y a jamais eu d'affrontement épique entre le grand historien de Trotsky et le petit appareil de Lambert. Il n'y a eu que la conclusion piteuse d'un amoncellement de *combinazione* d'où Pierre Broué ne pouvait plus sortir. Soyons clair : il lui ont rendu le service de le mettre dehors, au grand air.

Une parenthèse.

"Broué était lui-même plutôt un "droitier", partisan notamment de la "ligne de la démocratie" définie par Lambert pour saborder tout programme révolutionnaire ; en participant à l'élimination bureaucratique de Just, Broué entendait manifestement faire avancer plus aisément sa propre ligne, sans s'encombrer du long détour d'un véritable combat politique fondé sur la discussion rationnelle."

Le groupe qui a fait ce commentaire me donne l'occasion judicieuse de quelques remarques politiques sur cette période, de portée plus générale (il s'agit du groupe CRI, "Communiste Révolutionnaire Internationaliste"), car il commet là une erreur symptomatique.

Si Pierre Broué a participé à l'élimination bureaucratique de Just, ce n'est pas pour promouvoir sa propre ligne "droitière", mais c'est au contraire en partie parce que celle-ci n'était pas assez claire, affirmée, délimitée, et qu'il ne combattait pas pour ses positions (peut-être avec l'alibi de la "tendance secrète" avec Raoul ! ?).

Ces positions mises en oeuvre, en 1984, auraient été une action réelle de front unique ouvrier, pour l'unité PS-PC et pour la rupture avec la V^o République, en opposition avec ce que Lambert faisait semblant de mettre en oeuvre sous l'appellation de "Mouvement Pour un Parti des Travailleurs". Ce n'est pas parce qu'il était "droitier" que Pierre Broué a pris une part active à l'élimination bureaucratique de Just, mais parce qu'il ne l'était pas de manière assez conséquente.

Le talon d'Achille, le point nodal de cette inconséquence était la renonciation au combat pour la démocratie dans le parti. Mais il y en avait un deuxième, sans doute lié au premier : le maintien d'une position "orthodoxe" selon laquelle les révolutionnaires ne combattent pas pour des institutions démocratiques, fondées sur le suffrage universel, bref ne combattent pas pour la République démocratique, laïque et sociale, mais pour "les soviets". Sur ce plan j'ai cité ci-dessus Pierre Broué se rangeant, "et nous avec" ais-je dit, avec Rosa Luxembourg pour assumer le bolchevisme, assumer Octobre. Mais c'est bien dans le même texte,- *La révolution russe*, publié après la mort de Rosa par Paul Lévi - et dans le même mouvement de pensée et de combat, qu'elle critique la renonciation, dans la Russie bolchevique, aux "*corps représentatifs issus d'élections populaires générales*". C'est dans le même mouvement, dans la même pensée, dans le même combat, que dès 1918 Rosa Luxembourg nous invitait à assumer et à critiquer le bolchevisme et à la démocratie jusqu'au bout par et dans la révolution.

Dans le mouvement révolutionnaire, il est évidemment de bon ton d'être "de gauche" et, quand on s'oppose, de s'opposer par la gauche. C'est pourtant Lénine qui, le premier, comme marxiste, a

combattu certaines ailes gauches (à vrai dire il ne fut pas le premier, Marx l'avait précédé en 1848). La tradition "droitière" du bolchevisme que Pierre Broué nous aide à retrouver, surtout dans son livre sur l'Allemagne, c'est celle du front unique ouvrier, et aussi -points que Pierre Broué n'a pas développés- de l'intégration, au coeur du combat révolutionnaire du prolétariat, de la démocratie aussi bien directe qu'indirecte, représentative que conseilliste, et des questions nationales. C'est, de notre avis à nous, "droitiers", la voie de la victoire de la révolution ...

Il est bien sûr tellement facile de confondre la défense de la démocratie et les constructions d'appareils de Lambert que des militants "gauchistes" auraient tort de s'en priver. Seulement, en matière de bureaucratisme, la tradition "gauchiste", y compris le Stéphane Just qui crie aux exclusions de Varga, de Berg, de Lora, d'Altamira ... , n'a rien à envier à Lambert. Mais changeons d'échelle : le gauchisme zinovéviste qui hurle contre Paul Lévi, coupable d'avoir dénoncé un bain de sang stupide en mars 1921 (alors que Zinoviev n'a pas été sanctionné pour avoir dénoncé publiquement la préparation d'Octobre 17 !), ce gauchisme là, avec tout son courage, son dévouement, son abnégation, n'en fut pas moins l'antichambre de l'appareil stalinien. Lisez Pierre Broué historien ...

Mais un démocrate droitier conséquent -un bolchevik du XXI^e siècle !! - ne peut que souhaiter la libre confrontation avec les tendances gauchistes, dans un même parti.

Le parti que nous n'avons pas eu, ce parti aurait eu ses gauchistes et ses droitiers et, par leur confrontation, le libre débat, le dialogue avec les travailleurs, les approximations successives, il serait allé de l'avant. Puissent les militants qui réfléchissent ne pas l'oublier pour l'avenir ...

Fin d'une époque.

La fin des années 1980 est donc un tournant, à la fois dans la lutte des classes internationale et dans la vie de Pierre Broué. "*A partir de 1989, Pierre Broué poursuit une activité politique dont l'examen sort du cadre de cet article.*", est-il misérablement écrit dans la non-nécrologie signée de Jean-Jacques Marie dans Informations Ouvrières. Il faut ici taire aux militants du PT et ce qui fut leur propre histoire et ce qui fut la suite des combats de Pierre Broué, autant trotskyste après 1989 qu'avant.

1989 est aussi l'année de la mort de son épouse et mère de 4 de ses enfants, Andrée, d'un cancer. Cet événement survient quelques semaines après l'exclusion du PCI. Nous sommes à l'automne : les manifestations de masse sur les places publiques, les plus grandes de l'histoire nous dira bientôt Pierre Broué, ébranlent l'Europe centrale, le Mur, *The Wall* des Pinks Floyds, autour duquel Wim Wenders filmait encore les *Ailes du désir* un an avant, le mur de Berlin s'effondre, ouvert préventivement quelques heures avant que les manifestants ne le prennent d'assaut.

Fin 1988 est paru, cette fois chez Fayard, le nouveau pavé de Pierre Broué, le premier depuis longtemps. Non pas qu'il n'ait pas travaillé dans l'intervalle, au contraire, mais la grande série des grands livres de la révolution était terminée, et son activité d'historien était plongée dans les archives de Léon Trotsky. C'est de cela que sort un nouveau grand livre, qui, cette fois s'appelle *Trotsky*, tout simplement. Tout un programme.

Est-ce le meilleur livre de Pierre Broué comme l'écrit Wilebaldo Solano dans son papier nécrologique au nom de la Fondation Andreu Nin ? Personnellement je ne le pense pas, mais je comprends qu'on s'attache profondément à cet ouvrage, qui développe de manière classique les années de formation, d'ascension et de pouvoir de Léon Trotsky, puis s'étend longuement, et là résident les éléments nouveaux qu'il apporte par rapport notamment à la biographie, qui mérite toujours d'être lue elle aussi, d'Isaac Deutscher, sur l'exil et la vie politique de la IV^e Internationale en formation, et, surtout, sur la personne de Trotsky, non comme héros romantique, non comme sujet biographique fascinant, non comme personnalité à décortiquer ou à psychanalyser, mais comme *individu vivant* au sens de Marx. Pierre Broué, historien événementiel par excellence, au grand dam de la pensée universitaire dominante y compris "marxiste", devait forcément se coltiner un jour avec le genre événementiel par excellence qu'est la *biographie* -ce qu'il avait commencé à faire par les notices prosopographiques des livres chez Minuit- et il était logique et pour ainsi dire inévitable que ce fut avec Trotsky. Le lien entre vie personnelle et vie politique est donc un nœud de cet ouvrage, et c'est là qu'il est poignant, quand est par exemple racontée l'incompréhension entre Trotsky et sa fille Zina, suicidée en 1933, l'année d'Hitler.

Ce livre n'a pas plût à beaucoup de trotskystes, d'autant que l'idée, de plus en plus chère à Pierre Broué, que les trotskystes en somme ne valaient pas Trotsky, y est souvent implicitement présente. Dans le style inénarrable de la non-nécrologie signée de Jean-Jacques Marie, on peut ainsi lire :

"En 1988, il publie une énorme [c'est une tare ?] biographie de Trotsky, dont certains passages sont discutables, comme toute oeuvre, et dont le PCI organise la vente systématique auprès de ses militants."

La seconde assertion de cette phrase est fautive. Elle n'est jamais que la troisième allusion de ce papier étonnant à l'argent ou aux ventes que le PCI aurait procuré aux travaux de Pierre Broué, alors que c'est plutôt l'inverse qui est vrai (sans parler de l'endettement du militant pour financer le paiement différé de l'ancien local de Grenoble, qui était aux dimensions d'un "parti de 10 000" !). Quant au début, c'est tout aussi remarquable et cela ne fait que répéter la réaction de la direction du PCI lors de la parution du livre : "il y a des passages discutables". Ce qui fut dit aux militants c'était en fait : "on vous conseille de l'acheter mais attention, il y a des passages discutables." Nul ne saura jamais lesquels.

De fait, il y a un aspect discutabile en passant dans ce livre : c'est l'idée de Pierre Broué qu'en "proclamant" la IV^e Internationale, en tant que telle, en 1938, les délégués à la conférence sont allés plus loin que ce que pensait Trotsky, pour lequel il suffisait de prendre acte de son existence en se posant de fait comme IV^e Internationale. Derrière cette nuance, un enjeu historique : la valeur de l'acte de "fondation" ou de "proclamation". Pierre Broué saute ici de l'autre côté du cheval par rapport aux nombreux courants, appareils et sectes qui prétendent que dans le cosmos universel, leur naissance en tant que groupes Élus date de là et numérotent (différemment les uns des autres) leurs "congrès mondiaux" en commençant en 1938. Cela étant, en traitant un peu vite du sujet et en attribuant à Trotsky une position peu volontariste du type "de toute façon elle existe", il va trop loin, comme le montre la lecture serrée des textes qu'il a lui-même publiés. Sans que Pierre Broué ne soit nommé, c'est à la réfutation de cette position exagérée qu'est consacré l'avant-propos de la seconde édition du tome 1 des *Congrès de la IV^e Internationale*, par Rodolphe Prager (éditions La Brèche).

Sorti du cadre, devenu depuis longtemps un carcan, du PCI, toujours trotskyste, on peut penser que l'activité historique et militante de Pierre Broué va s'épanouir dans de nouvelles conditions.

Cela n'est vrai que sur un seul plan, très important il est vrai : la possibilité de voyager en Russie, d'y rencontrer des anciens, des survivants, des descendants, des archives, d'y réaffirmer la mémoire de Trotsky, de Rakovsky, a certainement procuré un grand bonheur à Pierre Broué, mais n'a pas apporté de renouvellement historique bouleversant, confirmant plutôt l'ensemble de ses travaux antérieurs, ce qui n'est déjà pas rien. L'ouverture des archives soviétiques, partielle, dispersée et souvent mercantile, s'est d'ailleurs faite dans des conditions loin d'être satisfaisantes, dont le bilan reste à faire.

Le voyage de Pierre Broué en Union soviétique en octobre 1988 a été narré par Louis Astre, qui en est responsable, lors de ses obsèques. Voici des extraits de ce récit qui se suffit à lui-même :

"L'année précédente, en 1987, année du grand lancement de la Pérestroïka, j'avais participé à la forte délégation française de quelques 200 responsables représentatifs de tous les milieux politiques, syndicaux, associatifs et religieux, invités par Gorbatchev à venir le rencontrer à Moscou, à venir découvrir les avancées potentiellement révolutionnaires de la Pérestroïka, et à en discuter librement devant les médias avec ses promoteurs, ce qui fut une grande première dans l'URSS de ce temps là.

L'année suivante je m'apprête à repartir avec une forte délégation de la région parisienne. Quand je retrouve Pierre au Centre Pompidou, venu présenter sa monumentale biographie de Trotsky.

L'occasion me paraît trop belle pour Pierre. Il doit la saisir, faire le saut et venir avec nous en Union soviétique. Il hésite d'abord, perturbé, mais pas longtemps.

L'époque était en train de changer, l'ambassade soviétique ne peut me refuser un visa en urgence pour lui.

Quelques jours plus tard voici Pierre qui vient s'asseoir près de moi dans l'avion, portant sous le bras, bien en vue, son volumineux bouquin rouge au titre géant TROTSKY.

(...) Bernard Guetta le correspondant du Monde (...) nous annonce pour le soir même la tenue du second meeting public de l'association "MEMORIAL" qui veut faire la lumière, la vérité sur l'histoire de la Révolution d'Octobre et de ses promoteurs.

(...) Guetta annonce Pierre aux organisateurs ; on nous réserve des places au coin du premier rang. La salle est bondée.

Ils sont un millier, jeunes et vieux, certains avec leurs enfants.

L'atmosphère dense, fervente, me rappelle un peu Mai 68.

Il y a même un groupe d'opposants qui fait de l'obstruction systématique.

Mais le souffle de la démocratie s'impose.

(...)

La tribune est présidée par la fille de Ioffé ce très proche collaborateur et ami de Trotsky qui se suicidera en 1927.

(...)

Mais des questions restent sans réponses. Ensevelie sous l'obscurantisme stalinien, l'histoire sur ces points, cesse d'émerger.

Alors, Pierre se lève, son Trotsky rouge à la main. Il se présente à haute voix historien du trotskysme, et offrit son ouvrage à la présidente, puis entreprend d'apporter à l'assemblée soudain silencieuse, les réponses attendues sur la pensée et sur les luttes politique de David Ivanovitch [Ioffé] (...).

C'est le silence, puis les applaudissements.

Et toujours cette ferveur.

Pierre se retourne vers nous et rejoint son siège, droit, le visage ruisselant de larmes.

Aucun de nous ne peut retenir les siennes."

Dans la suite de ce récit, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, j'examinerai les activités politiques au sens strict de Pierre Broué et m'appesantirai un peu sur son dernier grand livre, l'histoire monumentale de "la Comintern".

A la poursuite d'une activité politique.

Pierre Broué voulait créer quelque chose une fois en dehors de l'OCI, avec les gens de la FFU et avec d'autres. Il créa une revue à la belle couverture, dans laquelle il allait mettre son argent et son temps, écrivant de plus en plus la plupart des articles, sous des signatures diverses. Ce fut *Le Marxisme Aujourd'hui* (LMA). Les Cercles du même nom, voire la "Fédération des Cercles", n'ont guère existé au delà de leur conférence de fondation de janvier 1990.

Car comment faire le bilan du passé tout en dégagant des axes concrets d'intervention dans le monde présent ? En tous cas la première condition pour cela était une discussion ouverte, sans tabous. Ce ne fut absolument pas le cas. Toute proposition un peu précise d'orientation politique ou d'action à mener était considérée de fait comme une tentative d'imposer le retour au passé militant activiste honni, l'analyse des orientations des uns et des autres, en France et dans le monde, sous la forme d'une distribution des bons et des mauvais points assortie d'aphorismes mystérieux et d'allusions obscures, était réservée, elle, à Pierre Broué. Il n'y eut en fait que sa revue, dépourvue d'orientation politique, contenant des informations internationales intéressantes et parfois rares.

L'incapacité à créer un cadre organisationnel digne de ce nom ne signifie pas, il faut bien le comprendre, que Pierre Broué ne voulait pas retomber dans le type de relations cloisonnées et autoritaires qui avaient pris le dessus dans son ancien parti, mais bien au contraire que c'est ce type de relations qui perdurait. A cet égard, la responsabilité est loin de n'être que la sienne. La plupart des "anciens" une fois exclus ou démissionnaires ont continué à fonctionner comme des mineurs de la pensée, au sens critiqué par Emmanuel Kant dans *Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ?* : ils n'avaient pas d'orientation bien précise (c'est leur droit) mais ils voulaient quand même exister sous la forme d'un groupe quelconque, en prenant pour référence un ancien chef, de préférence ancien membre du Bureau politique (de manière non consciente sans doute, mais c'est une constatation !). Quand on leur présentait une analyse globale de la situation, ils se récriaient : "en voilà un qui veut m'empêcher de penser, qui veut m'entraîner dans mon passé !", mais fonctionner sur le mode "Pierre a dit que ..." ne les gênait pas. Le type d'appareil qu'il avait construit au PCI avait donné sa forme au type de pensée et de personnalité des groupes y compris exclus ou sortis. Les méthodes étaient dans la continuité.

C'est ainsi que, lors de la création de la revue *Démocratie !* par la majorité de l'ancienne tendance DLV apparue en 1989 et sortie du PCI en 1991, le militant que j'étais fut des premiers signataires de leur appel à un regroupement. N'étant pas en odeur de sainteté à ce moment là (car la chose a varié de façon cyclique) auprès de Pierre Broué, il exigea des initiateurs que ma signature disparaisse, et l'obtint, ainsi que les téléphones raccrochés sans explication et le contact coupé. Il suffit d'ailleurs que les mêmes réalisent que j'avais des camarades élus et syndicalistes qui n'acceptaient pas ces procédés pour, sans plus d'explication, changer de comportement. Mais fait-on des militants avec ces méthodes ? Et a-t-on le droit de faire la leçon sur les méthodes, en tant que victimes supposées (et en fait en tant que co-auteurs !) des "méthodes lambertistes", quand on agit soi-même ainsi ?

L'on doit d'ailleurs s'interroger sur l'attitude de militants, ou de non-militants aussi d'ailleurs, nommés dans la liste des membres du comité de rédaction du *Marxisme Aujourd'hui*, et qui manifestement ne sont pas intervenus pour aider son poly-rédacteur réel unique à ne pas déraiper de plus en plus souvent dans des notes agressives, incompréhensibles aux non initiés, et fausses, et publiant

cela jusqu'au bout, au delà même de son décès. Est-elle différente, cette attitude, de ceux qui tapaient sur "Varga", est-elle différente de tous ceux qui, partant d'une révolte contre la société oppressive, se réfugièrent dans les jupes et sous les bottes d'un petit père des peuples ? La question mérite pour le moins d'être posée : un "ami" de Pierre Broué qui ne se la poserait pas partirait d'un mauvais pied pour assumer la transmission du meilleur de son oeuvre.

Il n'y a là de ma part nulle envie de règlement de compte posthume. D'une part, j'ai réglé ces comptes avec l'intéressé de son vivant, et il savait très bien, je me demande même s'il ne comptait pas un peu là-dessus, qu'un jour je dirais à quel point on pouvait le comprendre sans le suivre comme un disciple. D'autre part, je pourrais écrire un roman avec les détails et n'en ai nulle envie.

Mais il s'agit d'une question grave, celle là même par laquelle commence la vie consciente de Pierre Broué s'il est vrai, et cela l'est, qu'elle fut éveillée par la conscience morale d'un Élie Reynier : la question de la responsabilité, de la capacité à dire "moi, je pense que", à risquer de se tromper, à prendre ses responsabilités, à s'exposer pour agir sur les autres, peser sur la situation, transformer le monde. La structure autoritaire du parti-fraction-secte est une structure de renonciation à leur responsabilité de la part des militants, au profit de guides, qui peuvent selon les organisations et selon les moments être des guides paternels et bons, ou des pères fouettards abominables et ridicules à la Healy. Ces rapports d'autorité ne sont pas efficaces pour combattre la société bourgeoise et c'était eux que Pierre Broué dénonçait dans le BI de l'OCI en 1979, mais il les a produits et reproduits autant qu'ils se sont produits et reproduits autour de lui.

Je ne suis pas pour autant anarchiste (il est d'ailleurs évident que les rapports d'autorité, de substitution, de fascination, sont omniprésents dans les courants anarchistes !) et je pense précisément que les moments de fusion entre des courants historiques, des organisations ayant leurs traditions intellectuelles, et le mouvement des plus larges masses, ces moments qui caractérisent les révolutions contemporaines, sont des moments où de tels rapports sautent, sont mis en question ; ce sont les situations étudiées dans les livres de Pierre Broué sur les révolutions, c'est, au plus haut point, la situation d'Octobre.

Dans le bolchevisme à son apogée, dans le bolchevisme en ce qu'il a eu de plus fort et de plus noble, nous n'avons pas à l'œuvre le rapport bourgeois d'autorité, mais la discipline dans l'action résultant de la confiance sincère et de la libre conviction. Dans son étude publiée en anglais sur *Le léninisme aux États-Unis et le déclin du Socialist Workers Party*, Paul Le Blanc, un de ces trotskystes américains dont il a été question plus haut, défenseurs de la tradition de Cannon comprise par lui comme une tradition démocratique, fait une remarque pénétrante : il attire l'attention sur la nécessaire distinction entre *personnalité autoritaire* et *personnalité révolutionnaire*, et cite le psychanalyste Erich Fromm (*Le dogme du Christ et autres essais*, paru initialement en 1932) :

"La caractéristique la plus fondamentale du "caractère révolutionnaire" est qu'il [ou elle] est indépendant, qu'il [ou elle] est libre" en ce sens que "l'individu pense, ressent et décide pour lui-même et par lui-même [ou elle-même]. Plus encore, il s'identifie à l'humanité et transcende les limites étroites de l'ordre social dans lequel il vit", établissant, poursuit Erich Fromm, une relation au monde, y compris aux organisations qu'il choisit librement de rejoindre, sur un *"mode critique"*.

Cette personnalité révolutionnaire n'est pas aussi rare que l'on croit, la lutte des classes la suscite, mais elle est naturellement brimée et, autant que possible, tuée. Les *personnalités autoritaires* qui, chez Fromm, ne sont pas seulement les "chefs", mais surtout ceux qui ont besoin de chefs et qui les suivent ou croient les suivre, jouent un rôle essentiel, au service de la société bourgeoise, dans la lutte pour repérer, isoler, asphyxier, et tuer, les personnalités révolutionnaires.

Dans un parti-fraction-secte bien réglé les personnalités révolutionnaires sont invariablement accusées de "tempérament petit-bourgeois", et le parti-fraction-secte en les liquidant ou en les absorbant joue son rôle d'institution de la société bourgeoise. En règle générale, les personnalités autoritaires ne supportent pas que quelqu'un ait une opinion affirmée si ce n'est pas un "chef" (la nature de "chef" étant décernée par un rituel, un signe visible, la perception de la déférence chez les autres, ou une appartenance institutionnelle, présente ou passée, à un groupe coopté de chefs : ainsi, d'un ancien membre du Bureau politique).

Ces personnalités peinent à comprendre, quand on veut les convaincre, que l'on n'essaye pas de les manipuler, et examinent spontanément "d'où vient" ou "au compte de qui" agit celui ou celle qui s'adresse à eux, n'arrivant pas à examiner une opinion pour elle-même. Chez les "ex", la friosité propre à la personnalité autoritaire qu'ils n'ont pas dépouillée s'exprime d'ailleurs facilement dans les exclamations contre ceux qui, en parlant à leur conscience et à leur pensée, semblent à leurs yeux essayer de les violer en voulant les contraindre à obéir aux "méthodes que nous avons connues".

Une personnalité révolutionnaire, elle, ne se considère jamais comme "ex".

Pierre Broué hors du PCI n'est pas, en fait, Pierre Broué au grand air : il se meut toujours dans cet univers là. Il n'a pas, lui-même, la complexion de ces faibles personnalités autoritaires, mais il a celle des forts, au fond très faibles, qui ont besoin de faibles, et ne trouvent pas d'égaux, et semblent ne pas vouloir d'amis alors qu'ils en manquent profondément.

Ayant dit cela, j'ai pratiquement dit l'essentiel. Ceux que cela vexera confirmeront par là même qu'ils pouvaient se sentir visés. Je n'ai d'ailleurs fait que décrire un phénomène qui, en France, à bien plus grande échelle, a caractérisé les militants et les ex du PCF, du grand parti stalinien modèle de ses ennemis de gauche.

Pour en terminer brièvement avec les positions politiques de Pierre Broué, on peut après 1990 distinguer trois phases.

La première est celle de l'espoir de former son propre courant, qui ne débouche sur rien du tout si ce n'est la poursuite, tenue à bout de bras et avec l'aide d'amis dévoués (mais non pas de militants convaincus de la dimension indispensable de la chose), de la revue LMA.

La deuxième phase est celle de la recherche de l'insertion dans des regroupements plus larges. Par la revue *Démocratie 1*, elle conduit Pierre Broué à s'intéresser aux débuts du Mouvement des Citoyens de Jean-Pierre Chevènement (qu'il a rencontré et apprécié longtemps avant, un peu par hasard, lors d'un voyage au Mexique), puis à envisager d'aider à la formation de nouvelles générations militantes dans le cadre des courants de la gauche du parti socialiste.

C'est à ce moment là que, par Gérard Filoche, LMA est associée à la revue *Démocratie et Révolution*, qui s'appela ensuite *Démocratie et Socialisme*, qui n'a pas pour autant été "la revue" de Pierre Broué, mais une tribune toujours ouverte, et que Pierre Broué est mis en contact avec les petits éléphants de la gauche du PS de ce temps là, Julien Dray et Jean-Luc Mélenchon. Par un vote qui, contrairement à ce qu'a publié Gérard Filoche, ne fut pas "unanime" puisqu'il y eut quelques abstentions circonspectes, LMA était considérée comme revue associée à D&S, ce qui, concrètement, n'a pas eu d'implications politiques tangibles.

Le constat qu'une époque nouvelle et riche, depuis la chute du mur de Berlin et la fin de l'URSS, est advenue, et le sentiment que la faillite des petites Internationales rend nécessaire une phase d'insertion des militants révolutionnaires dans les organisations existantes, conduisait Pierre Broué à une prudence extrême envers toute critique contre ces organisations, y compris quand elles sont au pouvoir. Au point que dans LMA, il ne présente pas ses propres positions sur elles mais se spécialise dans des articles de dénonciation de leurs critiques ou opposants jugés de manière réelle ou supposée sectaires ou gauchistes. Il agit ainsi à propos du PT brésilien mais aussi envers le PS français.

Quand, dans les premières années du gouvernement Jospin, alors que tous les courants du PS, ailes gauches comprises, s'alignaient sur sa politique réactionnaire qui commençait pourtant à soulever des luttes sociales -au moment notamment des grandes attaques du ministre Allègre contre l'école publique- Pierre Broué avait encore une relative stature qui lui aurait permis une critique écoutée, ou une semonce, en direction de ces courants. Il s'y est refusé et ne s'y mettra, de manière individuelle et en rien systématique, qu'un peu plus tard, c'est-à-dire trop tard -et il a envoyé paître de manière insultante ceux qui le lui suggéraient.

Plus encore, interrogé à cette époque par des journalistes en quête du scoop qu'ils espéraient sur Lionel Jospin, ancien de l'OCI au PS, il nie ou dit qu'il ne sait pas, comme pour protéger le premier ministre lui-même, d'un côté, et comme pour ne pas prendre la responsabilité d'une explication sur la politique et les méthodes de l'ancienne OCI, de l'autre : c'est ainsi que dans *Lionel Jospin, L'héritier rebelle*, de Gérard Leclerc et Florence Muracciole, chapitre 2, Pierre Broué confirme qu'il y a eu des "sous-marins" au PS et met l'accent sur un rendez-vous entre lui-même et un conseiller de l'Elysée après le 10 mai 81 -il s'agit probablement de Robert Chéramy et ce rendez-vous s'il a eu lieu n'a pas eu une grande importance au plan politique- mais il "disculpe" totalement Lionel Jospin.

Or, plusieurs anciens militants de l'OCI assurent que Lionel Jospin était des leurs. Charles Berg et François Chesnais signalent Jospin comme un ancien camarade dans *Libération* début juin 1999. Ceci accélère finalement l'"outing" de Lionel Jospin lui-même. Postérieurement à cet "outing", c'est Michel Broué qui narre sur France Culture, entre janvier 2002 dans une première interview, puis durant l'été 2002 lors de la série d'émissions réalisées par Jean Birnbaum sur les trotskystes, comment Lionel Jospin a assuré son recrutement et sa formation (son "GER") à l'OCI en 1970.

Il est donc d'autant plus frappant que Pierre Broué, s'auto-interviewant dans l'un des derniers numéros de la revue LMA, justifie ainsi son silence : "*Je ne suis pas une donneuse*". Le choix, sans doute inconscient, d'un terme mafieux aux connotations machistes, atteste ici d'un sentiment d'appartenance, avec Jospin d'une part, avec Lambert d'autre part, à une même *bande* et l'idée que ceux qui ont "parlé" sont des *donneuses* ... C'est Francis Ford Coppola qui l'emporte ici sur le père Reynier.

La troisième et dernière phase des engagements politiques de Pierre Broué après 1989 peut être datée des présidentielles de 2002 où, indigné, il diffuse sur le net et envoie à divers groupes et revues, dont la Lettre de Liaisons, une déclaration vibrant d'énergie contre le vote Chirac au second tour. De manière à l'évidence irrationnelle il nous a ensuite accusé dans les colonnes de LMA, contre toute vérité, d'avoir fait campagne pour Chirac ...

Les ennuis de santé s'ajoutant au reste, ses relations avec les militants se trouvant dans le parti socialiste français s'espacent. A partir de 2003, il reçoit la visite de Greg Oxley et d'Alan Woods, pour le Committee for a Marxist International inspiré du vieux trotskyste britannique Ted Grant. Dans ses articles nécrologiques Alan Woods écrit que Pierre Broué était devenu l'un des leurs : il n'avait pas adhéré formellement mais parlait avec eux en disant "nous", faisant des projets politiques et d'édition de Trotsky communs.

Pierre Broué disait facilement "nous", y compris quand il était en réalité tout seul et toujours quand il avait le sentiment d'un bon travail commun possible, ou du moins de pouvoir affirmer qu'il n'était pas tout seul et qu'il était "suivi". Loin de moi l'idée de minimiser la reconnaissance qu'il a pu avoir du sérieux théorique et organisationnel de ce courant, qui conjugue travail de longue haleine dans les organisations de masse et formation marxiste. Cela étant, les facteurs psychologiques de ce dernier rapprochement sont incontestables. Pierre Broué avait créé les conditions d'un grand isolement réel, bien que beaucoup de gens aient pensé à lui, et en aient souffert. Le courant de Ted Grant n'a pas été une révélation subite pour lui en 2003, il l'examinait depuis longtemps sur un plan historique car, je l'ai dit, Ted Grant avait mené pendant la guerre un travail dans l'armée qui lui semblait exemplaire, et illustrait ce qu'il aurait voulu faire jeune, et à quoi il repensait de plus en plus depuis ses recherches des années 1980 et son exclusion de 1989. Qui plus est, la figure de Ted Grant est celle d'un vieillard en pleine forme, aîné de Pierre Broué et seul dirigeant trotskyste encore en vie à avoir tenté de faire ce qu'il fallait dans la seconde guerre mondiale. Ces raisons sont au départ de ce dernier attachement.

Pierre Broué a donc conduit ses dernières polémiques -d'une violence confondante- pour défendre la politique de cette tendance en Bolivie contre les critiques du courant du PO (Partido Obrero) argentin, et défendre par la même occasion la nécessité d'un travail en profondeur dans les organisations de la classe ouvrière comme la COB bolivienne. Mais il a aussi critiqué la politique de ce même courant en faveur d'un investissement privilégié, en France, dans le PCF.

Les choses en étaient là quand Pierre Broué est mort, quelques jours après Vlady Serge (un hasard objectif au sens d'André Breton).

La conclusion géante d'un géant de l'histoire : la Comintern.

La parution des *Oeuvres* de Léon Trotsky ne s'est pas poursuivie au delà de 1989. Au total, elle représente 27 volumes couvrant les années 1933-1940 et trois volumes couvrant 1928-1929, auxquels il convient d'ajouter la publication de la correspondance de Léon et Natalia Trotsky préfacée, traduite et annotée par Van, et de la correspondance de Léon Trotsky avec Alfred et Marguerite Rosmer dans les années 1930, présentée et annotée par Pierre Broué, l'une et l'autre dans la collection Témoins/Gallimard.

Pour autant que je sache, cette non poursuite de la publication des *Oeuvres*, laissant inachevée l'édition prévue au moins jusqu'en 1933, a des motifs essentiellement financiers. La non-nécrologie signée de Jean-Jacques Marie dans Informations Ouvrières insiste lourdement sur l'aide de l'OCI à l'achat des *Oeuvres*. Il faudrait insister tout aussi lourdement sur le sabotage de leur diffusion quand leur éditeur devint un "ennemi". Ceci dit, je pense qu'il est vrai que Pierre Broué pensait, à la suite de Trotsky d'ailleurs, avoir publié le travail le plus important de la vie de ce dernier par les volumes parus, et ne considérait pas comme prioritaire la publication de ses écrits plus anciens.

Pierre Broué a publié plusieurs petits livres dans la période allant de 1989 à la fin des années 1990 : sur Léon Sedov, fils de Trotsky, en 1993, sur le rôle de Staline en Espagne, un complément à

ses travaux antérieurs à la lumière des archives russes, en 1993 aussi, sur Rakovsky, pour lequel il avait un faible, un livre parfois trop hâtivement écrit en 1996, d'une part ; et d'autre part deux opuscules sur des événements contemporains, enrichis par ses observations pendant ses voyages, l'un sur la fin de l'URSS, ignoré dans la plupart des bibliographies qui circulent, *Moscou, le putsch du 19 août 1991*, édité comme supplément à LMA avec une préface de l'équipe de direction du "courant Filoche" dans la LCR de l'époque -un petit livre qui a le mérite unique en France d'exprimer fortement le poids et la puissance de la classe ouvrière russe-, et l'autre sur les manifestations de masse au Brésil en 1994, *Quand le peuple renverse le président*, chez L'Harmattan, dans lequel on cherchera vainement une analyse politique, et dans lequel on trouvera des descriptions entraînantes de manifestations endiablées.

Mais l'œuvre majeure qui est alors en gestation sortira chez Fayard en 1997, c'est son *Histoire de l'Internationale Communiste, 1919-1943*. Il s'agit d'un livre à proprement parler monstrueux, d'une espèce de somme de récits en un tout cohérent, qui reprend pour ainsi dire tout. Il intègre bien sûr les apports, c'est-à-dire les précisions de détail et les confirmations nécessaires, de l'ouverture d'archives russes. Surtout, il se place au centre et en conclusion monumentale, tout à la fois, de l'ensemble de l'œuvre de Pierre Broué, pour deux raisons :

-son travail historique en réalité le plus riche politiquement, celui sur la révolution allemande, est recyclé, intégré dans cette oeuvre dont le vrai centre, si centre il y a, reste ou redevient l'Allemagne, c'est-à-dire la révolution socialiste européenne ;

-après avoir été l'historien des révolutions (Russie, Espagne, Allemagne), puis le biographe d'un révolutionnaire (Trotsky), Pierre Broué se fait ici le biographe d'un collectif, c'est-à-dire (d'où le caractère pour ainsi dire monstrueux de ce livre, et c'est un éloge) le biographe simultanément de centaines de militants, parmi lesquels on reconnaîtra d'ailleurs les tempéraments révolutionnaires et/ou autoritaires, et qui dans leur majorité finissent de façon tragique : donc une tragédie du destin forgé par les hommes vivants, à l'échelle du XX^e siècle.

Il y a donc comme un rythme ternaire qui structure l'œuvre de Pierre Broué. La série des pavés des éditions de Minuit reste le socle, ce sans quoi toute dissertation sur ses travaux ne tient pas la route : avant d'être l'"historien de Trotsky", Pierre Broué est le conteur des révolutions européennes du XX^e siècle. Il y a ensuite la focalisation intellectuelle et biographique sur un individu, Trotsky. Mais, troisième et dernier moment, il y a la synthèse du récit collectif et des biographies individuelles, en une fresque tragique qu'est cette *Histoire de l'Internationale Communiste*, laquelle devient presque, dans ce processus, une personne, au féminin : *la Comintern*, comme Pierre Broué se pique de vouloir imposer l'usage, avec des arguments linguistiques et historiques convaincants.

Cet ouvrage, fruit d'un travail qui ne pouvait qu'épuiser et écraser son propre auteur, comporte, tel qu'il est, des petits défauts, lacunes par ci par là, peu de précision sur la Chine dans les années 1930 ... Mais face à une telle oeuvre, ces défauts deviennent les petits revers humains inévitables de la grande tragédie. Le militant pressé qui craint de ne pas avoir le temps de lire toute l'œuvre historique de Pierre Broué devra lire celui-là. Ensuite, s'il veut vraiment "se former politiquement" au sens profond et humain du terme, il devra "se faire" les livres sur révolution allemande et la révolution espagnole. C'est pourquoi le travail de réédition nécessaire devrait concerner d'abord ces deux livres essentiels. Si notre militant et honnête homme sérieux a encore la chance de pouvoir mettre la main sur ces brochures, il gagnera encore à lire celles sur les "révolutions politiques", comme disaient les trotskystes, contre la bureaucratie : la brochure sur la Hongrie de 56, celle sur la Tchécoslovaquie de 68, sans oublier celle, qu'il ne trouvera pas car elle est non publiée, mais qui doit exister, sur la Pologne de 1980 ...

Cette voie de l'intelligence n'est donc pas celle de la facilité qui transparaît dans les bibliographies de Pierre Broué qui sortent par ci par là, privilégiant les livres selon la légèreté de leur poids et "oubliant" (comme, bien entendu, la non-nécrologie signée du nom de Jean-Jacques Marie dans Informations Ouvrières !) l'Allemagne et la Comintern ...

A ce monument doivent être joints deux annexes de valeur : *Communistes contre Staline-le massacre d'une génération*, paru en 2003, et *Meurtre au maquis* (Grasset, 1997) écrit avec Raymond Vacheron suite à la découverte par Raymond de survivants et de données précises sur l'assassinat politique par les stalinien d'un groupe de militants trotskystes dont faisait partie le fondateur du communisme italien, Pietro Tresso dit Blasco, avec Pierre Salini, Abram Sadek, Jean Reboul, et d'un jeune communiste influencé par eux, qui pensait par lui-même, Paul Maraval, dans les maquis du haut Velay, en 1943. Dans ce livre, les regrets de Pierre Broué sur la période de la guerre ne donnent pas lieu à la revendication d'un rôle dans les "maquis", mais à une pointe critique brutale contre un vieux militant de l'époque, Albert Demazière.

Ce rythme ternaire de l'oeuvre de Pierre Broué -des fresques révolutionnaires avec les livres des années 1960 à 1975 ; puis la polarisation sur un personnage, Trotsky ; et pour finir la tentative de saisie nouvelle de la fresque collective en tant qu'addition de destins individuels- a quelque chose de tragique, car elle correspond aussi, dans sa grandeur même, à la difficulté croissante de l'auteur à analyser globalement ce fourmillement. Il ne faut pas cacher que ses livres des années 1990, y compris sa "Comintern", comportent un nombre croissant de coquilles, lapsus et redites, et souffrent d'un embarras croissant à s'extraire du récit brut, voire brutal, de même que les articles et notes du *Marxisme Aujourd'hui* sont hantés par un certain esprit "roman de gare". La tentative de saisie globale des individus de toute une génération combattante, et battue, et parfois poussés à la trahison et encore battus, cette tentative d'appropriation de l'horreur du siècle par Pierre Broué historien, courrait côte à côte avec l'emprise croissante de problèmes psychiatriques évidents. Une vision du monde de plus en plus sèche et dure, instrumentalisant les personnes et les femmes, comme une marée sortie de l'inconscient, coïncidait avec les travaux les plus pointus et les plus subtils de l'historien et commençait à les menacer.

La dimension du stalinisme comme machine à tuer et machine à mentir est au centre de la grande oeuvre et de ses deux annexes. Son caractère quasi sentimental, au sens dramatique du terme, ne voile pas, mais fait ressortir, l'ensemble des tactiques politiques forgées par le stalinisme dans les années trente du vingtième siècle, et répétées depuis en modes divers par diverses forces politiques, comme contre-révolutionnaires et tachées de sang. A cet égard, Pierre Broué ne fait, à juste titre, aucune concession à la mystique et au souvenir enjolivé du "Front populaire" qui se présente ici pour ce qu'il est, couvert de sang et débouchant en toute logique sur le pacte Hitler-Staline. Cet aspect du livre a chagriné l'autre grande historienne du mouvement ouvrier en France, avec Jean Maitron, qu'était Madeleine Rebérioux, par ailleurs impressionnée par l'ouvrage : mais les faits sont les faits et les mythes ne doivent pas, quand on défend la vérité, leur résister.

C'est là l'idée qui m'a guidée dans ce texte, qui a pris involontairement les dimensions d'une brochure, car il fallait que ce qui y est dit le soit. L'histoire réelle est complexe parce qu'elle est concrète, et il n'y a de vérité que concrète. La facilité et la légèreté par lesquelles on ferait de Pierre Broué un ange égaré chez des démons (les "lambertistes") doit être traitée avec le dédain qu'il avait, lui, pour les historiens de pacotille et les paresseux de la pensée. Car il est exact que, comme l'écrit Joelle Losson, *"pour Pierre, il n'y avait pas d'action politique réelle sans compréhension commune des événements et des taches. Quand un camarade tombe, on continue le combat. Pour le Socialisme. Sans Dieu ni Maître."*

Sans Dieu ni Maître, voilà ce dont ont besoin les combattants.

Vincent Présumey, Moulins.
Version originale le 14 août 2005.
Version remaniée de janvier 2006.